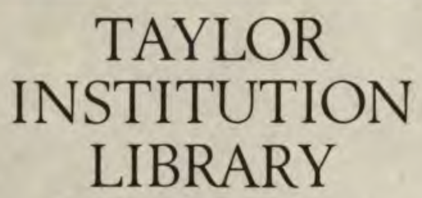
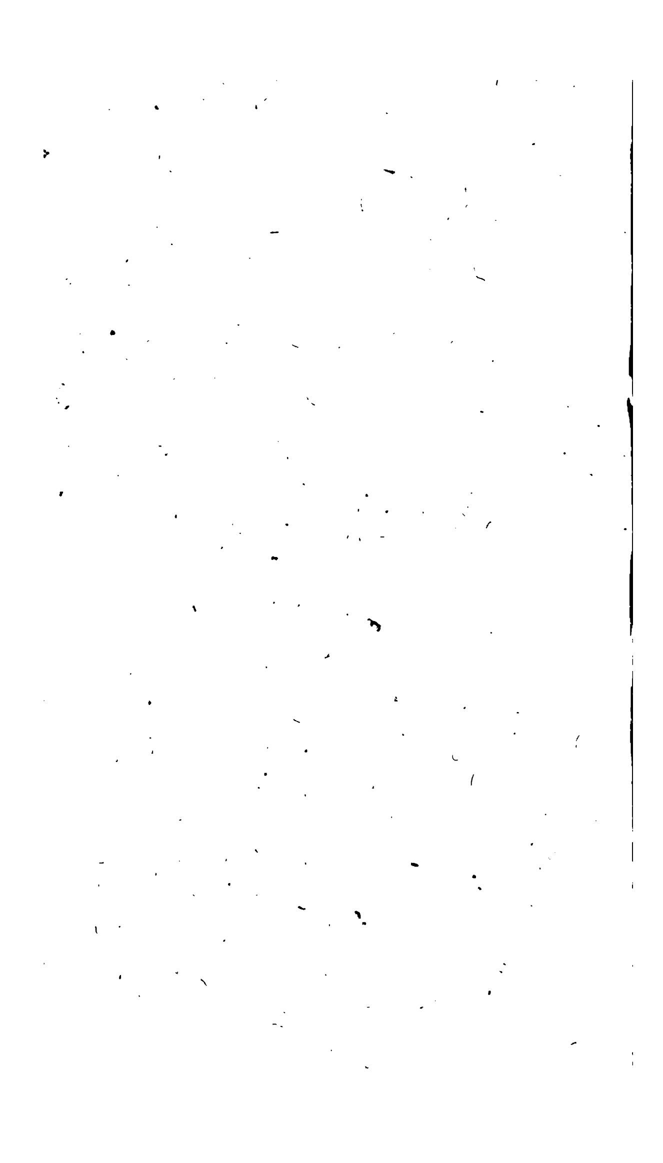












ŒUVRES COMPLÈTES DE FRÉRET.

TOME ONZIEME.

ŒUVRES COMPLÈTES DE FRÉRET,

Secrétaire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

ÉDITION augmentée de plusieurs ouvrages inédits, et rédigée par feu M. DE SEPTCHÊNES.

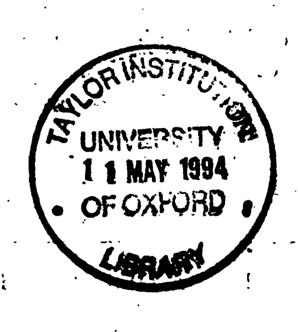
CHRONOLOGIE DES CHINOIS.

TOME I.

A PARIS,

Chez DANDRÉ, Libraire, rue du Cimetière S. André-des-Arts, n°. 15; OBRÉ, rue S. Denis, n°. 20.

AN IV. (1796.)


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
11 MAY 1994
OF OXFORD
LIBRARY

PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR. *

PREMIERE PARTIE.

Précis des Faits qui ont donné naissance à ce Traité.

M. Newton étoit depuis long-tems en possession de toute sa renommée. Créateur d'une Géométrie nouvelle, il avoit fixé sur lui les regards de l'Europe savante. Sa Physique céleste, sa théorie de la lumiere et des couleurs avoient

* *Cette Préface est de M. de Bougainville, premier Éditeur, qui a succédé à M. Freret à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.*

enrichi de précieuses vérités le trésor des connoissances humaines. Si tous ceux qui pouvoient l'entendre n'adoptoient pas ses hypotheses, tous étoient à l'envi ses admirateurs; et les suffrages unanimes lui déféroient une place entre ces génies privilégiés, que la Providence donne à l'Univers, pour rappeller les hommes au respect qu'ils se doivent, en leur démontrant la noblesse et la dignité de leur ame. Exemple à jamais mémorable d'un bonheur soutenu; puisqu'en illustrant sa Patrie par de sublimes spéculations, il eut encore l'avantage de la servir par l'application de ses calculs à des objets moins relevés, mais d'une utilité sensible. Et de cet usage qu'il fit de ses talens supérieurs résulta l'intérêt vif et général que l'Angleterre, par reconnoissance pour les travaux du citoyen, prit constamment aux succès du Philosophe. Sa gloire devint une portion de la gloire nationale. En réfléchissant sur ce qu'il

avoit fait, sur la profondeur des abîmes où la trace de ses pas marquoit en traits de lumiere des routes inconnues jusqu'à lui, on avoit peine à concevoir que la vie la plus longue, que l'esprit le plus actif eussent pu suffire à de telles entreprises exécutées par un seul homme, et dont une seule étoit capable d'occuper et d'immortaliser son Auteur.

Cependant on ne connoissoit pas toutes celles de M. Newton, parce que ses amusemens n'étoient pas connus. Quoiqu'on les présumât sérieux, et qu'on sût en général que les génies de cette trempe ne se reposent qu'en changeant de travail, on ne soupçonnoit pas que le délassement de ses méditations philosophiques étoit une étude réfléchie de ce que la science des tems offre de plus épineux et de plus compliqué.

Depuis quelques années il étoit auteur d'un Ouvrage chronologique qu'il ne

songeoit point à publier. Ce fruit de son loisir n'avoit que peu de confidens. Mais à la tête de cette liste choisie se trouvoit la princesse de Galles, digne en effet de cette distinction, puisqu'elle se félicitoit d'avoir Newton pour contemporain. Dès qu'elle eut appris qu'il aimoit la Chronologie au point de s'en occuper, persuadée que cet esprit juste et solide ne pouvoit s'attacher qu'à des objets utiles; elle voulut connoître au moins les élémens de cette science, et s'y former par ses leçons. Newton lui développa ses vues générales. Elle y vit l'empreinte de ce génie inventeur qui caractérise ses autres productions, et lui demanda pour elle seule un précis de son système. Elle eut bientôt entre les mains cet abrégé qu'elle reçut comme un gage précieux de l'estime d'un grand homme. Mais malgré ses soins, elle ne put le dérober à la curiosité publique, qui rend aux écrivains du premier

ordre l'hommage d'épier tout ce qui sort de leur plume. *La curiosité*, dit M. de Fontenelle, *usa de toute son adresse pour pénétrer jusqu'à ce trésor : et elle réussit ; et il faudroit*, ajoute-t-il, *être bien sévere pour la condamner*. M. l'abbé Conti, noble Vénitien, qui se trouvoit en Angleterre, eut une copie de l'abrégé, qu'il porta quelque tems après en France. Comme elle n'étoit pas unique, et qu'il en connoissoit trois autres à son départ de Londres, il présuma qu'elles ne tarderoient pas à devenir communes, et laissa enfin échapper la sienne, après l'avoir long-tems défendue contre les instances de tous ceux qu'il avoit entretenus de l'hypothese singuliere renfermée dans ce manuscrit. Un savant, homme d'esprit et de goût, philosophe aimable, ami de Newton, newtonien zèlé, feu M. de Pouilly, obtint cette communication que d'autres avoient inutilement sollicitée. Il transcrivit sur

le champ l'abrégé ; et dans la suite il le fit voir à M. Freret, associé comme lui de l'Académie des Belles-Lettres, qui de son côté le copia et le traduisit en françois.

Cet abrégé n'est qu'un sommaire assez court des principaux événemens de l'Histoire ancienne, rangés par ordre sous les dates résultantes des calculs de l'Auteur, mais sans détail et sans discussions. Seulement il indique les deux principes généraux qui servent de fondement au système.

Le premier de ces principes est une évaluation nouvelle de la durée des générations dans les familles royales. Les Anciens comptoient trois générations pour un siecle, les estimant chacune sur le pied d'environ trente-trois ans. M. Newton adopte ce calcul pour le cours ordinaire de la nature : mais il croit que les Écrivains grecs l'ont étendu mal à propos à la durée des regnes, sur la suite desquels se fondoit

leur chronologie ; et supposant, comme une vérité prouvée par l'Histoire des siecles les mieux connus, que les rois ne régnent communément que dix-huit ou vingt ans l'un portant l'autre, il en conclut la nécessité d'un retranchement de plusieurs siecles aux tems historiques.

L'usage ingénieux d'une des plus belles découvertes de l'Astronomie fournit à M. Newton le second de ces principes, que l'abrégé laisse entrevoir ainsi que le précédent. Nous savons que les points équinoxiaux et généralement tous les points de l'écliptique se meuvent d'orient en occident contre l'ordre des signes. On appelle *précession des équinoxes* ce mouvement rétrograde et continu, dont la quantité est d'un degré en soixante et douze ans. Cette théorie devient un argument chronologique entre les mains de l'Astronome anglois. Il l'employe à déterminer le tems des Argonautes par le lieu des colures dans

la sphere que Chiron, leur contemporain, régla pour eux, suivant une ancienne tradition. En comparant la place que les points cardinaux occupoient dans les constellations formées par le guide des Argonautes, avec celle où Méton les observa l'an 432 avant Jésus-Christ, M. Newton trouve une différence de sept degrés parcourus contre l'ordre des signes. Le solstice d'été fixé par Chiron au quinzieme degré du Cancer, étoit dans le huitieme au tems de Méton; et par conséquent il s'étoit rapproché de sept degrés du lieu que l'équinoxe du printems occupoit dans l'ancienne sphere. Et comme un degré répond à 72 ans, sept degrés font 504 ans; lesquels ajoutés à l'an 432, date de l'observation faite par Méton, donnent l'an 936 avant l'Ere chrétienne pour l'époque de Chiron. Ses opérations astronomiques ayant eu pour objet le voyage des Argonautes, il en résulte, suivant M. Newton, que

ce voyage placé par les Chronologistes dans le quatorzieme siecle, avant Jésus-Christ, n'est que de l'an 936 ou environ.

Cet événement, un de ceux auxquels tient toute la chaîne des faits, ainsi rapproché de nous, annonçoit au premier coup-d'œil une prodigieuse réduction dans l'Histoire grecque, dont le commencement se trouvoit par-là moins reculé de cinq cens ans qu'on ne l'avoit cru. La réforme s'étendoit aux Egyptiens, aux Chaldéens, aux autres nations de l'Europe et de l'Asie : toutes perdoient cette antiquité sur laquelle les systêmes les plus opposés d'ailleurs s'étoient réunis jusqu'alors. Une barriere nouvelle et plus à portée de nos regards s'élevoit tout à coup entre les siecles appartenans à l'Histoire et les tems fabuleux. Tout ce que ces limites ne renfermoient pas étoit dès-lors relégué dans l'immensité vague de ces espaces ténébreux, où l'œil de la critique

démêle à peine quelques vérités confondues avec une foule de mensonges. Sur les ruines de bâtimens vastes, mais irréguliers, s'élevoit subitement un édifice moins grand, plus symétrique en apparence, et construit avec l'élite des matériaux employés sans choix par les Architectes précédens. Ceux qui sont faits pour donner le ton à leur siecle ne le prennent que d'eux-mêmes. Non qu'ils affectent par dédain cette indépendance d'idées : mais la nature leur donne un coup d'œil, un essor qui leur est propre ; et cet essor les écarte des sentiers vulgaires pour les placer à l'entrée de là route qu'ils doivent ouvrir. Newton, chronologiste, devoit être original, comme Newton géométre et physicien.

Le manuscrit, qui contenoit le germe de tant de nouveautés, ne fut pas plutòt divulgué qu'il se répandit avec un éclat rapide. Ce n'étoit qu'une esquisse : mais le tableau dont elle indiquoit l'ordon-

nance et les traits essentiels étoit trop frappant pour ne pas fixer l'attention. Une rumeur générale et confuse s'éleva dans la république des lettres. C'étoit la premiere expression des sentimens contraires qu'excitoit ce spectacle inopiné. Le système étoit singulier ; mais il étoit neuf, simple au premier coup d'œil, facile à saisir. En resserrant les bornes de l'Histoire, il paroissoit la dégager de l'alliage des fictions. Il offroit pour base deux sortes de preuves, l'une morale et du ressort de bien des juges, l'autre astronomique et faite par conséquent pour être admise sans examen sur la foi d'un homme tel que Newton. Indépendamment des preuves particulieres qu'on espéroit trouver dans l'ouvrage même, le nom de l'Auteur décidoit d'avance pour l'hypothese ceux des lecteurs qui, lisant par goût plutôt que par état, ont assez de loisir et de curiosité pour aimer à s'instruire, sans en avoir assez pour se livrer à de pro-

fondes recherches. Un préjugé raisonnable à quelques égards leur répondoit de la justesse d'un compas éprouvé par la mesure précise de tant d'objets inaccessibles à la portée commune. Le champ n'étoit pas le même, il est vrai : mais entre les mains de Newton le calcul sembloit être un instrument universel applicable à des combinaisons, à des rapports de tous les genres.

L'essai chronologique ne fut pas moins accueilli par ceux des gens de lettres, qui, sans se dévouer à la Chronologie la faisoient entrer dans le plan général de leurs recherches sur l'Antiquité. Ils étoient flattés que les objets de leurs études, si souvent taxés d'inutiles, eussent de l'attrait pour Newton comme pour eux, et qu'un si grand nom pût être désormais toute leur réponse aux traits vagues des Littérateurs frivoles et des Philosophes superficiels; espece dédaigneuse que l'abus de l'esprit multiplioit alors de jour en jour. La classe des

Chronologistes, plus sensible encore que les autres à ce triomphe de l'érudition sur le goût exclusif, vit avec plaisir le premier Mathématicien de l'Europe, déjà ceint de lauriers immortels, en venir chercher de nouveaux dans une contrée sauvage, où le vulgaire n'apperçoit que des rochers et des buissons. Les habitans peu nombreux de cette vaste région, que le préjugé croit appartenir à peine au reste du monde savant, accoururent, si j'ose ainsi parler, tous ensemble au-devant d'un étranger célébre, qui, du haut des spheres célestes, les avoit considérés comme des voisins dignes de son alliance, et venoit se faire naturaliser parmi eux. Ils le reçurent par acclamation. Mais comme ils se prévoyoient tous intéressés plus ou moins dans la révolution qu'annonçoit l'arrivée subite d'un homme accoutumé par-tout à conquérir, ils se crurent permis d'examiner ses vues, et de les prévenir même, s'ils pouvoient les de-

viner sur un précis, regardé par la plupart d'entr'eux comme un manifeste.

Cet examen prél'minaire donna quelques partisans et quelques censeurs au nouveau systéme. Deux athlétes déjà signalés dans la carriere, le pere Souciet, jésuite, et M. Fréret se mirent les premiers sur les rangs.

M. Fréret, pénétré d'estime pour l'auteur de l'hypothese qu'il osoit attaquer, et plus flatté peut-être qu'aucun Chronologiste de partager désormais ce titre avec le grand Newton, voyoit par cette association seule son goût personnel vengé des censures de tant de juges incompétens et décisifs. Mais il savoit que l'enthousiasme, qui marche toujours à la suite des grands hommes, rend leurs méprises contagieuses : il savoit en même tems que si cette aveugle soumission est l'hommage que leur doit l'ignorance, la raison éclairée par l'étude leur en doit un plus flatteur pour eux,

celui d'opposer une défense mesurée, mais vigoureuse, à des opinions plus brillantes que solides, qui s'accréditeroient sous leurs auspices et sous les enseignes de la nouveauté, si elles s'introduisoient sans combat. Ce fut par ces motifs qu'il rechercha le nouveau manuscrit, et qu'il se hâta de le copier, de le traduire et de l'examiner. Il fut étonné des principes indiqués dans ce précis; et plus encore de l'usage qu'en faisoit l'Auteur.

En effet, il pressentit au premier coup d'œil toutes les conséquences de cette hypothese; et ces conséquences lui sembloient autant de paradoxes. En se consacrant à l'Antiquité dès sa premiere jeunesse, il avoit porté dans ses études ce doute méthodique qui conduit au vrai les esprits nés pour penser d'après eux-mêmes. Il n'avoit pas cherché dans les anciens monumens la preuve d'une opinion embrassée d'avance; mais de l'assemblage fait sans

préjugé de tous les textes originaux, de la combinaison naturelle de ces débris rapprochés sans art et sans effort, il avoit vu résulter l'hypothese chronologique qu'il adoptoit. Il la croyoit véritable; elle étoit le fruit de ses recherches et de ses travaux : deux motifs pour ne pas s'en détacher aisément et sans de fortes raisons. Ses yeux de tout tems fixés sur le spectacle de l'ancienne Histoire s'étoient fait une habitude d'en embrasser toute l'étendue, et d'en parcourir tous les détails. Il voyoit les chaînes diverses de tant de faits correspondans attachées à des points plus ou moins obscurs, plus ou moins éloignés de nous, mais tous également fixes et solides. L'espace, toute immense qu'il sembloit être, ne lui paroissoit point un espace vague ; et sans être aussi rempli vers les extrémités que vers le centre, il n'étoit pas vuide à beaucoup près. Il avoit mesuré dans tous les sens l'aire des tems historiques, et croyoit

en avoir démêlé les bornes véritables. Il travailloit à les poser, du moins pour lui, peut-être pour la postérité, lorsqu'il apperçut une main savante traçant, au-dessous des limites qu'il avoit reconnues, un cercle plus étroit que le sien, plus étroit que tous les cercles décrits par ses pareils.

Dans le champ assigné jusqu'alors à l'Histoire, les événemens principaux avoient le tems nécessaire pour se préparer, pour éclorre, pour arriver à leur terme. Accroissemens des monarchies, révolutions des empires, fondations des villes, des républiques, des gouvernemens divers; tout se plaçoit sans se confondre, sans se serrer. La foule des événemens subalternes s'arrangeoit d'elle-même avec ordre. Une correspondance réciproque lioit entre-elles ces différentes parties d'un corps vaste et solide, où rien de monstrueux ne choquoit les regards, où rien d'inexplicable ne les arrêtoit. Les cau-

ses étoient en proportion avec les effets: les mesures partielles s'accordoient avec la mesure de l'étendue totale; tout se suivoit dans cette génération immense, mais rapide, de faits contemporains et successifs, généraux et particuliers. Dans le nouveau champ, au contraire, les faits trop resserrés ne pouvoient plus que s'entre-heurter et se nuire. Ils s'étouffoient: ils naissoient les uns après les autres, mais sans s'être produits, sans s'être annoncés, sans devenir le germe des faits postérieurs. Après dix siecles entiers d'une ignorance et d'une barbarie presque universelles, le genre humain paroissoit encore un enfant guidé par le seul instinct: l'expérience et le besoin ne l'avoient pas encore conduit à l'usage raisonné de la nature; et tout à coup une apparition imprévue tiroit les arts du chaos. Nés à peine, on les voyoit s'élever par des accroissemens surnaturels, et se répandre par une propagation qui tenoit du prodige.

Un jour sans aurore luisoit subitement pour l'Univers; et ce contraste de lenteur et de rapidité mettoit une disproportion frappante entre le premier âge du monde et l'âge suivant.

Voilà sous quel aspect l'abrégé chronologique offrit à notre Académicien le systême de M. Newton. Pouvoit-il entrevoir un tel systême d'un œil indifférent ? Non; cet effort, s'il étoit possible, ne seroit pas de la philosophie : j'oserois le taxer d'inconséquence dans un homme sensé, qui doit s'intéresser au genre d'études pour lequel il s'est décidé par une adoption libre. La raison veut que le mérite de ce qui nous attache justifie notre goût, même à nos propres yeux. Mais un goût raisonnable n'est jamais un sentiment froid. L'esprit se passionne comme le cœur, sur-tout dans les hommes sur qui les objets ordinaires des grandes passions ont peu d'empire. A la vue d'une révolution prête à changer la face, ou du moins

la perspective du monde historique, il étoit naturel, disons presque, il étoit dans l'ordre que M. Fréret prît l'allarme, et que d'avance il se portât sur la frontiere pour reconnoître le terrein.

C'est ce qu'il fit. L'Abrégé Chronologique n'étoit qu'un sommaire de conséquences extraites du Traité de M. Newton. Mais quoiqu'on n'eût encore ni le détail des calculs, ni la preuve des assertions, un homme profondément versé dans la matiere pouvoit entreprendre l'examen de ces résultats, sans s'exposer au reproche, du moins fondé, d'injustice ou de témérité. Pourvu même qu'il ne prétendît pas juger en dernier ressort une hypothese dont il ne connoissoit que le précis, et qu'il n'opposât qu'un essai de critique à l'ébauche d'un ouvrage, il pouvoit se permettre des objections préliminaires; parce que dans les recherches de ce genre, comme en Géométrie, quelques points donnés mettent

l'esprit sur la voie ; et qu'il suffit à l'érudition d'avoir entrevu les principaux élémens d'une théorie nouvelle, pour la deviner. Tous les monumens de l'Antiquité, ces débris informes, la matiere premiere et commune de tant d'édifices différens, sont entre nos mains et sous nos yeux. M. Fréret les connoissoit assez pour entendre à demi mot M. Newton, et pour démêler les vestiges de ses pas. Quoique superficiels ils découvroient sa marche ; comme ces sillons légers, dont la trace effleure quelquefois le sol de certaines contrées, indiquent aux Physiciens tout l'espace qu'une mine occupe dans l'intérieur de la terre, et même toutes les sinuosités que cette veine décrit dans son cours.

M. Fréret se crut donc en état d'examiner le systême nouveau, sur le précis qu'il en avoit ; il se crut même en droit de le combattre avec tous les égards que méritoit un des plus grands

noms de l'Europe. Mais, sans entrer d'avance dans une discussion approfondie des époques particulieres, ni risquer une critique prématurée sur des détails renfermés dans le corps même de l'ouvrage anglois, il ne se proposa pour objet de ses premieres remarques que les fondemens de l'hypothese.

Des deux principes généraux sur lesquels elle s'appuyoit, le premier lui parut aussi peu solide qu'il étoit spécieux ; c'est l'évaluation nouvelle des générations dans les familles royales. Le second, c'est-à-dire, l'âge de Chiron fixé par l'Astronomie, et donné pour époque radicale à toute l'Histoire grecque, ne lui sembla pas moins sujet à la critique. Non qu'il contestât l'exactitude des calculs de M. Newton, ni même l'usage qu'il faisoit de la précession des équinoxes, pour déterminer en remontant le nombre des siecles compris dans les annales de l'Antiquité.

Mais il contestoit à l'Astronome anglois l'époque de Chiron, c'est-à-dire de la premiere sphere que les Grecs ayent connue. Il se flattoit d'être en état de prouver que le Calendrier, auquel Méton avoit rapporté ses observations sur le lieu du solstice en 432, n'étoit pas celui de Chiron ou de l'inventeur de l'Astronomie grecque, mais un Calendrier plus moderne, dressé vers l'an 964, un peu avant le tems d'Hésiode. D'où il concluoit que s'il est vrai que Chiron ait formé les constellations du zodiaque pour l'usage des premiers Navigateurs de la Grece, Chiron a vécu dans le siecle que les fragmens du plus ancien des Calendriers grecs donnent pour époque aux essais grossiers de l'Astronomie, chez un peuple encore barbare; et que dès-lors le calcul astronomique est un argument de plus en faveur des partisans d'une Chronologie beaucoup plus étendue que celle de M. Newton.

A l'examen des deux principes généraux du Chronologiste Astronome, M. Fréret joignit quelques réflexions sur ce que l'Abregé laisse entrevoir du nouveau système au sujet des Antiquités égyptiennes. L'identité de Sésostris, d'une part avec Sésac, contemporain de Roboam suivant l'Ecriture, et de l'autre avec Osiris l'une des principales Divinités de l'Égypte; cette double identité prétendue par M. Newton indiquoit à la fois qu'il retranchoit bien des siecles à l'Histoire de ce peuple fameux, et qu'il avoit une opinion peu différente de celle d'Evhémére sur l'origine de l'Idolâtrie. M. Fréret s'éleva contre ces deux idées; mais sans s'écarter des bornes qu'il s'étoit prescrites dans un simple essai: le moment n'étoit pas venu d'engager l'action dans les formes. Il préludoit avant que de combattre, et ne vouloit entrer sérieusement en lice que lorsque M. Newton y paroîtroit avec toutes ses armes, en donnant

donnant au public son grand Ouvrage. En attendant que l'exposition de sa méthode et le corps de ses preuves missent les savans à portée de discutèr en détail toutes les parties de son systême, notre Académicien restraignit la défense de la Chronologie des Anciens à ces remarques abrégées et préliminaires. Il leur donna le titre d'*Observations générales* ; et c'est en effet celui qui caractérise l'esprit dans lequel il les a composées. Le ton de déférence et d'égards qui regne dans cet écrit annonce toute l'estime dont il étoit rempli pour l'auteur d'une hypothese qu'il prévoyoit ne pouvoir adopter. Ce sont moins des objections qu'il propose que des éclaircissemens qu'il demande.

M. Fréret n'avoit d'abord traduit l'abrégé chronologique et joint ses remarques à cette traduction, que pour en faire part à quelques amis, et leur donner une idée du nouveau systême. Mais à la vue d'une autre traduction

françoise dont les copies ne tarderent pas à se multiplier, il consentit à mettre la sienne au jour avec ses observations. On les lui demandoit depuis quelques tems avec instance, pour les publier à la suite de l'*Histoire des Juifs par Prideaux*, qu'on réimprimoit pour lors à Paris. L'Éditeur françois de cet Ouvrage a placé les deux morceaux dans le septieme volume; et c'est de cette maniere qu'ils ont paru pour la premiere fois en 1725.

Mais avant que de les abandonner à l'Imprimeur, M. Fréret écrivit à M. Newton pour l'en prévenir et lui demander son agrément; il attendit longtems sa réponse, et se fit un devoir d'observer à son égard tout ce qu'exigeoient son mérite supérieur et la célébrité de son nom. Je n'entrerai point dans le détail des procédés qu'il eut alors. Il en a rendu compte dès 1725 en publiant ses *Observations générales*; et le lecteur trouvera les mêmes faits

exposés dans l'avertissement qui précede les *nouvelles Observations*, c'est-à-dire, l'ouvrage posthume que je présente maintenant au Public.

Cette conduite, que M. Fréret avoit cru si réguliere et si mesurée, blessa néanmoins M. Newton. Trente ans auparavant cet homme rare avoit vu d'un œil tranquille tous les Mathématiciens de l'Allemagne, et presque tous ceux de l'Europe ligués ensemble pour le contraindre à partager, avec M. Leibnitz, l'honneur d'avoir inventé le calcul de l'infini. Simple spectateur de la querelle, il avoit laissé l'Angleterre revendiquer pour elle autant que pour lui cette grande découverte ; et s'oubliant lui-même pour suivre sa carriere sans distraction, il s'étoit reposé de l'événement sur le zèle de ses compatriotes et de ses partisans. Dans le cours d'une vie longue et glorieuse, attaqué souvent, souvent contredit, mais toujours calme et modéré, supérieur aux critiques

comme aux éloges, il avoit paru presque toujours ignorer qu'il eût des contradicteurs ou des ennemis. Non qu'il les eût dédaignés par orgueil; jamais homme n'a joui plus modestement de sa gloire : mais il aimoit son repos, et la douceur de ses mœurs répondoit à la sublimité de son génie. On n'auroit pas cru que sa sensibilité mise tant de fois à des épreuves inutiles, quoique réelles, éclateroit par des plaintes ameres contre une traduction de sa chronique et des remarques écrites avec autant de modération que de politesse. A force de n'entendre retentir depuis long-tems autour de lui que la voix de l'estime et les applaudissemens de l'enthousiasme, commençoit-il à croire ses opinions soustraites au ressort de la critique, comme sa gloire l'étoit aux traits de l'envie ? Non; la solidité de son caractere l'avoit préservé de l'yvresse des succès. Mais il avoit une prédilection tendre pour son

Système de Chronologie. Et quel est l'auteur, quel est le pere à l'abri de ce sentiment, excusable après tout, lors même que l'esprit ou le cœur se sont mépris dans leur choix? C'est une foiblesse : on doit s'en défendre; mais on ne doit pas en rougir, encore moins la reprocher aux autres. L'exemple de Newton est presque une autorité qui la justifie. Sa tendresse paternelle, vivement émue, le prévint à la fois contre l'observateur et contre les observations. Il les dénonça, pour ainsi dire, à l'Europe, par un écrit publié dans les *Transactions philosophiques* de l'année 1726; et cette réponse traduite en françois, à Londres même par ses partisans, fut réimprimée ici dans le cours de la même année. M. Newton y reproche à l'observateur d'avoir voulu, de concert avec M. l'abbé Conti, étouffer au berceau un ouvrage qu'il chérissoit comme l'*enfant de son loisir*. Il taxe les observations de méprises. Il prétend que

M. Fréret n'a pas entendu ce qu'il s'est hâté de combattre; et que faute d'avoir pris dans leur véritable sens les deux propositions qui servent de base au système, il a dénaturé ses idées pour lui prêter des opinions qu'il n'avoit pas.

Ces imputations étoient graves : elles ne tomboient pas moins sur les procédés du critique, que sur son jugement. Mais j'ai peine à croire qu'un lecteur impartial adopte la premiere. Elle est détruite par la réponse que M. l'abbé Conti publia dans le tems même ; et d'ailleurs le style des observations feroit seul l'apologie de la conduite et des intentions de l'observateur. S'il avoit cru donner prise à de pareils soupçons, il auroit pu écrire ses réflexions ; mais il ne les auroit pas rendues publiques. Je le sais : je sais qu'il auroit donné cette marque de respect au mérite, à la réputation, à l'âge de Newton ; et que loin de prétendre

troubler son repos, il auroit ménagé la délicatesse d'un grand homme prêt à terminer sa carriere, et qui méritoit à tant de titres, que *sa fin fût*, comme celle du sage, *le soir d'un beau jour*.

Ses plaintes furent répétées en Angleterre par tous les Newtoniens. Ils reprocherent à M. Fréret de s'être pressé par jalousie et par vanité d'attaquer un ouvrage qu'il ne connoissoit pas encore. Reproche injuste de leur part, mais qui ne m'étonne point. Ils adoroient le génie de Newton, et ne connoissoient pas le caractere de l'Écrivain françois, qui se sentoit trop pour être jaloux; qui ne fut jamais vain, parce que les hommes supérieurs n'ont pas les vices des esprits frivoles ou médiocres; et qui ne s'étoit hâté de combattre le nouveau systême, que parce qu'il aimoit la chronologie avec passion. C'étoit assez de ce motif, et c'est en effet le seul qui l'ait déterminé. Mais quand il auroit voulu se saisir le premier

de la gloire d'avoir un pareil adversaire ; *cet empressement*, dit M. de Fontenelle, *faisoit honneur à M. Newton.*

M. Fréret, sensiblement touché d'un reproche personnel qu'il n'avoit ni mérité ni prévu, songeoit à s'en justifier, lorsqu'il apprit la mort de M. Newton arrivée au mois de mars 1727. Comme il travailloit à son apologie, moins pour le public qu'il croyoit en état de le juger sur son ouvrage, que pour M. Newton lui-même, qu'il estimoit trop pour ne pas desirer d'en être mieux connu, l'intérêt qu'il avoit de se hâter cessa par cette mort. Il jugea donc à propos d'attendre la publication de l'ouvrage même, que les amis de l'auteur annonçoient. Ils tinrent parole dès l'année suivante. Le Système chronologique parut en 1728, dédié à la Reine d'Angleterre par M. Conduitt, neveu de M. Newton, sous le titre de *Chronologie des anciens Royaumes corrigée : The Chronology of ancient Kingdoms*

emended. L'Éditeur y joignit, comme un préliminaire, la Chronique imprimée sur le manuscrit original. Le tout ensemble, c'est-à-dire, l'ouvrage et l'abrégé, fut traduit sur le champ en France; et l'auteur de la traduction l'accompagna d'une Préface historique, où l'ordre et la clarté ne sont ni le seul, ni le principal mérite. La juste admiration que l'Écrivain françois témoigne pour M. Newton, ne nuit pas à son impartialité. Il rend justice aux intentions de M. Fréret, reconnoît la justesse et l'étendue de ses connoissances, et voudroit, ce sont ses termes, *que l'illustre Anglois en eût usé plus poliment envers un Auteur qui paroissoit pénétré de sentimens d'estime pour sa personne et pour ses écrits.*

Avant que l'édition angloise parût, un homme fameux en Angleterre et par-tout où l'on cultivoit les sciences, s'étoit annoncé pour le défenseur du nouveau système. C'étoit M. Halley,

l'un des plus beaux génies de son siecle, et le juge le plus compétent que l'Europe pût nommer pour ce grand procès. Astronome savant, et non moins initié dans la littérature ancienne que dans les sublimes profondeurs de la géométrie transcendante et dans les mysteres de cette physique céleste qui doit ses progrès aux nouvelles méthodes, il méritoit de prononcer entre les Anciens et Newton. Mais ami, compatriote, admirateur de ce grand homme, il préféra le plaisir de le défendre à l'honneur de le juger, et prit parti dans la querelle, en insérant à la fin de 1727, dans les Transactions philosophiques, des remarques contre les *Observations générales*, et contre l'ouvrage du P. Souciet, publié peu après celui de M. Fréret. J'avois déja nommé ce savant Jésuite, comme ayant paru sur la scene en même tems et pour la même cause que notre Académicien. Il avoit encouru, comme lui,

les reproches de l'Angleterre; et peut-être les avoit-il encourus à plus juste titre, parce qu'il ne s'étoit pas borné, comme M. Fréret, à l'abrégé chronologique : il avoit combattu l'ouvrage entier avant que de le connoître, cherchant à deviner les preuves de détail, s'attachant à les détruire d'avance, et supposant quelquefois à l'auteur des vues que l'auteur n'avoit pas. Les cinq Lettres qu'il a publiées contre le nouveau Système forment un Traité plein d'esprit et d'érudition, écrit avec force, et semé de traits ingénieux.

Comme la réponse de M. Newton à l'Observateur anonyme avoit été l'occasion de cette critique du pere Souciet, M. Halley, dans ses *Remarques*, lui attribue en même tems les *Lettres* et les *Observations*. La différence du style, aussi mesuré dans le premier de ces écrits qu'il est énergique et pressant dans le second, auroit dû le préserver de cette méprise. D'ailleurs, quoique

les deux Écrivains françois eussent le même but, ils y tendoient par deux routes différentes; leurs procédés, leurs méthodes, leurs argumens n'étoient pas les mêmes : ils se rencontroient sur la route, mais sans s'être cherchés, et ne marchoient pas long-tems ensemble. En partant du même point que M. Newton dans la partie astronomique du systême, le pere Souciet attaquoit ses calculs : inconséquence qui l'avoit jetté dans une suite de raisonnemens, d'explications, de conjectures par lesquels il donnoit prise sur lui-même à quiconque voudroit s'armer en faveur de la nouvelle hypothese. Un chronologiste logicien, en saisissant le côté foible de l'attaque, pouvoit en tirer de grands avantages pour soutenir, du moins en apparence, M. Newton, par une défense ménagée avec art contre son adversaire.

C'est ce que fit avec succès M. de la Nauze, dont la réplique parut quelque tems après l'ouvrage du P. Souciet,

Cette réponse est divisée, comme la critique, en cinq lettres, où, malgré la longueur des discussions et la sécheresse des matieres, on trouve autant de clarté, d'ordre et de précision que dans tous les Mémoires dont la même plume a depuis enrichi les différens volumes de notre Recueil. Mérite assez rare dans les écrits de ce genre; mais relevé par un mérite plus rare encore dans les écrits polémiques, par la politesse et le ton de déférence, que l'Écrivain, aussi modeste que judicieux, y fait régner constamment.

Les Lettres du P. Souciet font partie du second Tome de ses Dissertations; celles de M. de la Nauze sont insérées dans les Tomes V et VI de la *Continuation des Mémoires de Littérature et d'Histoire de Sallengre, par le pere Desmolets.* Je ne ferai point l'analyse de ces deux ouvrages : un tel détail seroit étranger à mon sujet. Le traducteur de Newton en donne une idée

juste, quoique sommaire, dans sa Préface. En souscrivant avec plaisir à l'éloge qu'il fait de l'Apologiste françois de son auteur, j'ajouterai que M. Halley, croyant sans doute la cause en assez bonnes mains, n'a plus paru dans la querelle, et qu'il s'est reposé sur le nouveau défenseur du soin de la soutenir. Il lui rendoit justice. Si quelque Chronologiste étoit digne de défendre Newton et de remplacer Halley, c'étoit M. de la Nauze : *Si Pergama dextrâ defendi possent, etiam hâc defensa fuissent.*

A l'égard de M. Fréret, il ne se crut point intéressé dans cette dispute entre les deux nouveaux champions, et n'y prit aucune part, réservant toutes ses forces contre l'ouvrage même de M. Newton, qu'il se proposoit de combattre directement, lorsqu'il auroit eu le loisir de l'étudier assez, pour être en état de justifier ses observations générales, par un traité complet. C'est

ce qu'il exécuta, dès que l'édition angloise eut été publiée. L'examen qu'il en fit l'ayant convaincu qu'il ne s'étoit mépris ni sur les principes du nouveau systême, ni sur les conséquences, et qu'il ne méritoit pas à cet égard les reproches de M. Newton, renouvellés par l'Éditeur anglois et par le Traducteur françois, il rassembla sur le champ les matériaux d'un grand ouvrage, qu'il composa sous le titre de *Nouvelles Observations contre la Chronologie de M. Newton*, et qu'il eut bientôt achevé. Son dessein étoit de le publier sur le champ ; et s'il avoit suivi dès-lors ses premieres idées, l'édition n'en eût été devancée que de quelques mois par celle du Traité que le célébre Whiston opposa, peu de tems après la mort de M. Newton, à la partie astronomique du Systême ; Traité savant et curieux, dont j'aurai occasion de reparler dans la seconde partie de ce discours. Mais soit que dans la suite cet écrit de Whis-

ton parut à M. Fréret éclaircir suffisamment la question; soit qu'il fût parvenu de jour en jour à redouter moins l'impression que pouvoit faire le nouveau systême, en voyant la plupart des gens de lettres rendre hommage au génie de l'auteur, et ne pas embrasser ses opinions, ou ne les adopter qu'en partie; soit enfin que sans cesse entraîné par l'infatigable activité de son esprit vers de nouveaux objets de recherches, il ne se dévouât qu'avec peine et par effort aux soins qu'exige la révision d'un ouvrage qu'on veut donner au public, M. Fréret a gardé le sien, l'a retravaillé de tems en tems, n'a jamais cessé de le destiner à l'impression, et ne l'a pas fait imprimer. Les années se sont écoulées insensiblement sans qu'il exécutât son projet, et les *Nouvelles Observations* sont restées manuscrites. En les publiant aujourd'hui je m'écarte de ses intentions en apparence; je les remplis en effet. On

voit quelles ont été ses raisons ; les miennes vont être développées dans la seconde Partie, où j'essayerai de faire connoître au lecteur ce fruit des recherches et des combinaisons d'un savant philosophe. Si l'esquisse que j'en vais donner montre quelle en est l'importance, on me saura gré de l'avoir enfin mis au jour.

SECONDE PARTIE.

Idée générale de l'Ouvrage de M. Fréret, *contre la Chronologie de* M. Newton.

COMME ce Traité servant de réponse à celui de M. Newton est plein de discussions relatives, non-seulement au Systême général du Chronologiste anglois, mais encore à ses opinions particulieres, l'exposé sommaire du pre-

mier de ces ouvrages doit précéder le précis que j'annonce du second : l'un est en quelque sorte la clef de l'autre. Quoique M. Fréret déclare dans son avertissement qu'il n'a pas entrepris de suivre M. Newton dans tous les détails de son hypothese, et que se bornant aux principes fondamentaux de la nouvelle Chronologie, il n'en examinera que les résultats les plus importans, on s'apperçoit néanmoins, en le lisant, que le genre des preuves employées par l'auteur anglois influe sur la nature des siennes, que ses raisonnemens sont des objections ou des réponses, qu'il marche rarement en ligne droite, parce qu'il combat à mesure qu'il marche; et si l'on ne connoissoit le rapport de ses pas avec ceux de son adversaire, on seroit exposé souvent à les prendre pour des écarts. Sa méthode seroit moins sensible, ses argumens moins clairs, et l'étendue qu'il a cru devoir donner à certains articles plutôt qu'à

d'autres paroîtroit un étalage inutile d'érudition : reproche qu'il n'aura pas à craindre de ceux de ses lecteurs qui se seront mis au fait de l'ouvrage auquel il répond.

I. *Division de son Ouvrage.*

Article premier.

Analyse sommaire du Traité de M. Newton.

M. Newton s'est proposé de réformer à la fois les annales de tous les peuples, et principalement celles des peuples les plus célébres dans la haute antiquité. Il a renfermé sa matiere en six chapitres ou sections. Le *premier* de ces chapitres a pour objet la Chronologie des Grecs ; le *second*, celle des Egyptiens ; le *troisieme* roule sur celle des Assyriens ; dans le *suivant* il examine celle des Babyloniens et des Médes. Une digression sur le Temple de Salomon forme le *cinquieme* chapitre : il

traite enfin dans le *sixieme* de la Chronologie des Perses. Un autre objet de l'auteur, non moins important que le premier, est d'éclaircir l'histoire de l'esprit humain, en considérant la société dans son enfance ; en remontant à l'origine de l'idolâtrie, à celle des arts, des sciences, du commerce, de la navigation, à celle enfin de cette jurisprudence primitive, dont le droit naturel est la source, et dont les premiers essais furent ces différentes formes de gouvernement, qui séparerent les nations, sans rompre l'union générale que le droit des gens mettoit entre les hommes. Les vues de M. Newton sur tous ces points intéressans sont semées dans le cours de son ouvrage, et tellement liées à ses discussions chronologiques, qu'elles en sont ou les preuves ou les conséquences. Ce qu'il dit sur un usage lui sert à fixer une époque ; et réciproquement une époque fixée le conduit à l'explication d'un usage.

Tels sont en général le plan et le sujet du Traité de M. Newton : sujet vaste et compliqué ; plan difficile à saisir, où le mélange des objets, sans nuire à la liaison réelle des idées, y jette un désordre apparent. Ce n'est qu'en ralliant ces idées éparses, sous certains chefs auxquels elles se rapportent, qu'on peut connoître et représenter exactement le système qui résulte de leur assemblage.

II. *Précis de son Système.*

§. Ier.

Hypothese Chronologique.

M. Newton débute par une Histoire de la naissance et des progrès de la Chronologie chez les Anciens. Il en examine les sources ; il parcourt, il apprécie les différens genres de monumens sur lesquels elle a pu s'appuyer, parle de ceux qui les premiers parmi les Grecs ont cultivé cette science, juge

des méthodes qu'ils ont suivies, et conclut de cet exposé sommaire que la Chronologie des Anciens est pleine d'incertitudes, de contradictions et d'erreurs; conséquemment qu'elle a besoin de réforme, et que cette réforme peut résulter de la détermination d'un petit nombre de points essentiels, déduits d'après quelques principes simples et généraux.

Il en établit deux qu'il donne pour base à toute son hypothese. Ce sont, ainsi que je l'ai remarqué précédemment, les générations évaluées dans les familles royales suivant une méthode qui lui est propre, et l'âge de Chiron rapproché par le calcul astronomique du siecle d'Alexandre. A ces deux points se rapportent les époques qu'il assigne aux principaux événemens, dont la date influe sur celles de tous les autres.

Ces faits sont le rétablissement des Héraclides dans le Péloponnese, qu'il place vers l'an 820 avant Jésus-Christ;

la prise de Troye arrivée, selon lui, l'an 893; l'expédition des Argonautes entreprise vers l'an 936; et le retour de Sésostris en Egypte, après ses guerres de Thrace, retour auquel il donne l'an 965 pour date. Ce dernier événement, le plus ancien des quatre, se trouve postérieur d'environ quinze ans à la mort de Salomon que le Chronologiste anglois fait concourir avec l'an 979 avant l'Ere chrétienne. Et comme les siecles vraiment historiques ne remontent gueres au-delà des conquêtes de Sésostris, époque et cause principale des grandes transmigrations qui changerent la face de la Grece et des régions voisines, il en résulte dans ce système que le regne de Salomon est un terme au-dessous duquel on doit placer le commencement des antiquités grecques.

Les preuves de ce paradoxe chronologique tirées de l'Histoire sont des calculs faits par M. Newton sur les deux

branches de la maison royale de Sparte, sur une branche des descendans de Cadmus établie à Lacédémone, sur la famille des Héraclides de Corinthe et des Cypsélides; sur le tems où vivoit Lycurgue le législateur, sur celui du renouvellement des jeux olympiques par Iphitus, sur celui de la révolution qui chassa d'Égypte les rois *Pasteurs*, établis, selon lui, dans cette contrée depuis la conquête du pays de Chanaan par les Israëlites; sur le tems où Cadmus introduisit les arts dans l'Europe; sur celui où les Phéniciens de Tyr, forcés d'abandonner les bords de la mer rouge, se répandirent à la fois le long des côtes de l'Afrique et de l'Espagne, et pénétrerent même jusqu'aux Isles fortunées, jusqu'aux Isles Britanniques, jusqu'à Thulé; enfin sur le tems de la fondation de Carthage par Didon, que M. Newton fait vivre au siecle d'Énée, sur la foi de Virgile et de Servius, son commentateur.

De ces argumens il passe à ceux que lui fournit l'Astronomie. Il joint à la description de la sphere primitive des Grecs, telle qu'il la conçoit au tems de Chiron, des recherches sur la nature et la forme de l'ancienne année chez les Egyptiens : description et recherches qu'il fait précéder par un tableau de l'origine et des progrès de l'Astronomie. Toutes ces discussions et d'autres moins importantes ont pour but d'établir une Chronologie encore plus abrégée que celle du chevalier Marsham, non-seulement pour la Grece, mais pour l'Égypte, l'Assyrie, Babylone et l'empire des Medes.

M. Newton regarde Ammon comme le premier monarque de l'Egypte, auparavant divisée en plusieurs dynasties; et ce prince, il le fait régner au tems de David, vers l'an 1040. Salomon épouse sa *fille*; il est pere de Sésostris, et Sésostris est le Sésac de l'Ecriture. A l'égard des Assyriens de Ninive, la

fondation de leur empire par Phul, pere de Téglatphalasar, est placée dans le nouveau système à l'an 790 avant Jésus-Christ. La monarchie des Medes commence en 658 avec Phraorte; et celle de Babylone ne remonte point au-delà de Nabuchodonosor et de l'an 609. On voit au simple coup-d'œil, combien de siecles M. Newton retranche à l'histoire de ces peuples qui se prétendoient anciens. Il se croit fondé non-seulement sur les écrivains profanes, bien entendus, et sur l'astronomie, mais encore sur le témoignage des livres sacrés. Il y puise des argumens qui lui paroissent incontestables, et d'où résulte, à ses yeux, un accord parfait entre les annales du peuple Juif, et celles des peuples de l'Orient: accord qu'il s'attache à prouver comme étant la démonstration de son système. Sa réforme embrasse les nations de l'Europe comme celles de l'Asie. Rome perd cent vingt-six ans de son antiquité. Varron, et la

plupart des modernes après lui, la croyent fondée vers l'an 753 avant l'Ere chrétienne : elle ne le fut que l'an 627, suivant M. Newton, qui fait tomber la réduction sur le tems des rois, dont il abrége les regnes, selon la méthode établie par le premier de ses deux principes. C'est ainsi qu'il parvient à resserrer les bornes du théâtre historique. Ainsi, par le simple jeu de deux ressorts appliqués avec art, sa main hardie et puissante s'efforce de rapprocher la machine entiere, et de rétrécir la scene, en transportant le fonds de la perspective sur un plan moins éloigné des spectateurs.

§. II.

Hypothese Mithologique.

De cette hypothese chronologique dépendent en grande partie les idées de M. Newton sur la maniere dont le monde s'est peuplé, sur l'établissement des sociétés, l'invention de l'agricul-

ture; l'origine des arts et de celle de l'idolâtrie.

Selon lui, les habitans de la terre furent long-tems peu nombreux. La Mésopotamie, l'Egypte, la Syrie ne se peuplerent que plusieurs siecles après la dispersion des hommes. Quelques sauvages épars dans les bois formoient toute la nation grecque, avant l'arrivée des premieres Colonies Phéniciennes, conduites par Inachus, Lélex, Pélasgus, Cécrops, et composées de pasteurs chassés d'Égypte au tems où le grand-prêtre Heli gouvernoit le peuple hébreu, c'est-à-dire, quelques années avant le regne de Saül. L'Italie n'étoit alors qu'une vaste solitude; les isles de la Méditerranée ne commencerent à être fréquentées qu'au tems de Salomon. Les arts nécessaires étoient dans leur enfance; les arts agréables n'existoient point. L'architecture introduite en Europe dans le douzieme siecle avant Jésus-Christ, n'étoit pas de beau-

coup plus ancienne en Orient. Jusqu'au tems de Samuel, les Grecs ne vécurent que de glands et de racines. L'agriculture, la navigation, l'écriture, l'astronomie, la géographie, la musique, la danse, l'équitation, la fonte des métaux, remontent un peu au-dessus de cette époque pour les nations orientales. Mais ces connoissances, ces usages ne pénétrerent que depuis en Occident. La religion naturelle ne conserva pas long-tems sa simplicité primitive. Elle s'altéra plus ou moins, à mesure que les hommes s'écartoient du tems et du lieu de leur origine; elle se chargea de fables et de superstition. Le soleil, la lune et tous les astres désignés dans l'écriture sous le nom d'*Armée du Ciel*, furent, suivant M. Newton, et selon toute apparence, le premier objet du culte idolâtrique. Mais les hommes, ajoute-t-il, en vinrent par degrés à déifier leurs bienfaiteurs après leur mort. Les bords du Tigre et ceux du

Nil furent les premiers lieux infectés de cette erreur, qu'une propagation rapide répandit insensiblement sur la face de la terre. Par-tout la flatterie, la reconnoissance, l'admiration, l'orgueil, la crédulité changerent les tombeaux en autels ; et les vices consacrés dans cette foule de divinités bizarres, eussent corrompu sans ressource et bientôt anéanti toute société, si les loix, par une heureuse inconséquence, n'avoient puni dans les hommes ce qu'on adoroit dans les dieux.

Mais cette idolâtrie, la seule dont il nous reste aujourd'hui des monumens, est aussi moderne que les arts qui contribuerent à l'établir; et ces arts, dans le Système de M. Newton, ne sont pas beaucoup plus anciens que Sésostris. Ce ne fut qu'après la premiere expulsion des pasteurs, au tems d'Hély, que les douze grands Dieux, qualifiés de *Dii majorum Gentium*, furent établis en Egypte par Amosis pere d'Am-

mon ; et ce fut Amphyction qui les porta d'Égypte en Grece. Cet Ammon, pere de Sésostris, est, dans le Systême que j'analyse, le Jupiter Ammon des Lybiens, et l'Uranus des Grecs. Sésostris, son fils, est en même tems, Osiris, Bacchus, Hercule et Bélus. Il eut pour femme Isis, la même que Cybele et qu'Astrée. Orus, son fils, est Apollon : Bubaste, sa fille, est Diane : Japet son frere, est à la fois Typhon, Pithon et Neptune. Thoas, roi de Chypre, avoit forgé des armes pour les rois d'Égypte ; on le déifia sous le nom de Vulcain, et sa femme sous celui de Vénus. Thot, inventeur de l'art d'écrire, ce Thot, après sa mort, Hermès et Mercure, étoit de son vivant un des principaux ministres de Sésostris. Pan étoit un de ses généraux : les Satyres sont des Ethiopiens à sa solde. Minerve commandoit dans ses troupes un corps d'amazonnes ; et Sésostris lui-même, dont le nom est synonyme avec celui

de tant de Dieux, Sésostris est, comme nous l'avons déjà remarqué d'après M. Newton, le Sésac du IIIe livre des Rois, contemporain de Roboam. Saturne, Rhéa, Jupiter ne sont autres ici, qu'Astérius, roi de Créte, Europe sa fille, et Minos. Ces Dieux de la Greçe ne précéderent les héros de Colchos que d'une génération. Les quatre âges, chantés par les poëtes, répondent simplement à quatre générations d'hommes. Chiron fut de l'âge d'or : Minos régnoit dans l'âge d'argent; ses fils dans l'âge d'airain; et l'âge de fer finit environ 35 ans après la guerre de Troye. M. Newton pense qu'Homere en a pu voir les dernieres années, puisqu'il apprit de Mentor quelques particularités de la vie d'Ulisse. Ces quatre âges, postérieurs à Cadmus, désignent l'ordre dans lequel les métaux, dont ils portent les noms, furent connus des Grecs.

C'est ainsi que l'auteur anglois ajuste

ses opinions sur la Mythologie ancienne avec son Système chronologique. Le mélange est fait avec art ; c'est un tout spécieux où brille le génie, mais dont l'ordonnance ne se découvre pas sans effort. : il faut pour le décomposer autant de pénétration que de travail. Un homme de Lettres, compatriote et partisan zèlé de M. Newton, a fait avec succès cette analyse difficile. C'est M. *Reid*, dont l'extrait assez étendu pour tout embrasser, assez précis pour rapprocher tout avec justesse, met l'ouvrage à la portée de plus de lecteurs en le rendant plus méthodique. On l'a traduit en 1743 de l'Anglois dans notre langue. La lecture préliminaire de cet Abrégé servira de beaucoup à l'intelligence du Traité même, et de la réponse de M. Fréret, dont il me reste à parler.



ARTICLE II.

ANALYSE sommaire du Traité de M. Fréret.

Cette réponse intitulée, *Nouvelles Observations sur la Chronologie de M. Newton*, rappelle le premier essai de critique composé par M. Fréret, sous le nom d'*Observations générales*; et les continuelles allusions de l'un à l'autre n'en font qu'un seul traité. Je me suis déterminé par ce motif à faire précéder les *Nouvelles Observations* par les *anciennes*, dont je donne ici une seconde édition plus correcte que la précédente; et réunissant sous un titre commun ces deux parties d'un même tout, j'ai cru pouvoir publier l'ouvrage entier sous le titre de *Défense de la Chronologie, fondée sur les Monumens de l'Histoire ancienne, contre le Système Chronologique de M. Newton.*

I. *Objet et Division de l'Ouvrage.*

Tel est en effet le but de l'Auteur. Il avoit en même tems à prouver qu'il ne s'étoit pas mépris dans le sens sous lequel il avoit cru devoir entendre les principes fondamentaux de l'hypothese de M. Newton, et les combattre dans ses Observations préliminaires. Mais cet objet n'est qu'accessoire. L'objet essentiel est de montrer, 1°. que cette hypothese toute conjecturale bouleverse les événemens, confond les époques, plonge l'Antiquité dans le chaos, et substitue un roman à l'histoire; 2°. que l'auteur, en voulant d'une part abréger la Chronologie, et de l'autre faire envisager l'apothéose comme l'origine, ou du moins comme la principale source de l'idolâtrie, soutient à la fois deux opinions, non-seulement fausses toutes deux, mais incompatibles, et dont l'une ne s'établiroit jamais qu'aux dépens de l'autre.

Deux routes différentes conduisoient également à ce but. On pouvoit se borner à de simples objections contre les preuves de l'Auteur anglois, entreprendre de détruire le nouvel édifice sans en élever un autre. On pouvoit, sans attaquer directement M. Newton, établir sur des fondemens plus solides un systême contraire au sien, et qui dès-lors en auroit été la réfutation évidente, quoiqu'indirecte. Ces deux moyens, M. Fréret les a pris en même tems. Il oppose aux idées de son adversaire des argumens particuliers ; et de plus il se livre à des recherches générales, d'où résulte nécessairement, et sur la Chronologie et sur l'origine du paganisme et des arts, un systême différent de celui qu'il combat, différent de tout autre systême, et fondé sur des calculs appartenans à l'Auteur. Entrons dans un plus grand détail.

L'ouvrage a trois *parties* : chaque partie se divise en *sections*, sous-divi-

sées chacune en plusieurs *articles*. Méthode qui, ramenant à des points fixes les discussions de toute espece où la diversité des matieres entraîne successivement l'auteur, y répand toute la clarté dont elles sont susceptibles.

II. *Idée de la premiere Partie.*

De ces trois parties, la premiere a pour objet la Chronologie grecque, dont elle offre les points les plus importans approfondis et développés en six sections.

La premiere de ces six sections renferme des remarques particulieres sur la durée des générations, et sur les fondemens de la Chronologie grecque.

M. Fréret s'attache à montrer que si M. Newton a paru distinguer les générations qu'il évalue à 33 ans, comme les anciens, d'avec les regnes dont il réduit la durée à 20 ans l'un portant l'autre, il les confond en effet dans ses calculs; 1°. parce qu'il a

calculé certaines suites de regnes équivalens à des générations, tels que furent constamment ceux des rois de Sparte ; 2°. parce qu'il a souvent confondu les regnes héréditaires avec les regnes électifs, qui l'un portant l'autre ne durent tout au plus que 19 ou 20 ans; 3°. parce que dans les suites diverses des regnes héréditaires dont il a donné les sommes totales, il n'a point eu égard à la distinction qu'on doit reconnoître entre les regnes successifs et les regnes collatéraux : négligence qui lui fait souvent compter sur le pied de trois générations successives trois regnes qui n'en valent qu'une seule, comme ceux des trois freres François II, Charles IX et Henri III, dans la liste des rois de France. En suivant une méthode opposée, on trouvera que les 64 rois de France ne font que 45 générations : on n'en trouvera que 20 pour les 30 rois d'Angleterre comptés par M. Newton, depuis Guillaume le Conquérant jusqu'à

la reine Anne; et l'on aura la même réduction à faire sur toutes les suites des *princes* héréditaires, tant anciens que modernes. L'examen de toutes les maisons royales connues prouveroit que la durée des générations n'y est pas moindre que dans les familles particulieres. M. Fréret n'entre point ici dans ce *détail*: mais il y supplée par une dissertation dont l'extrait est dans le quatorzieme volume des Mémoires de l'Académie. En l'indiquant au lecteur, j'ajouterai que pour ma propre instruction j'ai fait l'épreuve du principe de M. Fréret sur toutes les suites de souverains dont il ne parle pas, et que l'épreuve a réussi sur toutes. Empereurs Turcs depuis Ottoman, Rois Vandales en Afrique, Rois Goths en Italie, Rois de Dannemarck, de Sicile, de Naples, de Castille, de Léon, d'Arragon, de Navarre, Ducs d'Aquitaine, de Normandie, de Bourgogne, de Bretagne et de Lorraine, Comtes de Champagne, Grands-Ducs de Tos-

cane, Duc de Milan, de Mantoue, de Parme et de Modene; toutes les suites de princes constatent unanimement la vérité du calcul de M. Fréret. Celles de ces listes où l'addition produit la moindre somme, eu égard à la quantité des regnes, donnent 27 ans à chaque regne. D'autres en donnent jusqu'à 37. Mais le plus grand nombre porte chaque regne à 33 ans. C'est un terme moyen, qui par conséquent doit être adopté pour mesure commune; et ce terme est celui des anciens. Il s'ensuit que leurs Chronologistes, en partant d'un tel principe, pouvoient calculer avec justesse.

Mais ce principe n'étoit pas le seul qu'ils employassent : ils n'y recouroient même que rarement, parce qu'ils en connoissoient d'autres beaucoup plus sûrs. Ils avoient, comme nous, des moyens de porter la Chronologie au degré de certitude auquel les sciences de cet ordre ont droit de prétendre : moyens simples, nombreux, indépen-

dans les uns des autres, et propres néanmoins à se seconder mutuellement, propres à se suppléer; ils savoient en faire l'usage que prescrit la saine critique. C'est ce que M. Fréret s'est proposé d'établir dans le reste de sa premiere section. Il montre que les archives des villes, les régistres des temples, les actes des particuliers, les suites des magistrats, celles des prêtres de certaines divinités, les inscriptions, les annales, les traités de paix ou d'alliance, les monumens de toute espece, étoient autant de titres pour la Chronologie; que ces titres détruits maintenant pour la plupart, subsistoient au tems des premiers écrivains, qui les ont recueillis, consultés, étudiés avec soin; et que c'est sur de pareils fondemens qu'ils ont établi leurs systêmes historiques, en remontant d'époques en époques jusqu'au premier âge de leur nation.

Mais si les historiens de l'antiquité

puisoient dans de pareilles sources, leur Chronologie n'est donc point un amas confus de conjectures; et si elle se trouve absolument contraire à celle qui résulte des combinaisons faites aujourd'hui sur quelques débris informes de ces mêmes monumens qu'ils avoient tout entiers sous les yeux, devons-nous réformer les anciens sur la foi d'un moderne, préférer l'autorité de M. Newton au témoignage d'Hérodote, à celui de Thucydide? M. Fréret montre dans sa seconde section que le nouveau système est incompatible avec la Chronologie de ces deux écrivains. En même tems il fait voir quel est l'accord de leurs textes sur les points essentiels, en particulier sur l'époque du retour des Héraclides dans le Péloponnese.

La troisieme section a pour objet de constater le système qu'il embrasse d'après eux, en prouvant le rapport de leurs calculs avec ceux que donnent les généalogies des grandes maisons de

la Grece, telles que la famille de Cadmus, celle d'Ajax, et plusieurs autres qu'il examine chacune séparément, et qui, toutes d'accord entre elles, ne le sont pas moins avec Hérodote et Thucydide.

Dans la section suivante M. Fréret discute les preuves particulieres du systême de M. Newton : il fixe, dans la cinquieme, l'époque des jeux olympiques et celle de la législation de Lycurgue. Enfin la Chronologie de l'Histoire d'Athènes est le sujet de la sixieme section.

Tel est, en peu de mots, le plan de cette *premiere Partie*, dans laquelle, en combinant les époques de l'Histoire grecque, en mesurant avec une exactitude rigoureuse les espaces de tems qui se sont écoulés entre certains faits dont la date est connue, il a eu pour objet de rendre aux annales de la nation grecque les cinq cens ans que le Chronologiste anglois leur retranche. Il y

montre qu'Eratosthene, loin de donner trop d'étendue aux tems historiques de la Grece, ainsi que M. Newton le lui reproche, les abrége mal à propos d'un siecle entier, en plaçant le retour des Héraclides et tous les faits dont cet événement détermine la date, cent ans plus bas que n'ont fait Hérodote, Thucydide et tous les écrivains antérieurs au regne d'Alexandre. Il y développe les raisons qui doivent faire adopter leur système par préférence à tout autre. Enfin il y met dans un jour frappant le rapport décisif qui se trouve entre la Chronologie de ces auteurs et celle qui résulte du calcul par générations, en montrant qne tous les fragmens qui nous restent des généalogies anciennes marquent distinctement pour chaque famille connue 24 degrés de générations, c'est-à-dire environ 800 ans, entre l'invasion de la Grece par Xercès en 480, et la guerre de Troye. Cet événement, dont l'époque est l'an 1284

avant l'Ere chrétienne, a été de l'aveu de *tous* les auteurs, précédé par un grand nombre d'autres faits historiques, tels que l'expédition des Argonautes, les exploits d'Hercule, la guerre de Thebes, l'établissement de la diette des Amphyction, le déluge de Deucalion, celui d'Ogygès, le passage des colonies Égyptiennes et Phéniciennes dans la Grece. Tous ces faits, et beaucoup d'autres, successivement arrivés dans un intervalle d'environ cinq siecles, sont placés comme autant de groupes frappans et remarquables sur divers plans d'une immense perspective; de maniere cependant que les mêmes traits qui font connoître la distance des uns aux autres, en laissent entrevoir le rapport et la liaison. Tous ces faits appartenans à l'Histoire, marquent conséquemment à son coin les cinq siecles antérieurs à celui de la guerre de Troye, et par une seconde conséquence font remonter les antiquités grecques au dix-

neuvieme siecle avant Jésus-Christ. L'âge des héros chantés par Homere n'en est que le second âge. Le premier se date de la fondation de Thebes par la colonie de Cadmus vers l'an 1594. On pourroit même, à toute rigueur, adjuger à l'Histoire les trois siecles précédens, compris entre le regne de Cadmus, par qui la Grece, encore barbare, fut initiée dans les arts de la Phénicie, et l'arrivé d'Inachus fondateur d'Argos, vers l'an 1884; premiere époque du commerce des nations policées, avec les Grecs, pour lors aussi sauvages que le sont aujourd'hui les peuples septentrionaux de l'Amérique.

En comparant ces assertions de M. Fréret fondées sur des calculs, des preuves et des monumens de toute espece, avec celles de M. Newton appuyées sur d'autres principes et d'autres combinaisons, le lecteur sera sans doute étonné de la prodigieuse différence de ces deux système sur l'histoire de la

même nation. Mais s'il se décide en faveur de l'une des deux hypotheses, qu'il n'oublie pas en faisant son choix, que l'autorité d'un nom célebre n'est point un argument, et que ce sont les raisons seules qui doivent entrer dans la balance.

III. *Idée de la seconde Partie.*

Je passe à la *seconde* partie de cet ouvrage, dans laquelle une méthode semblable conduit l'auteur à des résultats aussi différens de l'hypothese de M. Newton, que l'ont été ceux de la *premiere*.

M. Fréret y parcourt un champ beaucoup plus vaste que dans la précédente. Ses recherches embrassent à la fois la Chronologie des plus anciens peuples connus, et la portion la plus curieuse de leurs antiquités ; je veux dire l'origine et la nature du Polythéïsme chez ces peuples fameux, dont les nombreuses colonies, en défrichant le reste

de la terre, en poliçant les sauvages épars dans les bois qui la couvroient, ont semé par-tout les arts, les sciences et les erreurs. Sujet immense, dont les profondeurs inaccessibles au génie sans érudition, impénétrables à l'érudition sans génie, renferment une infinité de problêmes qu'un savant philosophe est seul en état de résoudre. Je ne crains pas d'être désavoué par ceux qui connoissent les écrits imprimés de M. Fréret, quand je leur annonce que ce dernier ouvrage achevera de les convaincre qu'il étoit tout ce qu'il faut être pour lutter avec succès contre de pareilles questions. Il le prouve dans le cours de l'ouvrage entier, mais principalement à mes yeux dans cette seconde partie, où brillent à la fois toute la force et la sagacité de l'esprit, tout l'art de la critique et toutes les richesses du savoir. Des discussions fines et méthodiques y conduisent le Lecteur à des dénouemens singuliers, mais simples,

dont la nouveauté l'étonne, dont la vérité le frappe, et qu'il adopte sans effort comme des idées naturelles qui n'avoient besoin que d'être développées en lui. Les découvertes y naissent les unes des autres : la chaîne qui lie les conséquences aux principes, les vraisemblances aux vérités, met entr'elles un accord si parfait, que les conjectures mêmes empruntent des faits dont elles dépendent, ou qu'elles expliquent, une solidité qui leur donne du corps.

Cette seconde partie a pour titre : *De la Chronologie de l'Histoire orientale*. Mais à la rigueur ce titre ne doit s'appliquer qu'aux deux premieres sections ; la troisieme, qui est la plus considérable, roulant toute entiere sur la naissance et les progrès de l'Idolâtrie égyptienne. Il est vrai que dans l'Ouvrage de M. Fréret l'éclaircissement de cette grande question est préparé par les Recherches chronologiques qui la précédent. La dépendance est réci-

proque entre ces objets ; et de plus M. Newton les a joints ensemble : il donne comme un tout systématique ses opinions sur l'un et sur l'autre point. On ne devoit donc pas les séparer dans la réponse, si l'on vouloit attaquer son hypothese sous les deux faces qu'elle présentoit à combattre. Il prétend avec Marsham que Sésostris est le Sésac de l'Ecriture ; et sur ce fondement il abrége de plusieurs siècles l'Histoire de l'Egypte et celle des peuples contemporains ; il croit avec Prideaux que ce même Sésostris est l'Osiris des Egyptiens, et de-là conclut que le Polythéisme doit sa naissance à l'apothéose, ou au culte des hommes déifiés après leur mort. Ainsi d'une part il soutient l'Evhémérisme quant à l'origine de l'idolâtrie, et de l'autre il ne la fait remonter que vers le tems de Salomon. Son systême sur l'Idolâtrie a par conséquent deux branches, dont la premiere est du ressort de l'Histoire et

de la Métaphysique, puisqu'il s'agit de la *nature* du Polythéisme ancien, et dont la seconde appartient à la Chronologie, puisqu'il s'agit d'en examiner l'antiquité. M. Fréret les discute toutes deux, en commençant par celle qui intéresse le Chronologiste.

Après *quelques* observations sur l'Histoire Egyptienne et sur celle des Chaldéens, il montre quels sont les moyens de distinguer les fables de ces peuples d'avec leurs traditions véritables, quels sont les moyens de les concilier; quels sont enfin ceux de réduire à leur valeur historique ces longues périodes que le préjugé national assignoit parmi eux à la durée de leurs monarchies, et dont l'immensité se perdoit au-delà des tems.

De ces réflexions générales il passe à l'époque de Sésostris, et se propose de faire voir 1°. que tous les anciens s'accordent à placer le regne de ce prince plus de 500 ans avant celui de Sésac; qu'en rapprochant les textes

d'Hérodote, de Diodore, de Ctésias, d'Aristote, de Dicéarque, de Castor et de la Chronique de Paros, on en fixera le commencement à l'an 1570 avant l'Ere chrétienne, et la fin à l'an 1510; 2°. que cette date de Sésostris, qui fait sa mort antérieure à l'Exode, est la seule qu'on puisse concilier avec les événemens dont Moyse nous a transmis la connoissance; 3°. que le témoignage de Manéthon, historien d'un grand poids, est conforme sur cet article, à celui des autres écrivains profanes, et qu'ils établissent tous de concert la même Chronologie que l'historien sacré; 4°. que le concours de ces autorités ne se borne pas à détruire les idées de l'auteur anglois sur le tems de Sésostris, mais renverse toutes ses opinions sur les principaux faits de l'ancienne Histoire, particuliérement son hypothese sur les *Pasteurs* et sur leurs diverses colonies.

En effet le regne de Sésostris est une

époque importante, non-seulement pour les Annales de l'Egypte, mais encore pour les Fastes de tous les peuples anciens. Le synchronisme de ce prince avec Moyse d'une part, et de l'autre avec Danaüs, éclaircit à la fois l'histoire des nations de l'Asie, celle des habitans de la Palestine, celle des Phéniciens et celle des Grecs. C'est un centre commun où les faits remarquables des âges précédens viennent se réunir à ceux des siecles postérieurs : c'est le point fixe où le spectateur doit se placer, pour contempler d'un coup d'œil l'Histoire universelle de la haute antiquité, pour en distinguer toutes les branches, et saisir la liaison qu'une influence réciproque établit entr'elles : liaison d'autant plus digne d'être observée, qu'elle n'est pas restreinte à de simples rapports entre les dates des événemens principaux; mais qu'également visible dans les causes qui les ont produits, elle en montre la correspondance en même

tems que la succession, et présente le système entier de la chronologie et de la politique des premiers tems.

Les conquêtes de Sésostris imprimerent un mouvement général aux nations voisines de son empire. Elles s'ébranlerent toutes à la fois, et plusieurs furent déplacées. Il s'en détacha de nombreuses colonies, qui s'établirent sur les côtes de l'Asie mineure, de la Lybie, de la Gréce. Ce flux et réflux des différentes peuplades ne fut que passager : mais la fermentation vive et rapide qu'il excita de toutes parts occasionna le mélange des peuples déjà policés, avec ceux qui étoient encore ou barbares ou sauvages; et cette révolution, principe des révolutions suivantes, fit changer de face à la moitié de notre hémisphere. On voit par-là de quelle importance il est de ne pas se tromper sur l'époque de Sésostris. L'erreur influeroit sur tout le reste ; et c'est de la vraie détermination de ce point fondamental que

dépend la solidité d'une hypothese chronologique.

Mais cet ancien conquérant, ce roi contemporain de Moyse, n'est en quelque sorte qu'un moderne en comparaison des patriarches du peuple Hébreu, et des fondateurs de l'empire Assyrien. Avant *lui*, l'Egypte avoit été gouvernée par une longue suite de souverains; et tantôt partagée entre différens princes, dont les dynasties collatérales avoient fait de chaque province un royaume, tantôt réunie toute entiere sous une même domination, elle formoit depuis plusieurs siecles un état riche et civilisé. Un peuple immense habitoit ce pays : il cultivoit les arts : il connoissoit les sciences; il avoit une religion, une police savante, des loix sages, un commerce florissant; enfin il avoit essuyé de grandes révolutions. Cinq siecles avant Sésostris, et dès l'an 2082 avant l'Ere chrétienne, les Arabes avoient envahi cette fertile contrée. Ce sont eux

que l'Histoire orientale connoît sous le nom de *Pasteurs*. Ils régnoient en Egypte, lorsque Jacob vint y chercher un asyle. Le prince, dont Joseph fut ministre, étoit un de ces rois *Pasteurs*, qui ne furent entiérement chassés qu'au bout de 511 ans. Pendant ce long séjour ils passerent par toutes les vicissitudes de la fortune. D'abord ils donnerent la loi, et finirent par la recevoir. Un premier échec leur enleva Memphis vers l'an 1878, et les contraignit de se renfermer dans les marais de l'Egypte. C'est l'époque de la colonie conduite par Inachus dans le Péloponese. Quarante-huit ans après, de nouveaux malheurs affoiblirent encore ce peuple d'étrangers. Forcés dans leurs retraites par les Egyptiens, ils se refugierent, pour la plupart, dans les pays voisins, en Palestine, en Phénicie, dans les montagnes de la terre de Chanaan. Ceux qui resterent en Egypte se maintinrent aux environs de Péluse, où trop foibles

pour donner de l'ombrage aux naturels, mais assez forts pour se défendre, ils conserverent leur indépendance jusqu'au regne d'Aménophis. Ce prince superstitieux ayant entrepris d'extirper une race proscrite comme impure par les ministres de sa religion, ils reprirent les armes, et signalèrent par le ravage de l'Egypte les derniers efforts de leur liberté. Mais après une suite de succès soutenus pendant treize ans, succès tels qu'Aménophis s'étoit vu réduit à fuir vers les frontieres de l'Ethiopie, ils furent vaincus par Sésostris, fils de ce prince, et détruit sans ressource. Ceux qu'épargna le fer du vainqueur devinrent ses esclaves. Le peuple d'Israël, dont ils avoient reçu les ancêtres au tems de leur puissance, fut enveloppé dans leur servitude; et cet esclavage commun a fait confondre depuis les Israëlites avec les *Pasteurs*, et Moyse avec *Osarsyph.* Cette guerre de treize ans qui précéda leur chûte, guerre

cruelle et sanglante où l'Egypte, livrée au désespoir des rebelles, éprouva toutes les horreurs des discordes civiles et religieuses, la fit abandonner par une foule d'habitans qui, sous la conduite de différens chefs, allerent loin de leur patrie chercher des asyles et fonder des états. Ce fut alors que Danaüs passa dans la Gréce, depuis long-tems connue des Egyptiens par les colonies de Cadmus, de Cécrops et d'Inachus.

Ainsi les Histoires de la Gréce et de l'Egypte se tiennent et s'éclaircissent réciproquement. Tout s'accorde dans les annales des deux peuples, avec cette différence que les Grecs ne comptoient encore que par générations dans un tems où les Egyptiens pouvoient compter par siecles. Dans les supputations fastueuses de leurs antiquités, d'immenses périodes précédoient l'époque de Menès, le premier de leurs rois connus. Mais ces périodes n'étoient que des hypotheses astronomiques, imagi-

nées simplement pour exprimer la du
de certaines révolutions des spheres
lestes. Leurs tems historiques comm
çoient au regne de Menès, vers
2880 avant Jésus-Christ; envi
deux siecles avant ceux des Assyri
M. Fréret expose les fondemens
cette Chronologie. L'explication par
quelle il détruit l'opposition appare
du texte d'Hérodote et de celui
Diodore, sur le tems de Menès,
rapprochant leurs calculs, à deux
nées près, est aussi simple qu'in
nieuse. Ce point est un de ceux q
a traités dans sa premiere sectio
toute chronologique, comme je l'ai d
dit, ainsi que la seconde.

La troisieme, beaucoup plus étend
que les deux précédentes, et divi
en 15 articles, est employée toute
tiere à combattre, par des argum
indépendans du calcul, l'identité
Sésostris et d'Osiris, prétendue
M. Newton d'après M. Prideaux.

que l'auteur exécute en attaquant le Système d'Evhémere sur l'origine de l'idolâtrie par l'apothéose ; il le soutient faux, même pour les Grecs, dont la religion admettoit le culte des hommes morts, à plus forte raison pour les peuples de l'Orient, qui n'ont jamais connu cette espece de culte aussi déraisonnable qu'il est impie.

Pour établir la vérité de ces propositions, il s'attache à prouver que l'identité de Sésostris et d'Osiris est incompatible avec l'idée que l'Ecriture nous donne de la religion égyptienne au tems de Moyse, de Joseph et de Jacob ; que cette religion n'a point changé ; qu'elle fut dans les derniers siecles du paganisme, ce qu'elle avoit été dans son origine ; que les Phéniciens rejettoient le culte des héros ; que Saint-Paul, en s'adressant aux gentils, a toujours supposé que leurs Dieux n'étoient pas des hommes apothéosés ; que les prêtres d'Egypte ont toujours nié que les hom-

mes pussent s'élever à la nature des Dieux, et les Dieux descendre à celle des hommes.

Enfin, après deux digressions très-curieuses, l'une sur la variation de l'écliptique dont les Egyptiens entretinrent Hérodote, l'autre sur leur antiquité reconnue par Solon et par Platon, M. Fréret se propose d'établir que les Egyptiens ont conservé, sous le joug des Grecs et des Romains, autant d'aversion pour le culte des hommes morts, qu'ils en avoient marqué dans les siecles florissans de leur indépendance, et dans les premiers âges de leur monarchie. Il explique leur système religieux d'après les idées d'Hermès, d'Iamblique, de Porphire et des plus savans d'entre les Platoniciens modernes. Ce développement, aussi philosophique que rempli d'érudition, termine la seconde partie de son Traité.

IV. *Idée de la troisieme Partie.*

Jusqu'ici M. Fréret n'a combattu que les preuves historiques et morales du Systême de M. Newton; et les argumens dont il a fait usage sont du même genre que les moyens employés par son adversaire. Calculs, discussions, combinaisons de faits, tout ce que la critique pouvoit opposer au premier des deux principes avancés par le Chronologiste anglois, se trouve rassemblé dans les deux premieres parties de cet ouvrage. Restoit à faire l'examen des preuves astronomiques de la nouvelle hypothese; et c'est le sujet que notre auteur entreprend de traiter dans la troisieme partie.

Cette matiere est hérissée de difficultés : on ne peut la discuter avec succès, ni même l'entendre, si l'on n'est initié dans l'astronomie moderne, et si l'on ne connoît à fond celle des anciens. Le peu de monumens qui nous en restent sont épars, informes, alté-

rés par l'ignorance. La plupart semblent se contredire ; et sans une étude profonde, sans une comparaison réfléchie de ces fragmens obscurs, on n'en tirera que de fausses lueurs. La nature du sujet répand donc une sécheresse inévitable sur cette troisieme partie, aussi curieuse en effet que les précédentes, mais pleine de détails fatigans pour le lecteur, auxquels il a fallu cependant que l'auteur eut le courage de se dévouer pour atteindre à son but.

Cette partie se divise en deux sections. Dans la *premiere*, M. Fréret combat l'hypothese de M. Newton sur le tems où les Egyptiens adopterent une forme d'année particuliere. L'époque assignée dans le nouveau systéme à Chiron, et l'application faite de cette époque au calcul abrégé sont l'objet de la *seconde* section. Disons un mot de chacune, en commençant par le précis des opinions soutenues de part et d'autre sur l'année des Egyptiens.

§. Ier.

Suivant M. Newton, les habitans de l'Egypte n'eurent, avant Ammon, pere de Sésostris, qu'une année vague de 360 jours, qui n'avoit aucun des avantages de l'année lunaire, aucun de ceux de l'année solaire dont elle différoit sensiblement. Ammon la corrigea par une addition qu'il fit de cinq jours épagomenes aux douze mois. Mais cette année de 365 jours ne fut pas d'abord d'un usage commun. Elle n'eut cours dans toute l'Egypte que 72 ans après la mort de Sésostris, vers l'an 884, sous le regne de Ramessès, fils de cet Aménophis, sous lequel M. Newton place l'entiere expulsion des *Pasteurs* en 930, et qu'il croit en même tems le Ménès d'Hérodote, l'Osimandyas de Diodore, et le Memnon des Grecs. Les observations que les prêtres égyptiens firent du lever et du coucher héliaque des étoiles, pendant le regne très-long d'Aménophis,

les ayant mis en état de régler leur calendrier, et d'établir en conséquence une forme d'année moins vicieuse ; c'est à ce prince qu'ils attribuerent l'honneur de cette heureuse innovation ; et pour en éterniser le souvenir par un monument utile aux astronomes, en même *tems* que glorieux à sa mémoire, ils placerent autour de son tombeau, dans le fameux édifice appellé *Mennonium*, un cercle d'or large d'une coudée, ayant 365 coudées de circonférence, et dont la division en 365 degrés exprimoit celle de l'année en 365 jours. Ils fixerent le commencement de cette année nouvelle à l'équinoxe du printems. Mais comme elle est plus courte que l'année vraie d'environ six heures, l'équinoxe avançoit d'un jour tous les quatre ans ; et par une suite de cette précession annuelle, il se trouva, 137 ans après, concourir avec le 34e jour de l'année, lorsqu'elle fut introduite et reçue chez les Chaldéens. Ce fut l'an

747 que Babylone accepta le calendrier des prêtres d'Egypte ; et telle est à la fois la raison et l'époque de l'ere de *Nabonassar*, si l'on en croit M. Newton.

M. Fréret attaque toutes ces assertions. Il prétend que l'Aménophis dont il s'agit ici n'est ni le Ménès d'Hérodote, ni l'Osimandyas de Diodore, qu'il n'est point auteur du calendrier, que le cercle d'or ne fut point un ornement de son tombeau, mais de celui d'un roi d'Egypte plus ancien que Sésostris, et qui régnoit au plus tard dans le seizieme siecle avant l'Ere chrétienne; enfin que l'établissement de l'année de 365 jours est de la plus haute antiquité. C'est un systême diamétralement contraire au précédent ; la différence est frappante.

Les idées qu'il oppose à celles de M. Newton, et dont il déduit fort au long les preuves, sommairement analysées se réduisent aux sept propositions suivantes.

1°. Les Egyptiens avoient une année vague de 365 jours, dont le commencement varioit, tous les ans, de six heures quelques minutes. C'étoit leur année religieuse. Les prêtres se firent un point capital d'en conserver l'usage, à cause de son *irrégularité* même, qui, changeant tous les quatre ans le jour de chacune de leurs fêtes, leur faisoit parcourir toutes les saisons, et sanctifioit successivement à leurs yeux tous les jours de l'année solaire vraie.

2°. Cette année solaire vraie leur étoit en même tems connue : ils l'employoient à régler la culture des terres, les tems des fermages, celui du paiement des impôts ; c'étoit leur année civile.

3°. Les commencemens de ces deux années, dont l'une marquoit les fêtes, l'autre servoit aux divers usages de la société, se réunissoient au bout de 1460 ans, par leur concours au même point de l'écliptique. Et comme l'année civile commençoit au lever héliaque de la

canicule nommée *Sothis* en Egypte ; cet espace de 1460 ans, dont le premier et le dernier instant étoient déterminés par le retour commun des deux années au même point du ciel, formoit un cycle, connu des astronomes et des chronologistes sous le nom de *Cycle sothiaque* ou *caniculaire*. La réunion du premier jour de l'année vague avec le lever héliaque de l'étoile *Sothis* sous le climat de l'Egypte, marquoit la fin d'une de ces périodes et le commencement d'une autre.

4°. Suivant le témoignage de Censorin, ce concours avoit eu lieu l'an 138 de Jésus-Christ. Cette année, la centieme avant celle où cet auteur écrivoit, avoit donc été le commencement d'un nouveau cycle caniculaire, et le terme d'un autre. Par une seconde conséquence, ce cycle antérieur à celui de Censorin remontoit à l'an 1322 avant l'Ere chrétienne, et précédoit de 438 ans l'époque donnée par M. Newton à

l'établissement de l'année égyptienne.

5. M. Fréret va plus loin, et regarde ce cycle, qui commença l'an 1322, comme n'étant que le second. Il soutient l'existence d'un cycle encore plus ancien qu'il date de l'an 2782. C'est dans ce cycle, le premier de tous, qu'il faut placer les principaux événemens de l'Histoire égyptienne, tels que l'invasion des pasteurs, l'établissement de la postérité d'Abraham dans une contrée de ce royaume, le regne et les expéditions de Sésostris, la sortie des Hébreux, les grands travaux entrepris pour le desséchement des marais du *Delta* et la circulation des eaux du Nil, ces digues, ces aqueducs, ce lac, ces chaussées, tant d'ouvrages prodigieux dont parlent les livres sacrés et les écrivains profanes, et qui montrent quelle étoit alors la puissance des rois d'Egypte et la multitude de leurs sujets, en même tems qu'ils nous donnent une haute idée de leurs arts.

6°. L'usage de l'année de 365 jours est de la même ancienneté que celui du cycle caniculaire. Les années étant des portions du cycle, l'un de ces établissemens ne peut être supposé sans l'autre ; et l'existence prouvée du premier est une démonstration de celle du second.

7°. Enfin cette Chronologie paroît à M. Fréret aussi conforme au texte de l'écriture, qu'elle est contraire au calcul de M. Newton. C'est au Lecteur à prononcer entre les deux hypotheses. Je passe à la seconde section.

§. II.

La détermination de l'âge des Argonautes, par le lieu des colures dans la sphere réglée de leur tems, est une de ces idées neuves et brillantes, dont le privilége est de surprendre et de subjuguer les esprits. Je ne m'étonne pas que M. Newton l'ait saisie comme une soudaine inspiration de ce génie, dont

il avoit autant de droit que Socrate de se croire assisté dans ses méditations ; et que ses partisans se soient jettés avec confiance dans la route nouvelle que leur traçoit ce rayon de lumiere. Un fait aussi certain que la précession des équinoxes, employé comme principe, garantissoit à leurs yeux la certitude des conséquences qui devoient en résulter. C'étoit en même tems étendre le ressort de l'astronomie, et faire marcher *la* Chronologie d'un pas plus sûr, que d'appeller ainsi l'une au secours de l'autre. Quel supplément plus heureux l'art pouvoit-il donner aux débris informes des anciennes annales, que d'en trouver les principales époques écrites dans les astres ? Que d'embarras, que de fatigues, que de lenteurs épargnés à l'Histoire. Jusqu'alors errante au milieu des ruines de l'Antiquité, elle recevoit des mains d'Uranie le fil qui désormais devoit la conduire dans les détours obscurs de cet immense laby-

rinthe. Il étoit difficile qu'avec de tels avantages au moins apparens, cette preuve astronomique ne donnât presque l'air d'une démonstration au raisonnement par lequel M. Newton en déduisoit le calcul abrégé. Ce raisonnement, le voici.

Les étoiles fixes changent de *longitude* par un mouvement rétrograde et continu, qui les porte d'orient en occident contre l'ordre des signes, et dont la quantité mesurée par les plus exacts observateurs est d'environ un degré en 72 ans.

L'astronome Méton ayant observé le solstice d'été l'an 432 avant Jésus-Christ, trouva sept degrés de différence entre la position des points équinoxiaux dans l'écliptique, et celle qui leur étoit assignée dans une sphere ancienne, à laquelle il comparoit ses propres observations.

Cette ancienne sphere est celle que Chiron dressa pour l'usage des Argonautes,

nautes, sur l'état du ciel, tel qu'il l'observa de son tems. Sept degrés parcourus, à raison de 72 ans par degré, font un intervalle de 504 ans. Donc Chiron a vecu 504 ans avant Méton, et l'expédition des Argonautes, ses contemporains, est de l'an 936 avant Jésus-Christ. Donc *les calculs* qui tendent à resserrer l'espace des tems historiques sont les seuls vrais.

De ces trois propositions, les deux premieres sont incontestables : M. Fréret les soutient comme M. Newton. Mais il n'admet pas la troisieme, de laquelle dépend la vérité des deux conséquences; c'est-à-dire, de l'époque donnée dans le nouveau Systême à Chiron, ainsi qu'à l'expédition des Argonautes, et de l'induction qu'on en tire en faveur du calcul abrégé. En effet si cette sphere ancienne n'est pas celle de Chiron, il est clair qu'on ne peut en inférer l'époque des Argonautes, ni fonder sur le calcul qui s'ensuivroit une Chronologie

différente de celle des meilleurs écrivains de l'antiquité ; et c'est ce que M. Fréret se propose d'établir.

Il prétend 1°. qu'il seroit plus facile de prouver que Chiron n'a point dessiné de sphere céleste pour l'usage des Argonautes, qu'il ne l'est de donner quelque vraisemblance à l'assertion contraire, avancée gratuitement par M. Newton, sur la foi d'un poëte. 2°. Que le premier planisphere connu des Grecs étoit fort différent de celui auquel Eudoxe a comparé les observations du solstice faites par Méton ; ou que, du moins, si cette sphere est celle dont Eudoxe s'est servi, elle avoit été réformée de maniere à n'être plus en effet la même ; par conséquent qu'on ne peut déduire l'âge des Argonautes, de la position donnée pour lors aux étoiles dans cette carte céleste, corrigée plusieurs siecles après eux. 3°. Qu'un coup d'oeil attentif sur ce qui nous reste des monumens de l'astronomie ancienne

nous dispense de recourir à cette correction de la sphere primitive, en nous faisant voir divers calendriers dressés successivement, et dont il est aisé de déterminer les époques, par les différences qu'on observe dans la représentation de l'état du ciel sur chacun de ces calendriers. 4°. Que le calendrier suivi par Eudoxe n'a été dressé qu'au tems d'Hésiode; et que si l'on examine avec soin les fragmens qui subsistent encore de quelques autres, on en découvrira, dans le nombre, un beaucoup plus ancien, qui remonte au commencement du quinzieme siecle avant JÉSUS-CHRIST; 5°. enfin que ce premier essai de l'astronomie chez les Grecs est de la même date, à peu-près, que l'époque donnée par les meilleurs écrivains à l'entreprise des Argonautes; qu'ainsi la détermination astronomique de cet événement, loin de renverser leurs calculs, est une preuve de plus en faveur du systeme que ces calculs établissent.

Pour mettre dans tout son jour la vérité de ces propositions, formellement opposées à celles du Chronologiste anglois, M. Fréret a joint aux plus profondes recherches les discussions les plus épineuses; il analyse, il décrit, il compare les calendriers des différens âges, et fait observer la marche progressive des constellations, marquée sur ces planispheres par la diversité des lieux qu'elles y occupent. De ces positions différentes mises en parallele avec les places que les catalogues de Bayer et de Flamstéed donnent aux mêmes étoiles, il déduit les époques qu'on doit assigner à ces planispheres anciens. De tels détails peuvent rebuter le lecteur superficiel et pressé d'arriver au terme de sa route. Mais les conséquences de tant de faits astronomiques bien établis, ont une évidence, une simplicité qui justifient la longueur et la sécheresse des discussions dont elles sont le fruit : discussions indispensables dans

un ouvrage de ce genre, et de plus très-curieuses pour quiconque voudra connoître l'époque et les progrès d'une science; qui fait autant d'honneur à l'esprit humain que l'astronomie.

Au reste, on ne reprochera pas à l'auteur d'avoir redoublé, par un défaut de *méthode*, l'obscurité de son sujet. Toutes les recherches, dont l'assemblage compose cette seconde section sur l'époque de Chiron, ou de l'astronomie chez les Grecs, sont rangées dans l'ordre le plus naturel, et distribuées en trois articles.

Dans le *premier*, M. Fréret donne un extrait raisonné de l'ouvrage que Whiston, célèbre astronome anglois, a publié contre le nouveau Système : ouvrage savant, judicieux, méthodique, et dans lequel on voit une connoissance profonde de l'astronomie ancienne. La preuve astronomique de M. Newton y est combattue par un grand nombre d'observations que M. Fréret abrége

quelquefois, et quelquefois commente en les traduisant.

Après avoir ainsi montré les deux astronomes aux prises l'un avec l'autre, notre auteur rentre dans la lice au *second* article, où il attaque M. Newton par des objections qui n'ont rien de commun avec les précédentes.

Dans le *troisieme* article sont réunies les recherches dont j'ai parlé sur les calendriers rustiques des anciens. Ces éclaircissemens amenent la conclusion de la troisieme partie, et celle de l'ouvrage entier.

Tel est le plan général et l'objet de ce grand Traité de Chronologie, dont l'auteur a cru ne pouvoir mieux témoigner le cas qu'il faisoit de M. Newton, qu'en rassemblant toutes ses forces pour le combattre; en accumulant preuves sur preuves, au point de paroître quelquefois aller beaucoup au-delà du nécessaire. Il est vrai que son but n'étoit pas seulement de détruire l'hypothese chro-

nologique de M. Newton : il prétendoit faire plus ; il aspiroit à découvrir la vérité sur chacun des objets contestés ; et c'est ce qui rend son ouvrage d'une utilité supérieure à celle d'un écrit purement polémique. En se proposant de résoudre les plus importantes questions de la Chronologie de tous les peuples de l'antiquité, il a fixé toutes les époques générales et celles d'une infinité de faits particuliers. Ainsi ses recherches ont, si je ne me trompe, deux avantages ; l'un de marquer les limites où se renferme le champ des antiquités historiques ; l'autre de présenter dans la vaste étendue de ce même champ un grand nombre de dates déterminées avec précision, et qui par-là deviennent autant de points fixes et lumineux semés d'espaces en espaces, pour nous préserver des écarts dans une route obscure et difficile. Que de faits éclaircis dans ce Traité ! Que de vues neuves ! Que d'explications heu-

reuses ! Quelle force, quelle justesse de raisonnement ! Quelle science, en un mot, et quelle critique ! On voit partout un homme profond dans la connoissance des auteurs anciens, instruit des usages, des mœurs, des opinions philosophiques et religieuses de tous les peuples de l'antiquité.

Voilà, du moins, l'idée qu'une lecture attentive et réfléchie m'a fait prendre de cet *ouvrage*. Je le crois propre à répandre un nouveau jour sur l'Histoire ancienne, et particuliérement sur les premiers âges des Nations ; sur ces tems reculés dont l'étude négligée par les savans même comme difficile et frivole, est, à certains égards, la portion la plus curieuse et la plus intéressante de l'antiquité, celle qui mérite le plus d'arrêter les yeux d'un homme sensé ; comme étant celle de toutes qui nous apprend le mieux à connoître la nature et la marche de l'esprit humain, par le tableau qu'elle nous offre de ses premiers

efforts et de ses progrès successifs dans tous les arts et dans toutes les sciences.

C'est ce qui m'a fait prendre depuis long-tems la résolution de publier ce Traité, comme une suite des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres. En 1749, j'annonçai mon projet dans l'éloge historique de l'auteur; et cet engagement contracté dès-lors avec le public, a été renouvellé de ma part dans tous les volumes de nos Mémoires imprimés les années suivantes. Des obstacles dont le détail intéresseroit peu, m'ont empêché jusqu'à présent de le remplir, malgré l'impatience que j'en avois, sur-tout depuis que je le voyois notifié, pour ainsi dire, à l'europe savante et à la postérité, par la mention expresse qu'on en a faite dans un (1) des articles de l'Encyclopédie. L'existence du manuscrit ainsi constatée en rendoit l'édition indispensable. D'ailleurs une nouvelle

(1) Dictionnaire de l'Encyclopédie, article *Chronologie.*

apologie du Système chronologique de M. Newton vient de paroître (1). Elle est telle que M. Newton, lui-même, ne la désavoueroit pas, et qu'elle ne pourroit manquer d'accroître le nombre de ses partisans. Si M. Fréret vivoit encore, cet ouvrage l'eût engagé sans doute à donner le sien. C'est par conséquent une raison de plus pour moi de ne plus en différer l'impression; et le jugement avantageux qu'en ont porté les Commissaires de l'Académie, m'autorise à croire qu'en le publiant, je fais aux Gens de Lettres un présent considérable.

Oserai-je hazarder ici quelques réflexions au sujet des deux ouvrages, dont ce discours offre l'analyse et la comparaison? Quelque sentiment qu'on adopte sur la Chronologie de M. Newton, la gloire de ce grand homme n'en souf-

(1) Le titre de cet Ouvrage est : *Apologie du Sentiment de M. le Chevalier Newton sur l'ancienne Chronologie, contenant des réponses à toutes les objections qui y ont été faites jusqu'à présent.* Par M. le Chevalier S.... T. *in-4°.* Francfort sur le Mein, 1757.

frira point d'atteinte. Son Livre *des Principes*, ce texte sublime et profond qui ne peut être commenté que par des hommes d'un ordre supérieur, son optique, ses autres écrits, dont la destinée si rare et si belle est d'avoir pour admirateurs des philosophes, et d'être de plus en plus admirés à proportion qu'ils sont mieux entendus, tant de monumens de la grandeur de son génie assurent pour jamais à son nom l'hommage de toutes les nations éclairées. Mais ces monumens mêmes, et si j'ose ainsi parler, ces titres de son immortalité, loin de former une présomption favorable à ses hypotheses sur l'Histoire, sont, si je ne me trompe, des motifs assez bien fondés d'un préjugé tout contraire. Pour établir avec succès un nouveau Système chronologique, il faut être profondément versé dans la Chronologie; et M. Newton n'a pu l'être, parce que M. Newton fut à la fois grand astronome, grand physicien, et le pre-

mier des géometres de son siecle. S'il n'eût été que Chronologiste, il auroit été sans doute le plus grand de tous. Mais il n'auroit pas excellé dans tous les genres où il s'est rendu célébre, s'il avoit excellé dans la Chronologie; parce que la Chronologie impose à ceux qui s'engagent avec elle la loi d'un dévouement presque sans réserve. Elle veut occuper tout leur loisir, être l'objet unique de toutes leurs méditations. Je ne m'arrêterai point à prouver qu'elle est digne de tous les soins qu'elle exige, et que le mérite de ce genre d'étude en compense la sécheresse et la difficulté. Ceux qui s'appliquent à l'Histoire n'en doutent pas; et c'est pour eux que j'écris. Mais quel que soit le prix de la science des tems, il est sûr qu'elle suppose dans celui qui la posséde une littérature universelle et profonde; parce qu'elle tient à toutes les branches de l'érudition, parce qu'elle dépend de la science exacte des faits, de l'examen

critique des monumens, de la combinaison d'une infinité de passages épars dans tous les écrivains : en un mot il est sûr qu'un Chronologiste doit embrasser, dans ses recherches, l'antiquité toute entiere. A peine l'homme le moins distrait, le plus laborieux et le plus maître de son tems, en auroit-il assez pour rassembler toutes les connoissances qui doivent former un Chronologiste ; et nous savons trop à quoi M. Newton a consacré la plus grande partie du sien, pour croire qu'il en ait pu donner beaucoup à la Chronologie. Ses yeux fixés sur le grand spectacle de la nature, se délassoient de cette contemplation en parcourant le tableau de l'Histoire. C'étoit assez, sur-tout à M. Newton, pour s'en former une idée générale. Mais ce n'étoit pas assez pour la connoître intimement. Car les faits ne se devinent pas : en pareille matiere le génie ne supplée point au tems, ni la méditation à la lecture.

Aussi son Traité chronologique porte-t-il l'empreinte du génie, mais du génie qui s'éleve sans être soutenu par l'érudition. Je crois appercevoir ce double caractere et dans le fond de l'ouvrage et dans la forme. Je le vois dans les idées qui constituent l'hypothese, èt dans le plan de construction que l'auteur a suivi pour en faire un tout systématique : plan simple et spécieux, mais étranger, si je l'ose dire, à la maniere de M. Newton, qui jusqu'alors sembloit avoir adopté la méthode opposée diamétralement à celle qu'il observe ici. Développons cette pensée.

Dans sa physique céleste, M. Newton s'appuye par-tout du calcul; il part des phénomenes connus, pour remonter à leurs causes, qu'il cherche sans prétendre les deviner d'avance. Tous ses pas sont des démonstrations; tous les élémens de sa théorie sont des faits; il ne suppose, il n'omet rien : rien n'échappe à la pénétration de ses regards;

rien ne se soustrait à la précision de ses mesures ; et c'est après avoir ainsi tout pesé, tout évalué, tout vérifié, que de conséquences en conséquences il parvient à des principes qu'il admet, tout inexplicables qu'ils sont. Ces principes étonnent sa *raison* : ils ne sont pas avoués par *la métaphysique*, qui proteste contre tout ce qu'elle ne peut définir : mais il ne les a pas posés par choix : ils sont nés des faits ; et l'enchaînement des phénomenes l'a conduit pas à pas à ce terme, où l'évidence l'abandonne tout à coup. Il en convient : mais il sait que l'évidence n'est pas toujours compagne de la certitude ; et les propositions, auxquelles il est arrivé par tant de découvertes incontestables, lui paroissent certaines, malgré l'obscurité qui les couvre, puisqu'elles sont le résultat nécessaire d'une suite de vérités. Ainsi s'est formé le système de la gravitation universelle : édifice merveilleux fondé sur la Géométrie, et construit par l'*Analyse*.

Mais, dans son Systême chronologique, M. Newton prend une route absolument différente : il procéde par la *Synthese*. Au lieu d'examiner les choses en détail, de discuter les époques particulieres, de recueillir les faits avec ordre, d'apprécier, de combiner les témoignages, dans la vue d'adopter l'hypothese qui se trouveroit naître du concours des monumens; en un mot, au lieu de s'acheminer au but par une marche lente, mais sûre, à travers les ruines de l'antiquité, il prend l'essor; il se place au-dessus du chaos, dans le point de vue qu'il estime le plus propre à lui faire démêler tant d'objets si confus; et c'est de-là qu'il entreprend d'en saisir le rapport, et d'en former la chaîne, en dégageant l'Histoire du milieu des fables, à l'aide de deux principes généraux qu'il regarde comme les deux clefs du monde historique, et dont il adopte les conséquences, quelque contraires qu'elles puissent être

aux idées communes. Tout se rapporte à ces deux chefs et doit s'y soumettre, selon lui. La Chronologie qu'il en déduit, n'est pas celle des écrivains les plus estimables de l'antiquité ; elle est contredite par les monumens ; elle supprime des siecles entiers ; une foule d'objections s'élevent contre elle de toutes parts. Mais cette hypothese se fonde sur deux principes que M. Newton croit avoir prouvés : il faudroit les renverser pour la détruire ; et c'est ce qu'il juge impraticable. Le seul parti qui lui reste conséquemment est de chercher à concilier, avec ces principes fondamentaux, les témoignages des anciens qui leur paroissent opposés, d'expliquer ces textes s'ils sont susceptibles d'une explication conforme à ses idées, sinon d'en infirmer l'autorité par toutes les voies de récusation que la critique peut fournir.

C'est en effet le procédé qu'il suit. Mais sa critique ne me paroît pas difficile sur le choix des moyens. Les his-

toriens, les mythologues, les poëtes lui fournissent indifféremment ses preuves. Il mêle les personnages fabuleux avec les personnages historiques, les Dieux avec les héros, les héros avec les hommes; et par cet alliage fait avec art, il compose de tant d'élémens hétérogenes un tout plus brillant que *solide* : il fabrique un systême dont les diverses parties ont entre elles une liaison apparente, et qui, séduisant pour l'esprit, peut satisfaire la raison parce qu'il semble conséquent, mais ne soutient pas l'examen sévere de l'érudition.

La conduite de M. Fréret, dans son ouvrage, est la contre-partie de celle de M. Newton. Sans avoir adopté d'avance des principes exclusifs, sans systême, et dès-lors sans préjugés, il entre d'un pas ferme dans cette carriere obscure : il en suit les détours : il marche au travers des difficultés, n'en élude, n'en évite aucune, s'arrête par-tout où il faut combattre, répond à toutes les

objections, discute tous les faits, rassemble toutes les preuves; et de la réunion d'une multitude de dates fixées avec justesse, il déduit la certitude des époques générales. Ainsi, défendant contre M. Newton, chronologiste, la Chronologie fondée sur les anciens monumens, il emploie à la maintenir cette même *Analyse*, dont M. Newton, géométre, avoit su se servir avec tant de succès dans sa physique céleste, mais qu'il avoit abandonnée dans son ouvrage sur l'histoire.

Je dois avertir, en finissant, que le Traité de M. Fréret m'ayant paru dans un état à demander une derniere révision, j'ai tâché d'y suppléer autant que j'ai pu, en retouchant quelques endroits où j'ai remarqué des négligences et de légeres méprises. Peut-être en reste-t-il beaucoup d'autres. Elles ne doivent pas être sur le compte de l'auteur; il les eût aisément fait disparoître, s'il avoit relu son ouvrage avec l'intention pro-

chaine de le publier. On ne doit, à la rigueur, les imputer qu'à moi, qui n'ai pu les corriger toutes, ni même les appercevoir; le tems, les livres, et plus souvent encore l'érudition m'ayant manqué dans un examen difficile, et qui demandoit plus de connoissances que je n'en ai. J'observerai de plus qu'il y auroit de l'injustice à prétendre opposer M. Fréret à lui-même sur certaines époques, qui différent dans cet ouvrage de celles qu'il établit dans d'autres écrits. Ces différences viennent de ce que, discutant certains faits dans des Mémoires destinés spécialement à les fixer, il a mis plus d'exactitude dans ces discussions particulieres. Souvent aussi ces variétés ne viennent que de ce qu'il a suivi dans ses calculs des routes différentes. Mais elles sont si légeres qu'on doit les compter pour rien. Jamais ce ne sont des écarts, encore moins des contradictions. Elles ne tombent pas sur le fonds de sa Chronologie, qui, fondée

dans tous ses écrits sur les mêmes principes, est conforme dans tous; en sorte qu'on peut regarder comme un corps formé de parties liées intimement, tant d'ouvrages divers sortis de la plume féconde *de ce savant homme, qui joignoit à l'érudition la plus vaste l'esprit philosophique, et qui a porté ce double flambeau dans ses profondes Recherches sur l'Antiquité.* *

* Dictionnaire Encyclopédique, au mot *Chronologie.*

EXTRAIT

DES REGISTRES DE L'ACADÉMIE

ROYALE DES BELLES-LETTRES.

Des vendredi 17, *mardi* 21 *mars* 1752, *et mardi* 21 *août* 1753.

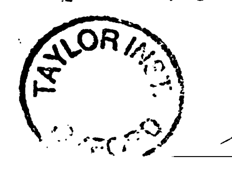
M. DE BOUGAINVILLE ayant rendu compte à la compagnie des motifs qui le déterminent à publier l'ouvrage de feu M. Fréret contre la Chronologie de M. Newton, et ayant demandé la permission de le faire paroître avec le privilége et sous les auspices de l'Académie, comme un supplément à ses mémoires; l'Académie a nommé commissaires, pour l'examen de cet ouvrage, M. Bonamy et M. l'abbé de la Bleterie. En conséquence du rapport qu'ils en ont fait, et de leur approbation par écrit, dont la copie ci-jointe est conforme à l'original remis au registre, elle a fait, à

M. de Bougainville, cession de son privilége, pour l'impression dudit Traité chronologique. En foi de quoi j'ai signé le présent certificat. A Paris, au Louvre, ce vendredi 2 décembre 1757.

LE BEAU, *Secrétaire-Perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.*

COPIE de l'Approbation donnée par MM. les Commissaires de l'Académie.

Nous soussignés Commissaires nommés par l'Académie Royale des Belles-Lettres, pour l'examen d'un Traité de feu M. Fréret, ayant pour titre, *Nouvelles Observations sur la Chronologie de M. Newton*, croyons que cet ouvrage est très-digne de la réputation de son auteur, qu'il est lié nécessairement avec ceux qu'il a composés sur la Chronologie, et que l'Académie a déja publiés



dans ses Recueils ; qu'il est plein de recherches et de vues capables de répandre un grand jour sur l'Histoire ancienne ; et qu'ainsi l'on ne peut se dispenser de le donner au public comme une suite des Mémoires de l'Académie. En foi de quoi nous avons signé le présent certificat. A Paris, ce mardi 21 août 1753.

Signés BONAMY, DE LA BLETERIE.

PREMIERES



PREMIERES OBSERVATIONS SUR LA CHRONOLOGIE DE M. NEWTON. *

LA Chronique abrégée dont les copies manuscrites commencent à se répandre, est le précis d'un ouvrage considérable

* Ces premieres observations ont déjà vu le jour. M. Fréret les fit imprimer en 1725, avec la traduction de la Chronique de M. Newton, à la fin du VIIe volume de l'Histoire des Juifs, par M. Prideaux, dont on donnoit alors une nouvelle Edition. Nous les réimprimons ici telles

composé, par M. Newton, pour une grande princesse; ouvrage auquel il travaille depuis plusieurs années, et dont le public attend impatiemment l'impression. Le nom seul d'un auteur aussi célébre que M. Newton, suffiroit pour piquer la curiosité des savans; et l'on croit que la singularité des opinions contenues dans cet abrégé, servira à augmenter la vivacité de leur impatience.

Il y auroit sans doute de l'injustice à vouloir juger les opinions de M. Newton avant que d'avoir vu son grand ouvrage. J'espere cependant qu'il ne trouvera pas mauvais, si je propose ici quelques difficultés contre les preuves sur lesquelles il se fonde, pour retrancher au moins 400 ans dans l'ancienne Chronologie grecque. L'étude que j'ai faite de ces matieres depuis plusieurs années, m'a

que l'auteur les a composées, aux premieres lignes près, où il étoit question de l'ouvrage de M. Prideaux, à la suite duquel il publioit ces remarques.

mis en état de suppléer la plupart des autorités qu'il n'a point alléguées. Le nombre des écrivains qui peuvent nous instruire sur cet article, est si borné, qu'il n'est pas difficile à ceux qui les ont lus avec attention et avec méthode, de les avoir assez présens pour se les rappeller au besoin.

Les difficultés que je propose ici contre M. Newton, ne me seront pas particulieres. Je ne doute point qu'elles ne se soient présentées à l'esprit de plusieurs de ceux qui ont lu son abrégé. Ainsi je n'ai point été surpris de voir que je m'étois rencontré sur quelques articles avec un savant homme *, dont on m'a communiqué les remarques. Comme le fond de cette objection n'est à personne, on ne peut revendiquer que la maniere de la proposer, et j'espere que le savant homme, dont je parle, conviendra que, quoique nous allions au même but, nous y allons par

* Le pere Souciet.

des routes différentes, et que je n'ai rien emprunté de sa méthode. Ce n'est pas que je ne fisse gloire de l'imiter en toute chose ; mais chaque esprit a sa façon de procéder, dont il ne doit point s'écarter ; et c'est par la différence de ce procédé, que l'on *distingue* ceux qui se rencontrent, de ceux *qui* se suivent à la piste.

1°. M. Newton paroît appuyer beaucoup sur les passages dans lesquels Plutarque attaque les Chronologistes. Cependant je ne sais si cet ancien écrivain mérite une grande croyance sur ces matieres. Plutarque, homme de bon sens d'ailleurs, avoit fort peu de critique. Son but étoit de ramasser les faits qu'il croyoit propres à peindre le caractere de ceux dont il faisoit la vie, et il rapportoit tous ces faits, sans trop s'embarrasser d'y mettre de l'ordre, ni de les lier entre eux, ou avec les événemens de l'Histoire générale, par aucune date exacte.

Comme nous trouvons encore aujour-

d'hui de quoi suppléer plusieurs de ces dates dans les écrits de l'antiquité qui nous restent, nous ne pouvons douter que Plutarque ne les eut pu donner toutes, si la Chronologie avoit été un des objets de ses recherches. Mais il y a grande apparence qu'il en faisoit peu de *cas*, *parce* qu'elle l'auroit géné, et l'eût souvent obligé de rejetter des faits, dont il espéroit de tirer parti, pour débiter des moralités. Nous le voyons par la conversation de Solon et de Crœsus, dont il défend la vérité contre le sentiment des Chronologistes, par la seule raison qu'elle est dans le caractere de Solon, et qu'elle fait honneur à ce législateur. Cette raison de convenance est cependant détruite par la peinture même que Plutarque fait du caractere de ce philosophe. Solon, né doux et poli, ayant conservé le goût de la volupté et des plaisirs les plus licentieux jusques dans sa vieillesse, de l'aveu de Plutarque, n'auroit jamais

répondu avec la dureté philosophique que lui attribue Hérodote, aux avances et aux honneurs que lui faisoit un grand prince, tel que l'étoit Crœsus. Car après tout, Solon n'étoit qu'un simple bourgeois d'Athènes, qui s'étoit vu contraint de se jetter dans le négoce pour subsister.

2°. M. Newton attaque l'évaluation des générations, suivie par les anciens qui comptoient trois générations pour cent ans. Je conviens que cette méthode des générations n'est pas de grand usage, lorsque l'on a d'autres voies plus sûres pour fixer la Chronologie. Elle est surtout très-douteuse, lorsqu'il s'agit de déterminer de courts espaces. Mais je crois qu'elle peut être employée pour fixer la durée des grands intervalles, lorsque c'est la seule route que nous puissions suivre.

M. Newton évalue les générations à 18 ou 20 ans, l'une portant l'autre. Je ne crois pas cette évaluation suffisante; et c'est l'histoire des tems connus

qui me la feroit rejetter, pour m'en tenir à l'évaluation des anciens.

Dans notre Histoire de France, par exemple, de la naissance de Hugues Capet en 940, à celle de Louis XV en 1710, il y a 24 générations par la branche de Bourbon, sortie de Robert de Clermont, *fils* de Saint-Louis; ces 24 *générations* divisant les 770 ans qui sont entre les deux termes de Hugues et de Louis XV, on aura 32 ans de durée pour chaque génération.

Dans cet intervalle il y a 30 regnes, à cause des trois fils de Philippe le Bel, et des trois fils de Henri II, qui, étant morts sans enfans, ont eu pour successeurs des princes de même âge qu'eux; savoir, les premiers, Philippe de Valois, et les derniers, Henri, roi de Navarre.

De la naissance de Hugues Capet en 940, à la mort de Charles le Bel, et à la mort de sa fille posthume en 1328, il y a douze générations, et 388 ans;

ce qui donne aussi 32 ans à chaque génération.

De la naissance de Hugues à la mort de Henri III, dernier de la branche des Valois, arrivée en 1589 la 38e année de son âge, il y a 649 ans, et 20 générations; ce qui donne encore 32 ans par génération.

De la naissance du duc d'Orléans, frere de Charles VI, et tige de la seconde branche des Valois en 1372, jusqu'à la mort de Henri III, dernier de cette branche en 1589, il y a 6 générations et 217 ans; ce qui donne 36 ans par génération.

De la naissance de Hugues à la mort de Louis XII en 1515, il y a 673 ans et 27 générations; ce qui donne 40 ans à chacune.

De la naissance de Hugues à la mort de Charles VIII, arrivée en 1498, dans sa 28e année, il y a 558 ans et 18 générations; ce qui donne 31 ans à chaque génération.

Ainsi, par les différens calculs, nous trouvons que la durée des générations va bien jusqu'à 40 ans, mais ne descend pas au-dessous de 30 ans.

Je ne doute point que l'on ne trouve la même chose, à peu près, dans les histoires des autres pays : il semble même que plus on s'éloigne de notre siecle, plus il faut augmenter la durée des générations ; ce qui doit pourtant s'étendre jusqu'à un certain terme. On étoit moins pressé autrefois de marier les princes et les grands seigneurs; les mœurs plus simples et plus grossieres rendoient la puberté moins hâtive; car dans cette matiere le moral influe beaucoup sur le physique, et à cet égard les jeunes gens de la cour et de la ville sont toujours beaucoup plus avancés que ceux de la campagne.

Les anciens ont donc eu raison, vu la plus grande simplicité des mœurs de ces tems reculés, de donner plus de 30 ans de durée à l'intervalle d'une gé-

nération à l'autre, ou de compter trois générations pour un siecle : par conséquent M. Newton se trompe, lorsqu'il compte au moins cinq générations pour un siecle, et qu'il suppose que les hommes se marioient tous autrefois à 17 ans, et qu'ils étoient peres à 18 ans, ou à 20 au plus tard.

D'ailleurs, lorsque les anciens Chronologistes ont fait leur évaluation des générations, il faut supposer qu'ils ont eu égard à ce qui se passoit de leur tems, et qu'ils se sont réglés sur les générations, dont les intervalles étoient connus, pour déterminer celles qui étoient inconnues. La présomption sera toujours pour eux, jusqu'à ce que M. Newton ait fourni des preuves du contraire.

3°. La découverte sur laquelle M. Newton et les partisans de son systême s'appuyent le plus, est celle du tems de Chiron et des Argonautes, qu'il déterminé par le mouvement des étoiles fixes. Ce sera aussi l'endroit de cet

abrégé que je tâcherai d'éclaircir avec le plus de soin, parce que c'est, pour ainsi dire, la base de la Chronologie de M. Newton. Comme il n'a point indiqué les sources où il a puisé les faits qu'il suppose ici, je commencerai par rapporter les principales preuves des changemens arrivés dans les connoissances astronomiques des anciens au sujet des constellations célestes; après quoi je ferai voir précisément ce que ce savant géometre doit prouver dans sa Chronologie, pour établir la proposition qu'il avance ici.

Voici ce qu'il dit sur l'année 939. (« Chiron qui étoit né dans l'âge d'or, » détermina les constellations pour faciliter la navigation, et l'observation » des étoiles aux Argonautes. Il plaça » les points des solstices et des équinoxes au 15 degré de ces constellations, c'est-à-dire, vers le milieu » des signes du Cancer et du Capricorne, d'Aries et du Scorpion. Ces

» signes n'étoient pas différens des
» constellations mêmes, formées par
» l'assemblage des étoiles qui les com-
» posent ».

» Meton, l'an de Nabonassar 316,
» observa que le solstice d'été avoit re-
» culé de 7 degrés, depuis le tems
» auquel Chiron l'avoit fixé. Il recule
» d'un degré en 72 ans environ, et de
» 7 degrés en 504 ans environ. Ainsi, en
» comptant ce nombre d'années avant
» l'an 316 de Nabonassar, ou l'an 433
» avant Jésus-Christ, on a l'an 936
» pour le tems de l'expédition des
» Argonautes ».

Dans ce passage M. Newton suppose que, depuis le tems de Chiron jusqu'à celui de Meton, le solstice d'été avoit reculé seulement de 7 degrés contre l'ordre des signes. Mais on ne trouve rien dans l'antiquité qui s'accorde avec cette proposition.

Les anciens avoient divers *Calendriers rustiques*, qui marquoient les saisons

de l'année et les changemens de la température de l'air, les vents et les pluies réglées, etc., par rapport à l'agriculture ; car ces calendriers étoient faits pour l'usage des laboureurs. Les années des Grecs étoient des années lunaires, vagues, auxquelles il falloit ajouter un treizieme mois intercalaire au bout d'un certain tems : par conséquent le tems de ces changemens de saisons ne pouvoit être désigné par les jours des mois, puisque ces jours changeoient tous les ans ; et par une seconde conséquence il fallut attacher ces pronostics aux levers et aux couchers des étoiles. Celles qui étoient opposées au soleil, se levoient le soir sur l'horison au coucher de cet astre, et se couchoient lorsqu'il se levoient. Au contraire, celles qui étoient dans le lieu du ciel qu'il occupoit, se couchoient le soir et se levoient le matin avec lui, se montrant un peu après, et un peu avant cet astre ; c'est ce qu'on nomme le

coucher et le lever héliaque. Sur quoi l'on peut voir parmi les anciens, Geminus, *introduction à l'Astronomie*; et parmi les modernes, le pere Petau, qui a traité cette matiere d'une maniere intelligible à ceux qui ne sont pas astronomes.[b]

Nous avons dans les anciens *quelques-uns* de ces calendriers rustiques; *et* les écrivains d'agriculture Grecs et Latins en rapportent plusieurs fragmens, parce qu'ils avoient donné lieu à beaucoup de traditions sur les jours convenables à certains travaux. Mais comme ces fragmens sont souvent contraires les uns aux autres, il est clair qu'ils sont tirés de différens calendriers.

Les étoiles que nous appellons fixes, parce qu'elles gardent toujours la même distance entre elles, ne le sont pourtant pas par rapport aux poles et à l'équateur du mouvement diurne. *Ainsi*, les étoiles qui répondent aujourd'hui

[b] Vranologii par:le 2.

aux points dans lesquels l'écliptique coupe l'équateur, c'est-à-dire aux points équinoxiaux, n'y ont pas toujours répondu, et n'y répondront pas toujours. Ces étoiles avancent vers l'orient dans des cercles paralleles à l'écliptique par un mouvement très-réel, quoique très-lent, puisqu'il est d'un degré en 72 ans.

Ainsi le point de l'intersection de l'équateur et de l'écliptique à l'équinoxe du printems, qui est aujourd'hui dans un cercle éloigné de près de 30 degrés, vers l'occident, de la premiere étoile d'Aries, a été autrefois dans un même cercle avec cette étoile, et avant ce tems-là il en étoit éloigné de plusieurs degrés vers l'orient.

On conçoit par-là qu'il a fallu faire, de tems en tems, des changemens aux calendriers rustiques, pour rendre les pronostics conformes à la vérité. Car ces levers et ces couchers des étoiles n'étoient, comme Geminus le remarque, que le

signe des changemens dans la température de l'air; changemens qui étoient produits par l'approche et par l'éloignement du soleil.

Dès les premiers tems on avoit joint ensemble plusieurs étoiles, pour en former des constellations; on leur avoit donné des noms d'hommes et d'animaux, afin de les rendre plus sensibles à l'imagination, qui pouvoit, à l'aide de ces noms, les distinguer plus facilement.

Les quatre points cardinaux des équinoxes et des solstices étoient fixés dans ces calendriers au lever et au coucher de certaines étoiles; et par-là on marquoit dans le ciel les étoiles qui étoient alors dans le même cercle avec le soleil. Mais par le mouvement des étoiles fixes, les calendriers ne se trouvoient plus justes au bout de quelques siecles. Ceux qui avoient été faits dans des tems différens devoient donc varier entre eux dans la fixation des points cardinaux;

et cette différence devoit être d'autant plus grande, que les calendriers avoient été faits dans des tems plus éloignés.

Les calendriers publiés par Hipparque plaçoient l'équinoxe du printems au commencement de la constellation d'Aries, parce que cela étoit à peu près ainsi de son tems. Depuis lui, on a toujours continué à s'exprimer de même ; et quoique les constellations ayent changé de place par rapport aux points des équinoxes et des solstices, on a toujours continué de donner leur nom aux douze parties dans lesquelles on divise le zodiaque et l'équateur, et au commencement de quatre desquelles on place ces quatre points cardinaux. Par-là il est arrivé que dans notre astronomie nous avons deux sortes de signes, les uns qui sont ces douze parties égales, les autres qui sont les douze constellations célestes, ou les assemblages d'étoiles qui sont marqués sur les globes par les figures dont on leur donne le

nom. Plusieurs de ces constellations sont maintenant entiérement hors des signes qui portent leur nom.

Nous avons vu que dans les calendriers antérieurs à Hipparque les points des équinoxes et des solstices étoient, à la vérité, dans les constellations, mais éloignés de leur commencement vers l'orient ; et cela d'autant plus que les calendriers étoient plus anciens.

Achilles Tatius dit que plusieurs astronomes plaçoient le solstice d'été au premier degré du Cancer e; les autres au 8e, les autres au 12e, et les autres au 15e. Nous verrons, par les exemples que je vais rapporter, que ce passage se doit appliquer aux trois autres points cardinaux. Nous avons vu qu'Hipparque étoit de ceux qui mettoient ces points au commencement des constellations.

Euctemon et Calippus en faisoient autant, comme nous le voyons dans

e Isagog. Cap. XXIII. Petav. Uranolog. part. 1, pag. 146.

le calendrier de Geminus. Eudoxe, dans le même calendrier, place l'équinoxe du printems au sixieme degré d'Aries, et le solstice d'hyver au quatrieme degré du Capricorne. Mais nous verrons plus bas qu'il parloit autrement dans ses ouvrages.

Columelle nous apprend que Meton et Eudoxe, dans leurs calendriers, ne plaçoient pas l'équinoxe et les autres points au premier degré de leurs signes, mais au huitieme, c'est-à-dire, 8 jours après l'entrée du soleil dans ces constellations.[d]

Nous n'avons aucun exemple des calendriers où l'on plaçoit les points cardinaux au douzieme degré des constellations; sans doute, parce que ces calendriers n'étoient pas d'un usage bien étendu.

Mais l'opinion qui les plaçoit au quinzieme degré, avoit été suivie par Eudoxe, comme on le voit par les frag-

d De re rust, IX, 14.

mens de son *Enoptron* ou *Miròuer*, cités dans Hipparque en plusieurs endroits de son ouvrage sur Aratus.[e]

L'ouvrage d'Eudoxe étoit une espece de tableau du ciel et des constellations décrites d'une façon populaire. C'est celui même qu'Aratus a mis en vers, sous le titre de *Phénomenes*. Dans ce livre d'Eudoxe on lisoit, que les colures des équinoxes et des solstices passoient par le milieu des constellations dont ils portent le nom; c'est-à-dire, à 15 degrés de leur commencement. Cela est clair par le calcul d'Hipparque, qui, donnant le lieu de plusieurs étoiles, suivant sa division de l'écliptique, et suivant celle d'Eudoxe, differe toujours d'Eudoxe de 15 degrés en longitude.

Nous voyons, par l'exemple de Columelle, que dans ces calendriers rustiques publiés depuis le perfectionnement

e Petav. Vranol. part, 1, Hipparch. Lib. 1, Sect. 10 12. pag. 185.

de l'astronomie, on ne s'embarrassoit pas beaucoup de placer les points cardinaux hors de leur véritable lieu. On songeoit seulement à se faire entendre des gens de la campagne pour lesquels on écrivoit, et dont il falloit respecter les préjugés.

Voici de quelle façon s'exprime Columelle. *Nec me fallit Hipparchi ratio quae docet solstitia et aequinoctia, non octavis, sed primis partibus signorum confici. Verùm in hac ruris disciplinâ sequor nunc Eudoxi et Metonis antiquorumque fastos astrologorum, qui sunt aptati publicis sacrificiis, quia et notior est ista vetus agricolis concepta opinio. Nec tamen Hipparchi subtilitas pinguioribus, ut aiunt, rusticorum litteris necessaria est.* f

Il répète le même principe ailleurs, liv. XI chap. II. *Novi autem veris principium non sic observare rusticus debet quemadmodùm astrologus, ut expectet*

f Lib. IX. Cap. 14.

certum diem illum qui veris initium facere dicitur.

Les laboureurs n'ont pas besoin d'être attentifs au moment de l'équinoxe, ni même au jour précis; et Columelle croit qu'il faut, dans les préceptes qu'on leur donne, se conformer aux *préjugés* auxquels ils sont attachés; comme étoit l'opinion qui plaçoit les solstices et les équinoxes aux huitiemes degrés des constellations. Ils étoient confirmés, dans cette opinion, par les calendriers de Meton, d'Eudoxe, et des anciens astronomes, sur lesquels on s'étoit réglé dans l'établissement des fêtes et des sacrifices publics.

Eudoxe et Meton en avoient fait autant dans leur tems. Le premier est mort l'an 368 avant Jésus-Christ, âgé de 53 ans, et le second a observé la hauteur solstitiale du soleil l'an 432 avant la même Ere. Ils avoient placé les points cardinaux hors de leur vrai lieu. Ces points étoient au commencement des

constellations l'an 388 avant Jésus-Christ suivant le calcul de ceux qui donnent aux étoiles un mouvement d'un degré en 72 ans, comme les PP. Petau et Riccioli, suivis par M. Newton.

Cependant, loin de se conformer à cette situation du ciel, Eudoxe, dans son *Enoptron*, met ces points au quinzieme degré des constellations, et dans son calendrier il les met avec Meton au huitieme degré. Ni l'un ni l'autre de ces astronomes n'avoit donc pensé à s'exprimer exactement, parce que la précision étoit inutile dans ces sortes d'ouvrages.

Meton n'avoit apparemment fait d'autre changement, au calendrier rustique, que d'y appliquer son cycle de 19 ans, et ses intercallations pour rendre l'année véritablement fixe, et la régler de façon que les solstices revinssent aux mêmes jours.

Les pronostics des vents, des orages, des pluies et des autres changemens de

l'air étoient demeurés attachés aux jours auxquels on les marquoit ordinairement. Méton regardoit les levers et les couchers des étoiles comme les signes, non comme les causes de ces changemens, dont la seule cause physique étoit l'approche ou l'éloignement du *soleil*; ainsi, quand même il eût été persuadé de la justesse de ces pronostics, il n'eût pas cru qu'ils devoient suivre le vrai lever et le vrai coucher des étoiles.

Columelle avoue que leur effet arrivoit tantôt devant, tantôt après le jour marqué. Dans le calendrier de Meton, les pronostics étoient attachés aux jours de l'année, parce qu'au moyen de son intercalation ces jours étoient toujours à la même distance des points cardinaux, et répondoient aux mêmes lieux du soleil dans l'écliptique; et c'étoit la seule position de cet astre dans le ciel que l'on pouvoit regarder comme la cause physique de ces changemens dans la température de l'air. Au reste, nous n'avons

n'avons point de preuves que Meton ne crut pas ces pronostics assurés : car il n'y a pas bien long-tems que les astronomes ont abjuré l'astrologie judiciaire. Mais quand même Meton eût été pleinement convaincu de la fausseté des pronostics dont les calendriers étoient remplis, cette opinion avoit jetté de trop profondes racines, pour entreprendre de la détruire. Malgré la lumiere philosophique qui éclaire aujourd'hui l'europe, nous voyons notre agriculture encore pleine de préjugés, qui n'ont pas plus de fondement que ceux des laboureurs contemporains de Meton. Envain la réformation de notre calendrier a-t-elle changé la situation de certaines fêtes regardées comme fatales par les gens de la campagne : envain leur remontre-t-on que les fêtes de ces Saints Vendangeurs tombent à dix jours de distance de ceux où elles tomboient du tems de nos peres suivant l'ancien calendrier ; le préjugé va tou-

jours son train, et le raisonnement entreprendroit en vain de détruire des opinions que l'expérience annuelle de leur fausseté ne peut ébranler.

Ainsi, lorsque Meton a mis les solstices et les équinoxes au huitieme degré des constellations, ce n'a point été en conséquence d'aucune observation qui lui eut fait voir qu'ils avoient reculé de 7 degrés depuis le tems de Chiron. Car cette même observation lui eût appris que ces points étoient, de son tems, dans le premier degré de ces constellations, et non dans le huitieme. Il a voulu seulement suivre les calendriers en usage, auxquels il n'a point touché dans cette partie.

Si Meton avoit réformé le lieu des équinoxes et des solstices dans les constellations [g], sa réformation se trouveroit conforme à celle d'Euctemon qui avoit observé le solstice l'an 432 avec lui,

[g] Ptol. Almag. Lib. III. A. p. 3.

et il auroit placé les points au commencement des constellations.

Nous voyons, dans le calendrier de Geminus, qu'Euctemon avoit mis le solstice d'hiver et l'équinoxe d'automne aux premiers degrés de Caper et de Libra, ou des serres du Scorpion. [h] Calippus, qui dans le même calendrier est conforme à Euctemon sur ces deux points, place les autres au commencement de leurs signes; ce qui ne laisse aucun doute sur le lieu dans lequel Euctemon les mettoit.

Nous ne voyons point que Meton ait fait aucune observation des étoiles.[i] Celle qu'il avoit faite du solstice étoit même si grossiere, que Ptolomée déclare qu'il la rapporte seulement à cause de son antiquité, mais sans en oser rien conclure. C'est donc à M. Newton à montrer sur quoi il se fonde pour avancer que Meton avoit trouvé sept degrés de

h Cap. 16. Vranol. parte primâ.
i Almag. II. B.

différence entre le lieu des étoiles fixes dans l'écliptique du tems de Chiron, et celui qu'elles occupoient en 432 avant JÉSUS-CHRIST, lors de son observation du solstice d'été. Jusques-là on se croira bien fondé à penser que Meton, dans son calendrier, s'étoit conformé, non à la vérité, comme avoit fait *Euctemon*, mais à l'opinion reçue de son tems parmi les gens de la campagne, pour qui ce calendrier étoit fait.

Selon la quantité du mouvement des étoiles établies par M. Newton d'un degré de 72 ans, l'équinoxe du printems a dû se trouver au huitieme degré de la constellation d'Aries, 576 ans avant l'an 388, c'est-à-dire, l'an 964 avant l'ere chrétienne; et c'est à peu près dans ce tems-là que ce calendrier, suivi par Meton et par Eudoxe, selon Columelle, a dû être publié dans la *Grece*.

[k] Hésiode qui, suivant l'opinion d'Hérodote, a vécu vers l'an 884 avant JÉSUS-

k Hesiodi, opera & dies V. 565, &c.

Christ, parle du lever d'Arcturus conformément à la disposition de ce calendrier.

L'opinion de ceux qui plaçoient les points des solstices et des équinoxes au 15e degré des constellations, opinion qu'Eudoxe avoit suivie dans son *Enoptron*, montre qu'il y avoit encore un calendrier beaucoup plus ancien que celui qui avoit été suivi par Meton. Ce calendrier avoit été fait l'an 1468 avant l'Ere chrétienne, et il étoit encore en usage au tems d'Euxode et d'Aratus, qui s'y conformerent dans leurs ouvrages, faisant passer le colure des équinoxes par le 15e degré de la constellation du Belier, ou par les étoiles qui forment les jambes de derriere de cet animal sur les globes.

Je supposerai volontiers, avec M. Newton, que Chiron étoit l'auteur de cet ancien calendrier, qui mettoit les colures au quinzieme degré des constellations; mais en même tems je le ferai vivre dans le tems où cette opinion étoit

confirmée par les apparences du lever et du coucher des étoiles fixes, c'est-à-dire, depuis l'an 1468 jusqu'à l'an 1596. Par-là je me trouverai conforme à la Chronologie d'Hérodote, qui compte 900 ans entre le tems de sa naissance, * et celui de la naissance d'Hercule. Ce héros est donc né l'an 1382, et Chiron, plus vieux que lui d'une génération, est né vers l'an 1420.

Clément d'Alexandrie cite les vers d'un ancien poëte grec, qui, dans son Poëme de la Guerre des Géans attribuoit à Chiron le partage des étoiles en diverses figures ou constellations. [l] A quoi Clément ajoute qu'*Hippo*, fille de Chiron et femme d'Eole, avoit la premiere prédit l'avenir par le lever des étoiles, à ce que disoit Euripide dans une tragédie.

Rien ne ressemble mieux aux anciens

* Hérodote étoit né vers l'an 484 avant J.-C., ayant 53 ans l'an 430, premiere année de la guerre du Peloponese.

l Stromat. 1. pag. 360. Edit. Oxoniens. in fol.

calendriers rustiques qui nous restent, que ces prédictions par le lever des astres, qui sans doute regardoient la fertilité ou la stérilité, les vents, les orages, la température de l'air, et tous les autres pronostics que l'on marquoit dans les calendriers. Ainsi je ne doute point que l'on n'attribuât à Chiron le plus ancien calendrier rustique connu dans la Grece. Je crois même que ce passage d'Euripide peut nous servir à découvrir ce qui a donné lieu à la Fable d'Eole chez les poëtes. Strabon [m] nous apprend que, suivant l'opinion de Polybe, ce prince qui régnoit sur les isles voisines de la Sicile, appellées Eoliennes de son nom, ayant reconnu, par une longue application, que les changemens qui arrivoient dans les volcans de ces isles, précédoient toujours ceux qui arrivoient dans l'air, se mit par-là en état de prédire, plusieurs jours devant, les vents qui devoient souffler

m Strab. Geog. I. p. 23. VI. p. 275

aux environs de ces isles. Le succès de ces prédictions donna occasion aux peuples demi-barbares, et aux poëtes qui cherchent toujours dans les opinions populaires le merveilleux dont ils embellissent leurs ouvrages, de supposer que les Dieux avoient donné à Eole la surintendance des vents. Polybe * assure que cet usage de prédire les vents par la quantité, la couleur, la figure et la direction de la flamme et de la fumée des volcans des isles Eoliennes subsistoit encore de son tems, et se pratiquoit avec succès.

Si l'on suppose qu'Hippo, fille de Chiron, porta à son mari Eole le calendrier rustique de son pere, dans lequel les saisons et les changemens qui arrivent dans l'air, dans les vents, etc.; étoient marqués, comme ils le sont dans les calendriers rustiques qui nous restent des anciens, ce sera un nouveau

* Varron, cité par Servius, Æn. 1. vers 56, disoit la même chose que Polybe.

moyen de comprendre pourquoi les peuples regardoient Eole comme le roi des vents. Dans ces tems de grossiéreté et d'ignorance, il ne falloit que le succès qui accompagnoit ordinairement les embarquemens faits sur ces prédictions, pour se persuader que ce prince enchaînoit les vents contraires, et ne laissoit souffler que ceux qui étoient favorables.

Nos matelots ont-ils plus de raison de s'imaginer que les Lappons et les Norvégiens ont le pouvoir de vendre le vent, et le livrent réellement à ceux qui le veulent acheter d'eux ? Cette idée n'est pas encore détruite, et presque toutes nos relations des voyages septentrionaux en font mention.

Chiron n'étoit pas le seul à qui les Grecs se crussent redevables de leur astronomie. [n] Promethée se vante dans Æschyle d'avoir montré aux hommes

n Vid. Vranol. Petav. part. 1. p. 121. 122. Achilles Tat. Isagoge, Astronom. c. 6.

à partager l'année en quatre saisons par le lever des étoiles, et de leur avoir enseigné le mouvement et les révolutions des astres.

Euripide attribue à Atrée, pere d'Agamemnon, la découverte du mouvement propre des planetes, et de leurs révolutions d'occident en orient contre l'ordre du mouvement diurne, qui emporte tous les astres d'orient en occident.

Sophocle attribue à Palamede la division de la nuit en plusieurs parties, par la hauteur des étoiles sur l'horison, afin que les sentinelles pussent veiller et se reposer tour-à-tour également. Le même poëte ajoute que Palamede montra aussi aux pilotes à se conduire par la constellation de l'Ourse, et par le coucher de Sirius en hiver.

Atrée et Palamede étoient peu éloignés du tems de Chiron; et s'ils ont fait quelque changement à son calendrier, comme il y a lieu de le croire,

par les témoignages que je viens de rapporter, ce sont eux qu'il faut regarder comme les auteurs de ce calendrier, ou les solstices et les équinoxes étoient marqués au douzieme degré des constellations.

L'équinoxe du printems étoit au 22e degré d'Aries, depuis l'an 1324 jusqu'à l'an 1352, c'est-à-dire, avant et après la prise de Troye, arrivée, selon Hérodote, 800 ans avant sa naissance, vers l'an 1282 avant Jésus-Christ. Agamemnon étoit fils d'Atrée, et Palamedè accompagnoit Agamemnon au siége de Troye.

Nous avons dit que le 3e des calendriers antérieurs à Hipparque et à la réunion des points cardinaux avec les premiers degrés des constellations, étoit de l'an 964 avant l'ere chrétienne ; car c'étoit alors que l'équinoxe du printems tomboit au 8e degré d'Aries, comme il étoit marqué dans les calendriers de Meton suivis par Columelle. Nous ne

savons pas qui fut l'auteur de ce nouveau calendrier : on voit pourtant qu'il étoit déjà en usage du tems d'Hésiode, qui vivoit 880 ans avant l'Ere chrétienne; suivant la Chronologie d'Hérodote, et avant l'an 908, selon l'auteur de la Chronique de Paros.

Pour résumer en peu de mots tout ce que je viens de dire; voici quel est le raisonnement de M. Newton.

1°. Les constellations célestes, ou les étoiles fixes changent de longitude, et avancent tous les 72 ans d'un degré dans l'ordre des signes.

2°. Au tems de Chiron, la premiere étoile du Belier étoit éloignée de l'équinoxe du printems de 15 degrés vers le solstice d'hiver.

3°. Au tems de Meton cette même étoile étoit approchée de l'équinoxe de 7 degrés.

Donc Chiron a vécu 504 ans avant Meton; et comme Meton a observé la hauteur solsticiale du soleil l'an 432

avant Jésus-Christ, Chiron, plus ancien que Meton de 504 ans, a vécu l'an 936 avant l'Ere chrétienne.

En accordant à M. Newton ses deux premieres suppositions, savoir, qu'au tems de Chiron, la premiere étoile d'Aries étoit éloignée du colure des équinoxes de 15 degrés vers le solstice d'hiver, et que le mouvement de cette étoile la fait approcher de ce colure d'un degré en 72 ans, il suit nécessairement de-là, que cette étoile ne s'est trouvée, dans le colure des équinoxes, que 1080 ans après Chiron. Or, la réunion de cette étoile avec le colure, s'étant faite, de l'aveu de M. Newton lui-même, l'an 388 avant Jésus-Christ, il faut conclure que Chiron a vécu vers l'an 1468 avant l'Ere chrétienne, et 532 ans plutôt que ne le marque M. Newton.

La troisieme proposition de ce savant homme est que, du tems de Meton, la premiere étoile d'Aries étoit de sept degrés plus proche du colure des équi-

noxes, que du tems de Chiron, c'est-à-dire, à 8 degrés de distance; car au tems de Chiron, elle en étoit éloignée de 15 degrés par la seconde supposition.

Par conséquent, Meton a vécu 576 ans avant la réunion de cette premiere étoile d'Aries avec le colure des équinoxes: car il faut 576 ans pour parcourir ces 8 degrés. Cette réunion s'étoit faite l'an 388. Meton aura vécu l'an 964 avant Jésus-Christ. Mais de l'aveu de M. Newton lui-même, Meton ayant observé la hauteur du soleil au solstice d'été, l'an 432 avant Jésus-Christ, l'anachronisme seroit de 532 ans.

Par rapport à Meton, j'ai montré que dans le fait la réunion de la premiere étoile d'Aries, avec le colure des équinoxes, étoit faite au moins sensiblement de son tems; et que si, dans ses calendriers, il avoit mis 8 degrés de distance entre cette étoile et le colure des équinoxes, c'est qu'il n'avoit pas voulu faire

de changement aux anciens calendriers reçus dans l'usage des laboureurs.

Euctemon, son contemporain, (puisqu'il avoit observé le solstice de l'an 432 conjointement avec lui) a été plus hardi, et avoit placé les étoiles dans leur vrai lieu; ensorte que la premiere étoile d'Aries étoit dans le colure de l'équinoxe.

Eudoxe, né l'an 421 avant Jésus-Christ, et le plus habile astronome de son siecle, avoit suivi l'ancienne opinion dans son *Enoptron*, et plaçoit les étoiles fixes à 15 degrés de longitude du vrai lieu qu'elles occupoient dans le ciel, parce qu'il s'exprimoit conformément aux très-anciens calendriers de Chiron. En pourroit-on conclure quelque chose pour le tems auquel il a vécu? Hipparque, qui met une différence de 15 degrés entre la longitude qu'il donne aux étoiles fixes et celle d'Eudoxe, aura vécu 1080 ans après

lui : il faudroit le conclure par le raisonnement de M. Newton, si on le vouloit appliquer à la différence qui se trouve entre les longitudes d'Eudoxe et celles d'Hipparque.

N'est-il pas plus vraisemblable que les anciens, qui ne se piquoient pas d'une exactitude bien scrupuleuse dans leurs calendriers, par rapport au lieu des étoiles fixes, se sont exprimés populairement dans ces ouvrages, et ont suivi des opinions reçues depuis long-tems. Le même Hipparque, qui vivoit près de 300 ans après Meton et Eudoxe, et lorsque les étoiles, par leur mouvement en longitude, étoient éloignées de plus de trois degrés du lieu où elles étoient au tems de ces astronomes, continue à s'exprimer dans ses ouvrages, comme si elles n'avoient point changé de lieu; cet usage imité par les astronomes qui l'ont suivi, est la seule cause de la distinction que nous

mettons encore aujourd'hui entre les signes de l'écliptique, et les constellations qui sont dans le Zodiaque.

Je ne crois pas que l'on entreprenne de défendre le sentiment de M. Newton, en disant que du tems de Chiron, la premiere étoile d'Aries n'étoit qu'à sept degrés du colure de l'équinoxe ; 1°. M. Newton dit lui-même qu'elle étoit à 15 degrés de ce colure, qui passoit alors par le milieu de cette constellation.

2°. Ce calendrier, que l'on attribueroit à Chiron, seroit la moitié moins ancien que celui qui éloignoit la premiere étoile d'Aries de 15 degrés du colure, puisqu'il la mettroit seulement à 7 degrés de distance. Par conséquent, il faudroit supposer que les Grecs avoient un calendrier dressé 576 ans avant Chiron, c'est-à-dire, avant le siécle des Argonautes, et des héros dont les petits enfans se trouverent à la prise de Troye : supposition contraire à toute l'Antiquité qui ne connoît point d'astronome, ni

même d'astronomie dans la Grece avant Chiron, qui forma les constellations, leur donna les noms des héros de son siecle, ou des princes dont ces héros étoient fils, Callisto, Orion, Cephée, Persée, Andromede, Cassiope, Hercule, le vaisseau des Argonautes. L'opinion commune des Grecs mettoit les colures au milieu des constellations, ou à 15 degrés de leur commencement. Cette opinion étoit si bien établie, qu'Eudoxe a cru s'y devoir conformer dans son *Enoptron*. Qui pouvoit l'avoir répandue dans la Grece, si ce n'étoit un ancien calendrier fait dans un tems où cela étoit à peu près ainsi ? car ces sortes de calendriers rustiques étoient construits sur les apparences célestes. Il faut donc déterminer le tems de Chiron ou du commencement de l'astronomie dans la Grece, par le calcul du mouvement en longitude des étoiles fixes, et ce calcul donnera l'an 1500 avant Jésus-Christ pour le siecle de

Chiron. Cette Chronologie se trouvera conforme aux hypotheses des Grecs, à celles d'Hérodote et de Thucidide, et renverse absolument le systême de M. Newton, qui aura apporté, pour détruire l'ancienne Chronologie les plus fortes preuves que l'on puisse employer pour l'établir solidement.

On me pardonnera, je l'espere, si je ne finis pas cet article des constellations, sans rapporter un passage de Séneque, duquel je crois pouvoir conclure, que ce philosophe croyoit comme moi, que les constellations avoient été formées dans un tems où les colures étoient éloignés de 15 degrés du lieu où Hipparque les avoit placés. *Nondum sunt anni mille quingenti*, dit-il, *ex quo Graecia stellis numeros et nomina fecit; multaeque hodie sunt gentes quae facie tenus noverint cœlum.* ° Cet endroit de Séneque mérite d'être lu tout entier. On y verra que l'opinion de

° Liber VII. Quæst. natur.

MM. Cassini, Bernouilli et Halley sur le retour des cometes, étoit celle de plusieurs astronomes Chaldéens, et que Séneque qui la croyoit la plus probable, étoit persuadé que l'expérience des siécles suivans pourroit donner à cette opinion une si grande vraisemblance, que l'on auroit peine à concevoir qu'elle n'eût pas toujours été suivie. *Per successiones ista longas explicabuntur. Veniet tempus quo posteri nostri tam aperta nos nescisse mirentur.... erit qui demonstret aliquando in quibus Cometae partibus errent, cur tam seducti à caeteris eant, quanti, qualesque, sint; contenti simus inventis, aliquid veritati et posteri conferant.*

Mais pour revenir à la partie de ce passage qui regarde les constellations, Séneque supposoit les colures aux endroits des constellations où les avoit placés Hipparque [p]; et comme il savoit d'ailleurs que ces constellations avoient

[p] Quaest. natur. VII. §. 21.

un mouvement propre, contraire à celui des planetes, qui étoit d'un degré en cent ans selon Hipparque, il a dû conclure de la différence de 15 degrés qui se trouvoit entre le lieu des colures dans les anciens calendriers, et celui que ces cercles occupoient de son tems; il a dû conclure, dis-je, que ces premiers calendriers étoient plus anciens que lui de 1500 ans : ce qui étoit assez exactement vrai par la Chronologie grecque. *

Il y auroit bien des observations à faire sur-tout ce que M. Newton dit ici de l'Histoire d'Égypte. Je me contenterai cependant de quelques réflexions générales. L'Égypte avoit ses rois particuliers plus de 1100 ans avant la fondation du Temple de Salomon, c'est-à-dire, lors de la vocation d'Abraham;

* Je parle ici du mouvement des étoiles, comme si c'étoit elles qui changeassent de lieu, quoiqu'il soit plus probable que ce mouvement appartient à la terre seule, et consiste dans un changement de la direction de ses poles vers les étoiles fixes.

l'Ecriture ne permet pas d'en douter. Dès-lors la police, les loix, la religion et le gouvernement du pays étoient réglés à peu près comme ils l'ont été depuis. Nous voyons, par les *livres* de Moyse, que plus de 500 ans avant Salomon, les arts et les sciences étoient portés assez loin dans l'Egypte. Ainsi, l'on ne conçoit point comment M. Newton suppose que, vers l'an 900 avant l'Ere chrétienne, les Égyptiens ont commencé à former leur religion, et ont reconnu, pour leurs Dieux, des hommes qui avoient vécu et regné parmi eux dans ce même tems; eux dont l'idolâtrie étoit établie depuis plus de 900 ans, c'est-à-dire, depuis le tems de Jacob et Joseph. Au tems de Moyse, l'Égypte avoit ses prêtres qui prétendoient imiter, par leurs prestiges, les miracles que Dieu opéroit par *Moyse*; au tems de Joseph les sacrifices et la divination étoient en usage; et le culte des animaux étoit tellement établi dans

l'Égypte, que les peuples regardoient avec horreur ceux qui se nourrissoient de la chair des animaux.

M. Newton suppose que ces hommes, mis au rang des Dieux par les Égyptiens, doivent cette opinion aux arts qu'ils avoient inventés ; cependant ces mêmes arts étoient parvenus à leur perfection plusieurs siécles avant eux, comme nous le voyons par l'Écriture. La description du tabernacle et de ses parties, prouve invinciblement qu'on n'ignoroit aucune des pratiques essentielles de l'art de tisser et de teindre les étoffes, de couper et de sculpter le bois, de monter, de travailler et de graver les pierres précieuses, de passer et de teindre les peaux, plus de 600 ans avant le tems auquel M. Newton place l'invention des arts.

Les Égyptiens avoient un cycle ou période, que les anciens nomment *Sothiaque* ou Caniculaire. M. Newton en place le commencement à l'année 884

avant l'Ere chrétienne, parce qu'alors le premier jour de cette année vague des Égyptiens tombe au jour même de l'équinoxe du printems. Mais il est sûr que ce cycle égyptien ne commençoit pas à l'équinoxe du printems. Toute l'antiquité s'accorde à placer son commencement, non à l'équinoxe du printems, mais au lever de la canicule, nommée *Sothis* par les Égyptiens. Cette étoile se leve aujourd'hui héliaquement, c'est-à-dire, se montre à l'horison avant le lever du soleil, environ 40 jours après le solstice; mais comme elle n'a pas toujours été aussi éloignée du solstice qu'elle l'est maintenant, ce lever arrivoit autrefois beaucoup plutôt; par exemple, l'an 138 après Jésus-Christ le lever héliaque de la canicule arrivoit 22 jours après le solstice; l'an 1322 avant Jésus-Christ cette étoile se levoit 8 jours après le solstice. En remontant ainsi, on trouvera que cette étoile s'étoit levée le jour du solstice, et même dans des

des tems antérieurs plusieurs jours avant le solstice.

Dans le tems où l'astronomie égyptienne a commencé, le lever de la canicule précédoit le tems de l'inondation du Nil, causée par les pluies qui tombent en Ethiopie, vers le tems du solstice d'été, lorsque le soleil est perpendiculaire sur les pays voisins du tropique.

Cette inondation qui suivoit la récolte, préparoit les terres pour les semailles, et servoit à commencer une nouvelle année pour le paiement, tant des impôts que du fermage des terres, parce que la quantité dont les eaux du Nil étoient crues, régloit la fertilité ou la stérilité des terres, et montroit aux particuliers sur quel pied ils devoient contracter. Si l'année civile eût commencé au printems, elle eût été coupée en deux par cette inondation, et l'on eût été contraint d'établir une autre année pour l'agriculture.

Il n'y a rien, dans toute l'Antiquité, qui puisse nous faire penser que l'année égyptienne ait jamais commencé au printems. Tous les auteurs anciens s'accordent à mettre son commencement après le solstice d'été, et vers la fin de l'inondation.

Nous voyons, dans les *livres de Moyse*, que les Juifs, au sortir d'Egypte, faisoient commencer leur année de même que les Egyptiens, puisque la Fête des Tabernacles, qui se célébroit après la récolte des fruits et la vendange, tomboit à la fin de l'année. *Exode XXIII.* 16. L'exode est arrivée vers l'an 1500 avant J.-C., et alors l'année vague des Egyptiens commençoit au 25 d'août; mais cette année n'étoit en usage que pour les actes de la vie civile. Le commencement de l'année religieuse avoit été fixé au printems, par un ordre exprès de Dieu, qui déclare aux Juifs, que le mois dans lequel ils étoient sortis d'Égypte, sera dorénavant le premier

mois de leur année. *Exode XII. 2.* Ce mois tomboit au printems, *Deutéronome XVI. 1.*, et c'étoit le premier de l'année religieuse, qui étoit nécessairement fixe, puisque la Pâque se devoit célébrer le 14 de la lune la plus proche de l'équinoxe. Nous ignorons la quantité et la forme de l'intercalation, par laquelle les Juifs fixoient le commencement de leur année, à la nouvelle lune de l'équinoxe; mais nous sommes pourtant sûrs qu'ils en avoient une : car sans cela, comme leur année étoit lunaire, la Pâque auroit parcouru toutes les saisons.

Les Egyptiens, au contraire, se faisoient une religion de conserver leur année vague, dont le commencement reculoit tous les quatre ans d'un jour ou environ, et ne se retrouvoit au même tems de l'année qu'au bout de 1460 ans; mais cela n'avoit lieu que dans la religion. Les prêtres y étoient tellement

attachés, que lorsque l'Égypte étoit sous la domination des Grecs et des Romains, qui avoient une année fixe, on faisoit jurer, à ceux que l'on admettoit à la participation des mysteres, qu'ils ne consentiroient jamais à l'intercalation d'aucun jour entier, ni d'aucune partie de jour dans l'année religieuse, mais qu'ils s'y opposeroient de toutes leurs forces. En 1460 ans chaque fête parcouroit les 365 jours de l'année; et par-là chaque jour de l'année étoit sanctifié par la célébration de toutes les fêtes dans le cours de ce cycle; telle étoit la pratique des Egyptiens.

Cela posé, le cycle égyptien ayant fini l'an 138 de JÉSUS-CHRIST, selon le témoignage formel de Censorin, et le premier jour de cette année s'étant trouvé celui auquel les calendriers marquoient le lever héliaque de *Sirius*, ce cycle, qui avoit duré 1460 ans, avoit dû commencer l'an 1323 avant JÉSUS-

Christ, 439 ans avant le commencement marqué par M. Newton.

Il y a même bien de l'apparence que cette année 1323, n'étoit pas celle de l'établissement de ce cycle; ce n'en étoit que le renouvellement; et il y avoit eu un autre cycle de 1460 ans antérieur à celui-là, qui avoit commencé l'an 2783 avant Jésus-Christ, et 643 avant la vocation d'Abraham. Ce second cycle égyptien n'est pas supposé absolument sans preuve. Manethon, cité par le Syncelle, marquoit la cinquieme année du regne de Concharis, 25e roi de la seizieme dynastie, qui fut détruite par l'invasion des *Hycsos*, ou Rois Pasteurs, comme la 700e année depuis l'établissement du cycle caniculaire. Cette année tombe à la 43e depuis la vocation d'Abraham; et ce calcul quadre avec le sentiment de tous les anciens Chronologistes, qui plaçoient le ministere de Joseph, et l'arrivée de Jacob en Égypte, sous le regne de ces Pasteurs.

Clément Alexandrin, qui comptoit un plus grand intervalle entre l'Exode et la fondation du temple de Salomon, que celui qui est marqué dans l'Ecriture au 3e livre des rois, et *qui place* la naissance de Moyse 660 ans environ avant la fondation du temple, assure que cette naissance précédoit *de* 345 ans le renouvellement du cycle égyptien ; ce qui est conforme au calcul de Censorin, qui met ce renouvellement de cycle 1323 ans avant l'Ere chrétienne ; car la Chronologie de Clément est si confuse, dans le tems des juges et des rois, que l'on ne doit pas s'arrêter à une différence de cinq ou six ans.

Je sais que M. Newton fait peu de cas du témoignage de Manethon, et des autres anciens écrivains de l'Histoire d'Égypte, quoique plusieurs d'entr'eux ayent écrit sur les mémoires et les titres tirés des archives des temples. Les prêtres, qui en étoient les gardiens, avoient l'intendance de la justice, de même que

celle de la religion, et doivent être regardés comme les véritables magistrats de l'Égypte. Le mépris que M. Newton témoigne pour eux, est précisément une des raisons qui font attendre son grand ouvrage avec impatience. Ce savant homme nous y apprendra sans doute par quelle raison il rejette le témoignage des Égyptiens sur leur propre histoire ; tandis qu'il nous en donne une presque toute composée des traditions fabuleuses des poëtes grecs, sur les aventures des divinités de la Grece et de l'Égypte.

J'espere cependant que ce que j'ai rapporté, dans ces observations, au sujet des difficultés de cette Chronologie abrégée, et de sa contrariété avec les témoignages formels de l'antiquité ; sera suffisant pour engager les lecteurs à suspendre leur jugement, jusqu'à ce que M. Newton ait publié les preuves sur lesquelles il s'est déterminé.

Il y auroit bien des choses à remar-

quer sur ce que M. Newton dit, au sujet de la Grece, dans cette Chronologie; mais il faudroit entrer dans un trop grand détail pour examiner ses conjectures. Je crois en avoir assez dit au sujet de l'époque des Argonautes, et de l'évaluation des générations, pour que l'on se tienne en garde contre le reste. Car ce sont là les deux fondemens de tout ce nouveau Système chronologique. J'ajouterai seulement ici, au sujet de l'expédition des Héraclides, placée par M. Newton l'an 825 avant JÉSUS-CHRIST, que sa Chronologie est absolument détruite par celle de Thucydide. Cet Historien, dont M. Newton semble faire cas, dit en termes formels, que la ville de Melos, dans l'isle du même nom, colonie des Héraclides du Péloponese, fut ruinée l'an 15 *de la Guerre du Péloponese, qui étoit le sept centieme de sa fondation.* Cette année étoit la 415 avant JÉSUS-CHRIST. Donc la colonie de

Melos avoit été fondée, par les Héraclides du Péloponese, l'an 1115 avant cette époque ; donc les Héraclides avoient déjà fait la conquête du Péloponese en cette année, c'est-à-dire, 90 ans avant le tems auquel M. Newton place leur retour, et 211 ans avant celui où il fixe la prise de Troye. Hérodote est conforme aux hypotheses de Thucydide ; mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans ce détail.

J'avouerai sans peine qu'il y a plusieurs choses très-ingénieuses dans la maniere dont M. Newton lie les événemens des tems héroïques, avec les conquêtes de Sésostris. Mais cette idée ne lui est pas particuliere : il y a plus de douze ou quinze ans que je l'ai entendu proposer à un homme de beaucoup d'esprit, dont les ouvrages manuscrits courent dans le public [a] ; et elle est indépendante de la Chronologie

[a] M. le Comte de Boulainvilliers, mort en 1722.

de M. Newton. Ce savant mathématicien suppose que Sésostris est le Sésac de l'Ecriture, contemporain de Jéroboam; ce qui est le sentiment du chevalier Marsham.

Mais si ce prince est comme le *R. P.* Tournemine l'a montré dans sa Chronologie sacrée [r], et comme M. le *comte* de Boulainvilliers l'établit dans son Histoire universelle manuscrite, le Pharaon persécuteur des Juifs du tems de Moyse; si les travaux dont Pharaon accabloit les Juifs pour fortifier les villes d'Égypte; si ce nombre prodigieux de briques que devoit fournir la nation entiere, ont rapport aux chaussées, aux digues, aux quais, dont Sésostris entoura les villes d'Égypte, selon Diodore, ouvrages auxquels on n'avoit employé aucun Egyptien naturel, ce prince aura régné 560 ans avant la fondation du temple de Salomon, et vers l'an 1570

r Imprimée à la fin du Menochius de l'Edition de Paris.

NOUVELLES OBSERVATIONS SUR LE SYSTÊME CHRONOLOGIQUE DE M. NEWTON.

avant l'Ere chrétienne. Alors Sésostris sera contemporain de Cadmus et de Danaüs, suivant la Chronologie des Grecs. Car, selon Hérodote, Cadmus vivoit cinq générations avant Hercule, c'est-à-dire, par le calcul de cet écrivain, 1550 ans environ avant l'Ere chrétienne. Selon la Chronique de Paros, l'arrivée de Danaüs dans la Grece est antérieure de 300 ans à la prise de Troye, et tombe à l'an 1550 environ avant la même Ere. Par-là, on conservera les conjectures de M. Newton, sans être obligé de recevoir sa Chronologie abrégée.

Au reste, lorsque son grand ouvrage paroîtra, on sera plus en état de juger de la solidité de ses preuves; alors si elles sont aussi fortes que le publient ses amis, on fera gloire de se ranger du sentiment d'un homme, dont le nom est si fameux dans l'Europe savante. Mais, jusqu'à ce tems-là, on se croit en droit de regarder les anciens écrivains

de la Grece, comme étant mieux instruits de leur propre histoire, que nous ne le pouvons être aujourd'hui, nous qui vivons plus de deux mille ans après eux, et qui n'avons d'autres mémoires que ceux qu'ils nous ont laissés.

AVERTISSEMENT.

LORSQUE je publiai ma traduction de la Chronologie abrégée de M. Newton, avec quelques Observations sur les fondemens de son Systême, je crus avoir pris toutes les mesures nécessaires pour qu'il ne pût se plaindre de moi. A la vérité je combattois son opinion ; mais je le faisois en des termes qui marquoient l'estime dont je suis pénétré pour la supériorité de son mérite. Je ne proposois mes difficultés que comme des doutes, dont je demandois l'éclaircissement. Je déclarois que j'étois prêt à me rendre dès que je serois éclairci ; et je marquois que l'on ne pouvoit décider du mérite de ce nouveau systéme avant la publication du grand ouvrage annoncé par les amis de M. Newton. J'ajoutois que j'espérois même trouver, dans cet ouvrage, les solutions que je demandois.

Je ne pouvois imaginer que M. Newton ne seroit pas satisfait de ces égards, ni prévoir qu'il mêleroit des personnalités dans une dispute, dont le sujet nous est au fond aussi peu personnel que la Chronologie des anciens Grecs, ou que la date du regne de Sésostris, et celle de la prise de Troye. Il se plaint, en même tems, de M. l'abbé Conti, avec lequel ma traduction, ni mes observations, n'avoient rien de commun, et il a fait paroître, dans les transactions philosophiques, un écrit anglois sur ce sujet. La version française de cet écrit, publiée en Angleterre par les amis de M. Newton, a été réimprimée à Paris en 1726, avec une réponse de M. l'abbé Conti.

J'avois rendu compte, dans l'avertissement imprimé à la tête de mes premieres Observations, de la conduite que j'avois tenue avec M. Newton, en publiant la traduction de son Canon chronologique. Avant que de donner cette

traduction à l'Imprimeur, j'avois fait écrire, par le Libraire, trois fois différentes à M. Newton, pour lui donner avis de ce que je voulois faire. J'avois suspendu la publication de l'ouvrage pendant six mois entiers, à compter de la premiere lettre. Comme on n'avoit aucune réponse; et que dans la derniere on lui marquoit que son silence seroit pris pour approbation, le tems dans lequel on devoit recevoir une réponse de lui étant écoulé, je crus qu'il seroit inutile d'attendre plus long-tems. Je laissai le Libraire maître d'agir : il prit un privilége le premier juin 1725; et lorsque l'édition de l'ouvrage, qui ne contenoit que quatre feuilles, étoit presque achevée, il reçut enfin une réponse de M. Newton, daté du 27 mai V. S., c'est-à-dire, du 6 juin. Le privilége étoit antérieur, à la vérité, à cette lettre de M. Newton; mais il étoit postérieur de plus d'un mois à la derniere lettre d'avis. Comme on n'a pas

gardé de copie de ces lettres, on ne peut en spécifier les dates précises. Tout ce que l'on put faire alors, ce fut de publier la lettre même de M. Newton, par laquelle reconnoissant qu'il avoit fait un Abrégé chronologique de son ouvrage, il marquoit ne pouvoir approuver celui que l'on vouloit imprimer, parce qu'il ne le connoissoit pas.

Cet Abrégé chronologique vient de paroître, en Anglois, à la tête du grand ouvrage de M. Newton; et à quelques fautes de copiste, ou tout au plus à quelques diverses leçons près, qui ne roulent que sur des choses indifférentes, il est absolument le même que celui sur lequel j'ai fait ma traduction. C'est malgré moi que je suis entré dans ce détail de plaintes et de justifications, messéantes aux yeux des gens sensés. Mais le respect que je dois au Public, que M. Newton a pris la peine d'en instruire dans un écrit qu'il a fait imprimer en Anglois et en François, m'impose

la nécessité d'une réponse. Elle est d'autant plus indispensable pour moi, que les traducteurs de la Chronologie, ont renouvellé dans leur préface les discours répandus à ce sujet par les amis de cet homme célébre.

Il y a un article sur lequel il ne me seroit pas permis de garder le silence; c'est celui de M. l'abbé Conti. M. Newton l'accuse d'avoir eu part à ma traduction et à mes observations : il prétend que c'est de lui que j'ai eu communication du manuscrit anglois, et il fonde là-dessus les reproches qu'il lui fait. Cette discussion ne me regarde pas : je me contenterai de déclarer que je ne tiens point le manuscrit de M. l'abbé Conti; qu'il n'a eu aucune part ni à ma traduction ni à mes observations; que je ne lui en ai jamais parlé, et que j'ai tout lieu de croire qu'il n'a été instruit de mon dessein que depuis les lettres écrites en Angleterre.

Il est vrai que je n'ai connu d'abord

l'ouvrage de M. Newton, sur la Chronologie, que par l'exposé sommaire que j'en entendis faire par M. Conti, à son retour de Londres. Mais il ne voulut jamais entrer dans le détail du systême, loin de me donner communication de l'écrit; et je n'osai la lui demander, crainte de m'exposer à un refus, comme il étoit arrivé à plusieurs de ses meilleurs amis.

C'est entre les mains d'un de mes confreres, associé de l'Académie des Belles-Lettres, que je vis pour la premiere fois l'Abrégé chronologique. J'en pris une copie, et je le traduisis, pour faire voir à quelques amis particuliers le nouveau Systême de M. Newton. Dans la suite ayant vu une traduction françoise de cet ouvrage, faite par une Dame d'un mérite distingué, et maintenant très-connue en Angleterre, je ne doutai point que les copies ne s'en multipliassent, et que l'ouvrage ne devînt bientôt public.

Alors je crus qu'il m'étoit permis de faire usage de ma propre traduction; et comme je ne tenois point le manuscrit sous la condition du secret, je ne crus point être obligé de faire part de mon projet à M. l'abbé Conti, avec lequel je n'avois jamais eu de relation intime. Ainsi je ne puis imaginer sur quel fondement M. Newton s'est persuadé que M. l'abbé Conti m'avoit chargé de traduire et de réfuter son ouvrage. Les lettres que je fis écrire à M. Newton furent l'effet des égards que je crus devoir au mérite et à la réputation de ce grand homme; il les a regardées, dans sa réponse à mes observations, comme une démarche faite à dessein de l'engager. Je ne crois pas avoir besoin de me défendre là-dessus, non plus que sur les intentions qu'il a cru pouvoir me supposer. Ceux dont je suis connu ne m'en croiront pas capable. L'ouvrage de M. Newton, dont j'ai publié l'abrégé, est maintenant entre

les mains de tout le monde. Ce sera aux lecteurs à juger si les difficultés que j'avois proposées, ne sont fondées que sur les méprises dans lesquelles j'étois tombé, comme il me le reproche sans cesse dans sa réponse. Je tâcherai de me justifier dans ces nouvelles Observations, où j'examinerai de bonne foi si je me suis trompé, comme M. Newton le pense; sincérement disposé à convenir de tout ce qui me paroîtra évident, parce que ce n'est point de s'être trompé que les hommes doivent rougir, mais seulement de leur obstination à ne pas reconnoître leurs erreurs.

Au reste, je déclare que je ne suivrai point M. Newton dant tous les détails de son systême, quoiqu'il y eût bien des choses à relever dans la maniere dont il en propose les développemens, soit par la facilité avec laquelle il *reçoit* ou rejette les autorités des anciens, selon qu'elles s'ajustent, ou qu'elles répugnent à son systême, soit par la liberté qu'il

se donne de morceller des témoignages qui doivent être indivisibles. Je me contenterai d'examiner les points fondamentaux de ce système, ainsi que j'avois fait dans mes premières Observations.

Ce n'est point l'envie de trouver des fautes dans l'ouvrage d'un homme fameux à si juste titre, et dont je fais gloire de reconnoître le mérite supérieur avec toute l'Europe savante, qui m'a porté à écrire contre M. Newton. Ce sont encore moins les motifs qu'il m'attribue. Mon seul dessein est d'examiner sincérement ce que l'on doit penser de l'ancienne Chronologie, et s'il faut abandonner celle que les plus anciens écrivains de toutes les nations avoient établie pour leur propre histoire, et qui a été adoptée, d'âge en âge, par les plus habiles critiques. Comme ce genre d'étude fait depuis plusieurs années ma plus agréable occupation, il m'importe de savoir à quoi m'en tenir, et il me doit être permis de rendre

compte des raisons qui m'empêchent de quitter les opinions que j'ai suivies jusqu'à présent.

Je n'ai jamais cru que l'*Ouvrage de M. Newton ne fût bon à rien*, comme il le dit dans sa réponse; et quoique je combattisse ses hypotheses chronologiques, j'ai toujours pensé que le public verroit avec plaisir les conjectures d'un aussi grand géometre, sur la maniere de concilier les plus anciennes histoires. Dans ces sortes de matieres, les plus ingénieuses spéculations ne serviront jamais qu'à mettre quelqu'ordre et quelque liaison entre des faits, à la vérité peu assurés en eux-mêmes, mais auxquels les écrits des anciens font une allusion perpétuelle. L'éducation que nous recevons dans le premier âge nous oblige de lire et de relire ces écrits; et dans un âge plus avancé cette même lecture fait encore l'amusement de la plupart des gens d'esprit. Nos théâtres retentissent sans cesse du nom et des

aventures

aventures de ces hommes des tems héroïques. S'ils nous sont inconnus, si nous n'avons une idée de leurs aventures, les plus ingénieuses fictions des peintres et des poëtes deviennent pour nous des énigmes impénétrables.

Il nous est donc important de pouvoir ranger avec quelqu'ordre, dans notre mémoire, des faits que tout rappelle à notre esprit. Mais pour trouver cette utilité dans un Systême chronologique, il suffit que les événemens des tems héroïques soient liés les uns aux autres d'une maniere probable ; et il est au fond assez peu important quel intervalle on mette entre ces événemens et ceux des tems historiques, connus avec plus de certitude.

Cette distance dépend de la durée, plus ou moins longue, que l'on assigne à l'intervalle écoulé depuis le retour des Héraclides jusqu'au siecle de Cyrus. Le retour des Héraclides nous donne l'époque de la fin des tems héroïques.

et de la conquête du Péloponese, par les princes descendus d'Hercule et par lui, de Persée et de Danaüs, venus d'Egypte, sur les successeurs d'Agamemnon et des autres princes issus de Pelops, originaire de l'Asie mineure, et sur les princes Hellenes, originaires de Thessalie, descendans par mâles de Promethée et de Deucalion.

Le siecle de Cyrus donne le tems de Solon et de Pisistrate, c'est-à-dire, celui de la naissance des lettres dans la Grece occidentale: car elles étoient plus anciennes dans la Grece asiatique. L'intervalle, qui sépare ces deux époques, est presque entiérement vuide d'événemens. A peine l'histoire nous a-t-elle conservé le nom des princes et la suite des générations.

Si la détermination de la durée de cet intervalle pouvoit être de quelque conséquence, ce seroit à cause des *Synchronismes* qui en résultent, et qui peuvent lier les événemens du tems héroïque

de la Grece, avec l'histoire des monarchies orientales, avec celle des Egyptiens et des Phéniciens, qui ont envoyé plusieurs colonies dans la Grece. Quelque système que l'on embrasse, ces synchronismes ne seront jamais bien démontrés ; et dans ces matieres c'est moins la certitude que l'on doit chercher, qu'une certaine convenance, capable de répandre un plus grand jour sur les faits de l'ancienne histoire, et de les lier entre eux de façon à les faire retenir plus facilement. Quelque effort que l'on fasse pour ajuster ses preuves, elles ne formeront jamais une pleine démonstration historique ; c'est beaucoup, lorsqu'elles ont une probabilité suffisante pour déterminer les esprits qui savent se prêter à ce genre de preuves.

Il y a à cet égard plusieurs choses très-ingénieuses dans le détail du Système de M. Newton. On y trouvera plusieurs vues très-fines, qui auront

toujours leur usage, indépendamment des calculs et des hypotheses qui lui sont propres. En replaçant l'époque de Sésostris, et celle des premiers héros grecs au siecle de Moyse, et de la persécution des Hébreux dans l'Egypte, on trouvera les mêmes synchronismes et à peu près les mêmes avantages. Si jamais l'on imprime l'Histoire universelle de M. le comte de Boulainvilliers, dont les copies sont très-répandues, on y verra que suivant une Chronologie très-différente de celle de M. Newton, dont l'ouvrage n'a passé la mer que long-tems après, il a eu une partie des mêmes vues pour la conciliation de l'Histoire Orientale et de celle des tems héroïques, et que le système de la Chronologie ordinaire y quadre parfaitement.



NOUVELLES OBSERVATIONS SUR LA CHRONOLOGIE DE M. NEWTON.

PREMIERE PARTIE.

De la Chronologie Grecque.

LE nouveau Système chronologique de M. Newton differe de tous ceux que l'on avoit vus jusques à présent sur la

durée de l'intervalle écoulé, depuis le temps des premieres colonies Phéniciennes et Egyptiennes, conduites dans la Grece par Cadmus et par Danaüs, jusques à celui de la guerre des Perses contre les Grecs, c'est-à-dire, jusques au temps de Xerxès. Il retranche 500 ans entiers de la durée assignée par les anciens à cet intervalle. Voilà ce qui lui est principalement propre dans son Systême. Il n'est pas le premier qui ait cru que le Sésostris d'Hérodote, de Manethon, de Diodore, etc., étoit le même que le Sésac du livre des Rois. Le chevalier Marsham avoit déjà publié cette opinion dans son *chronicus canon*, imprimé il y a près de 50 ans. Comme le temps du Sésac de Roboam ne pouvoit quadrer avec celui auquel les anciens Chronologistes font vivre Danaüs, le même, suivant Manethon, qu'Armaïs qui abandonna l'Egypte pendant le regne de Sésostris, Marsham avoit rejetté cette identité, et l'avoit traitée de

fable, ainsi que l'opinion des anciens, sur le temps auquel avoit regné Sésostris.

M. Newton a voulu concilier le synchronisme de Sésostris et de Danaüs, avec l'hypothese particuliere du chevalier Marsham. L'intervalle de 500 ans, que la Chronologie ordinaire compte entre Danaüs et Roboam, étoit un obstacle à cette conciliation; et pour le lever, il a fallu faire évanouir ces 500 ans. Dans ce dessein toutes les hypotheses qui vont à l'abréviation des temps, ont dû paroître les meilleures à M. Newton. Non-seulement il a supposé que les Chronologistes Grecs avoient mal à propos allongé la durée des regnes, en les faisant égaux aux générations; ce qui lui a fourni un prétexte pour en diminuer au moins un tiers : mais il a encore avancé que les Chronologistes avoient doublé et triplé le même roi, et que par-là ils avoient imaginé, entre les deux époques de Danaüs et de la

guerre de Perse, un plus grand nombre de générations qu'il n'y en avoit eu. Toute la preuve qu'il apporte de cette derniere hypothese, se réduit à observer des embarras et des *contradictions* dans les anciens, au sujet de quelques personnages obscurs des temps fabuleux, et dans la généalogie de ces familles purement poëtiques, dont la suite n'étant pas liée avec le reste de l'histoire, pourroit être entiérement supprimée, sans laisser aucun vuide sensible dans le corps des traditions historiques, et sans détruire la liaison que les parties de l'histoire ont entre elles. Le plus souvent, tout se réduit à faire appercevoir quelque conformité dans les noms des princes d'une même famille, ou des rois d'un même pays ; comme si cette conformité n'étoit pas une chose ordinaire, dans les temps historiques, et comme s'il falloit confondre ensemble les princes de même nom.

Les premieres hypotheses de M. New-

ton ne se trouvant pas même toujours suffisantes pour lever toutes les difficultés qui se présentoient ; lorsqu'il a voulu entrer dans le détail du systême, il a eu recours à de nouvelles suppositions, plus gratuites encore que les premieres, et par-là il s'est exposé au reproche que méritent presque tous les auteurs de systême, d'ajuster les faits à son hypothese, au lieu de former son hypothese sur les faits.

SECTION PREMIERE.

§. Ier.

De la Durée des Générations en général, et de la Distinction des Regnes et des Générations.

L'ancienne Chronologie grecque étoit presque toute fondée sur l'évaluation des générations. On supposoit trois

générations égales à un siecle *f* : ce qui étoit fondé sur l'expérience, et conforme à l'usage où les Grecs étoient de ne se marier qu'à trente ans accomplis. Hésiode en fait même un précepte dans son poëme sur les travaux de la campagne. « Ne vous mariez, dit-il à son » frere Persés, ni avant trente ans, ni » après quarante ; les filles entrent dans » l'âge nubile à quatorze ans, et à quinze » il est temps de les marier. *t* » Platon, dans ses livres de la République, se conforme au précepte d'Hésiode, et fixe le mariage des hommes à 30 ans. *u*

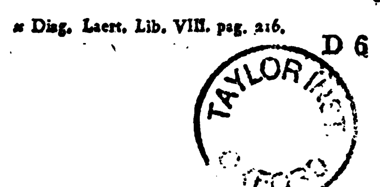
Aristote va bien plus loin qu'Hésiode et que Platon ; car, dans sa République, il veut que les filles ne se marient qu'à dix-huit ans, et les garçons à trente-sept. *v* Pythagore ne faisoit commencer l'âge viril qu'à quarante ans, qui étoient selon lui le terme de la jeunesse, comme

f Hérodote II. 142.
t Hésiod. op. & Dies vers. 695.
u Plat. de Repub. dialog.
v Aristot. des Repub. VII. 16. pag. 464.

20 ans le terme de l'enfance, ou de l'âge puérile. * C'est-là une preuve que, si les choses avoient changé depuis le temps d'Hésiode, ce changement étoit encore plus contraire au sentiment de M. Newton, qui, après être convenu de prendre les générations à 33 ans, les réduit souvent à moins de 24 ou 25 ans.

La Chronologie établie sur cette évaluation, étoit au fond toute conjecturale ; et, dans la distribution des événemens particuliers, elle donnoit lieu à une infinité de dates arbitraires. Ainsi l'on ne doit pas chercher dans la Chronologie des temps héroïques, la même certitude, ni la même précision que dans celle des temps historiques. Celle-ci doit nous donner des dates exactes, au lieu que dans l'autre on est fort heureux de rencontrer des synchronismes, qui quadrent à peu près. C'est pour cela que je me garderai bien de chicanner M. Newton, sur de légeres

* Diog. Laert. Lib. VIII. pag. 216.



variations que l'on a remarquées dans sa Chronologie, et dont il nous avoit averti lui-même qu'il ne croyoit pas qu'elle pût être exempte.

On ne doit pas s'attendre à trouver la pleine certitude historique dans cette Chronologie conjecturale. Il faut s'y contenter d'un dégré de probabilité proportionné à celui qu'ont les faits mêmes, dont on cherche à déterminer les dates. Cette probabilité est suffisante pour nous entraîner, lorsque différentes suites de générations indépendantes les unes des autres, se réunissent pour nous donner les mêmes dates; et lorsque ces dates quadrent ensemble, dans les histoires des différentes villes et des différentes nations, les circonstances des événemens s'ajustent avec les synchronismes des personnages, et donnent la solution des difficultés qui avoient embarrassé dans la suite et dans la liaison de ces diverses histoires.

Mais il faut encore que ces synchro-

nismes et ces solutions soient seulement une suite et une conséquence naturelle du système. Il ne faut pas que l'envie de se préparer les solutions, entre pour quelque chose dans le choix des principes que l'on a posés en commençant. L'esprit est naturellement si porté a préferer dans le choix des moyens, ceux qu'il croit les plus propres à lui procurer ce qu'il désire, qu'il se persuade, presque toujours trop légérement, que ces moyens sont en général et à tous égards les meilleurs. Cette disposition ordinaire de l'esprit humain est une source perpétuelle d'erreur, dans les méthodes conjecturales, et dans le calcul des probabilités. On n'y fait presque jamais assez d'attention ; et les plus grands hommes sont souvent hommes en ce point.

J'avois dit, dans mes premieres observations, que M. Newton n'étoit pas fondé à réduire, comme il fait, les générations à 18 ou 20 ans l'une portant

l'autre, et à les confondre avec les regnes. M. Newton a prétendu, *dans sa réponse*, que je m'étois trompé. Il soutient qu'il a distingué entre les regnes et les générations. Il reconnoît *que* les générations se doivent prendre à trois pour un siecle, et il déclare que ce sont les regnes seuls qu'il a *réduits à* 18 ou 20 ans, l'un portant l'autre. Il ajoute que l'erreur des anciens chronologistes grecs et latins, vient de ce qu'ils n'ont pas fait cette distinction. C'est en effet sur cette prétendue distinction que la nouvelle Chronologie est fondée. La question se réduit donc à voir si M. Newton n'a jamais confondu lui-même les générations avec les regnes; s'il évalue toujours celles-là à 30 ans; et si ce sont seulement les regnes qu'il a réduits à 18 ou 20 ans. y

M. Newton réduit à 340 ans l'*espace* de tems qui sépare le retour des Héraclides et le passage de Xerxès dans la

y Canon Chronologique à l'année 825.

Grece. Il coupe cet espace en deux, et détermine ainsi la durée de chaque portion. Depuis le retour des Héraclides jusqu'à la premiere guerre de Messene, il reconnoît qu'il avoit régné à Sparte dix rois successifs dans une des deux branches de la famille royale, et neuf dans l'autre branche; qu'il avoit régné dix rois à Messene dans une autre famille des Héraclides; et que l'on comptoit neuf rois d'Arcadie dans la famille qui régnoit sur ce pays depuis la conquête, et qui descendoit par les femmes de la branche sortie d'Inachus. Il donne deux cens ans de durée à cet intervalle, c'est-à-dire, 18 ou 20 ans à chaque regne. La seconde partie, c'est-à-dire, l'intervalle écoulé depuis la guerre de Messene jusqu'au passage de Xerxès, comprend les sept regnes collatéraux des princes des deux familles royales de Sparte, et M. Newton lui donne 140 ans. Ce sont 18 à 20 ans pour chaque regne, comme il le dit lui-même. Ces

340 ans, ajoutés à l'an 480 avant l'ere chrétienne, donnent l'an 820 pour celui du commencement des regnes des Héraclides dans le Peloponese, et l'an 825 pour celui de leur entrée dans le pays. Mais tous les rois dont il s'agit, tant ceux de Sparte que ceux de Messene et ceux d'Arcadie, se sont succédés de pere en fils sans aucune interruption. Si le nombre des générations est le même que celui des regnes, il est clair que ce sont les générations, et non les regnes, que M. Newton réduit à 20 ans. C'est une chose constante, dans l'antiquité, que ces dix-sept regnes forment autant de générations. [1] Hérodote et Pausanias [a] nous le disent formellement, et leur témoignage est suivi ou confirmé par tous les monumens de l'ancienne histoire qui nous restent. [b]

Léonidas, roi de Sparte, *tué à la*

[1] Herodot. VII. 204. VIII. 131.
[a] Pausan. Lib. III. passim.
[b] Voyez Meurs. de Regno Laconico.

bataille des Thermophiles, dans un âge avancé, étoit le 18[e] roi depuis Aristodême, et le 17[e] de ses descendans dans la branche d'Eurysthêne. Léotychidas, collégue de Léonidas, étoit le 18[e] roi, et le 18[e] descendant du même prince, dans la branche de Proclès.

Il n'y avoit donc aucune méprise dans l'objection que je faisois contre le système de M. Newton; et j'avois raison d'observer qu'il donnoit une durée trop courte aux générations, puisque c'étoit, sur l'évaluation de celles des princes, qu'il fondoit un retranchement de 284 ans, sur les 624 comptés par Eratosthene.

Je conviens qu'en général il ne faut pas confondre les regnes avec les générations. Dans les royaumes électifs, par exemple, où la couronne peut passer à des princes aussi vieux que leurs prédécesseurs, et où l'on choisit ordinairement des hommes d'un âge mûr pour leur confier le dépôt de l'autorité sou-

veraine, le nombre des regnes est toujours plus grand que celui des générations. Dans les états successifs même, lorsqu'il y a des troubles et des révolutions; lorsque la succession est dérangée ou interrompue par des usurpations, qui portent la couronne dans des familles étrangeres; lorsque la ligne directe venant à manquer, le sceptre passe en collatéral à des freres ou à des parens plus éloignés, dans tous ces cas on auroit tort de donner une égale durée aux regnes et aux générations, parce que le nombre des uns et des autres n'est pas le même. Mais rien de tout cela n'a lieu dans la succession des rois de Sparte : succession tranquille et qui avoit toujours transmis la couronne, de génération en génération; sans que l'ordre naturel ait jamais été ni troublé, ni dérangé par aucune révolution.

M. Newton n'auroit donc pas dû distinguer entre les regnes et les générations, puisqu'elles ont été les mêmes à

Sparte. Il ne pouvoit pas même établir son calcul sur la distinction entre les familles royales et les familles particulieres, ni supposer que dans les premieres les générations étoient environ d'un tiers plus courtes, parce que l'envie d'assurer des héritiers et des successeurs à la monarchie faisoit marier les rois et les princes plus jeunes que les particuliers. Outre que cette supposition seroit absolument gratuite, elle seroit encore démentie par l'expérience constante de tous les tems et de tous les pays. Ces deux sortes de générations sont toujours à peu près égales, pourvu que l'on en compare un certain nombre à la fois, afin que les plus longues compensent les plus courtes.

C'étoit pour prévenir cette distinction que j'avois apporté l'exemple des rois de France, et que j'avois fait voir, par la succession des rois de la troisieme race, en considérant leurs générations dans les différentes branches, et en les combinant de toutes les manieres pos-

sibles, que le nombre de ces générations, comparé aux dates constantes des regnes, donnoit 31, 32, 36 et même 40 ans de durée à chacune.

§. II.

Confusion des Regnes et des Générations dans le raisonnement de M. Newton.

M. Newton calcule le nombre de nos rois depuis Pharamond jusqu'à Louis XIV, sans aucun égard aux générations; et il montre que les 64 regnes de ces rois, partageant la durée totale de la monarchie, ils auront chacun 19 à 20 ans, l'un portant l'autre. Mais ce n'est pas cela dont il s'agissoit.

Les regnes de ces 64 rois ne sont pas tous successifs de génération en génération, comme ceux des 17 rois de Sparte. Le sceptre a passé dans trois familles différentes, et dans chaque famille la succession a été interrompue plusieurs fois, et elle a passé à des col-

latéraux, quelquefois moins éloignés de la souche commune, que ceux auxquels ils succédoient. Pendant la durée des deux premieres races, le royaume a été plus d'une fois partagé entre des princes qui ont commencé leur regne en même tems, quoique, pour trouver le nombre des regnes de M. Newton, il faille compter le nombre des regnes collatéraux ou contemporains, comme autant de regnes qui ont eu chacun une durée différente; c'est-à-dire qu'il faudroit compter plusieurs fois le même regne.

En examinant l'ordre de la succession de nos rois de France des trois races, et en prenant les choses de la maniere la plus favorable au systême de M. Newton, les 64 regnes ne font que 45 générations. Leur durée totale est, selon M. Newton, de 1224 ans; c'est donc prés de 28 ans pour chaque génération.

La même chose aura lieu dans les

successions des autres familles royales, rapportées dans la *Nouvelle Chronologie*. c M. Newton y confond perpétuellement les générations avec les regnes; et dans tous ces exemples, on trouvera toujours que la durée des générations a été la même dans les familles qui occupent le trône, et dans celles des particuliers.

Les 30 rois d'Angleterre qui ont régné pendant 648 ans, depuis Guillaume le Conquérant jusques à la reine Anne, ne font que 20 générations, chacune de plus de 32 ans; cette reine étoit la vingtieme, en descendant de génération en génération, depuis Guillaume le Conquérant.

Les 22 rois de Juda, à compter depuis David jusqu'à Sédécias, ne font que 18 générations; parce que Sédécias, pris et emmené à Babylone par Nabuchodonosor, lors de la destruction de Jérusalem, avoit succédé à son neveu

c Page 52, &c.

Sédécias avoit eu deux freres, qui avoient tous deux régné avant lui, ensorte que quatre derniers regnes ne font qu'une seule génération. Si l'on termine la durée de ces 22 regnes à la prise de Jérusalem, elle ne sera que de 472 ans : mais si on la continue jusques à la 27e année après la déportation, année dans laquelle Jéchonias, neveu de Sédécias, vivoit encore, elle sera de 499 ans au moins. Dans l'un et dans l'autre cas, la durée des générations sera de 28 ans environ; elle est un peu moins longue que chez les Grecs, parce que les hommes se marioient de meilleure heure parmi les Hébreux.

Les fréquentes révolutions du royaume d'Israël, les usurpations et le passage du sceptre en différentes familles, empêchent que l'on ne puisse comparer les regnes de ces rois avec les générations.

Les dix ou même les douze rois de Perse ne font que sept générations; parce que Cyrus étant monté sur le trône à

l'âge de 40 ans, la naissance de son fils Cambyse est des premieres années de son regne. Darius I avoit vingt ans à la mort de Cyrus; ainsi il ne forme qu'une même génération avec Cambyse. [d] Darius Codoman, depouillé par Alexandre, étoit le septieme, en comptant Darius I, né, comme on a vu, dès le commencement du regne de Cyrus. [e] La durée de ces dix ou douze regnes a été de 208 ans, lesquels, partagés par sept générations, donnent près de 29 ans neuf mois pour chacune.

Les seize rois Séleucides ne font de leur côté que 8 générations: leur durée totale est de 244 ans; c'est plus de 30 ans pour chacune.

Les onze Ptolémées qui ont regné sur l'Égypte pendant 277 ans, ne font de même que huit générations de 31 ans chacune. La reine Cléopatre, *femme* d'Antoine,

d Hérodot. l. 209.

e Voyez pour ces Généalogies l'ouvrage de Reineccius, intitulé : *Syntagma de Familiis.*

d'Antoine, descendoit de Ptolémée fils de Lagus, au huitieme degré; et ce Ptolémée étoit déjà âgé, lorsqu'il monta sur le trône.

Les huit rois de Macédoine, successeurs d'Alexandre, ont régné 138 ans, jusques à Persée, fils de Philippe : le nombre des générations est difficile à déterminer, à cause des fréquentes révolutions et usurpations qui ont troublé l'ordre de cette succession. Pour s'en tenir à quelque chose de clair, Persée étoit le cinquieme en comptant Démétrius Poliorcéte, fils d'Antigonus, l'un des vieux capitaines d'Alexandre: Persée étoit encore assez jeune, lorsqu'il fut mené en triomphe par les Romains; c'est pour cela que les 138 ans donnent seulement un peu plus de 27 ans à chaque génération.

Je ne pousserai pas plus loin cette énumération, me contentant de l'examen des exemples employés par M. Newton, pour confirmer son calcul.

Je pourrois montrer, par une semblable discussion, de toutes les familles royales connues, que la durée des générations n'y est pas plus courte que dans les familles particulieres; mais j'épargnerai au lecteur un détail dans lequel je suis entré pour ma propre instruction sur cet article. *

M. Newton, en réduisant la durée des regnes successifs égaux aux générations à 18 ou 20 ans, les a confondus avec les regnes électifs, plus courts que les générations. La succession des rois de Pologne et de Bohême, en la prenant depuis les tems dont la Chronologie a quelque certitude, donne environ 19 à 20 ans à chaque regne, l'un portant l'autre. ƒ La succession des rois électifs de Hongrie, où les révolutions ont été

* M. Fréret a suppléé au détail dans lequel il n'entre point ici, par un mémoire exprès sur la *Durée des Générations dans les Familles royales*, inséré par extrait dans le Recueil des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres. Voyez la partie historique du volume XIV, page 15 & suivantes.

ƒ *Vid.* Ricciol. *Chronol. reformat.*

plus fréquentes, ne donne par cette raison que 15 ans à chaque regne.

§. III.

Idée générale des preuves sur lesquelles l'ancienne Chronologie étoit fondée.

L'ancienne Chronologie Grecque n'étoit pas uniquement fondée sur la durée des regnes successifs, ou sur l'évaluation des générations dans la seule famille des rois de Sparte, comme M. Newton le suppose après le chevalier Marsham. Il est vrai que les auteurs des canons chronologiques avoient rapporté, aux années du regne de ces rois, les événemens de l'histoire générale, sur-tout ceux qui étoient antérieurs à l'établissement des Olympiades, ou même à l'Olympiade vulgaire de Corœbus; mais ils avoient eu d'autres secours pour déterminer ces dates, que la durée de ces regnes.

Ils avoient les généalogies d'un grand

nombre de familles particulieres, pour ne parler ici que de ce seul moyen de déterminer la Chronologie : on verra dans la suite qu'ils en avoient d'autres. Les maisons illustres de la Grece remontoient toutes jusques aux héros célébrés par Homere, par Hésiode, et par les autres poëtes anciens. Les rois de Lydie, de Sparte, de Messéne, d'Arcadie, de Corinthe, de Macédoine, n'étoient pas les seuls qui eussent conservé les preuves de leur filiation depuis Hercule. Il y avoit plusieurs familles particulieres qui n'avoient pas eu moins de soin de leurs titres. Les rois de Cyréne, issus de Battus, simple citoyen de l'isle de Thérare, remontoient jusqu'à Euphemus, beau-frere d'Hercule, et l'un des Argonautes. La sœur d'Hercule étoit fille d'Amphitryon et d'Alcméne, et par elle Battus remontoit jusqu'à Persée et jusqu'à Danaüs. Théron, tyran d'Agrigente, n'étoit qu'un simple citoyen de cette ville ; cependant sa généalogie

étoit connue depuis Theras, beau-frere d'Aristodeme ; Theras étoit le seul rejetton de la famille royale de Thebes, et remontoit, par Œdipe et par Laïus, jusques à Cadmus, fondateur de la colonie phénicienne de Thebes.

La famille de Miltiade descendoit du fameux Ajax, fils de Télamon, et remontoit de-là, par Eacus et par Eolus, jusques à Deucalion et jusques à Prométhée. L'historien Thucydide étoit de cette famille.

Platon descendoit d'un frere de Solon, le législateur d'Athènes; et Solon tiroit son origine de Codrus, dernier roi de cette ville. Codrus descendoit de Péryclimenes, fils de Nelée, et frere de Nestor. Nelée descendoit de Promethée par Eolus.

Cette famille des descendans de Codrus étoit une des plus étendues; et presque toutes les maisons considérables d'Athènes en étoient des branches, ou y tenoient par des alliances,

dont elles faisoient gloire de conserver les titres.

Ces diverses généalogies furent recueillies avec soin, lorsque les Grecs commencerent à cultiver les lettres, c'est-à-dire, dans un tems où la plupart des titres subsistoient encore, et où l'on pouvoit consulter les originaux même gravés sur l'airain et sur le marbre, ou peints sur le bois, sur l'écorce, et sur la toile. On avoit des copies authentiques de ces titres, dans des recueils où ils avoient été transcrits et rassemblés, soit pour l'usage public, soit pour la curiosité des particuliers.

Les Grecs ont eu de très-bonne heure l'usage de l'écriture. La propriété des biens avoit lieu chez eux, de même que la faculté de les aliéner par vente, par échange, par don. Il y avoit donc eu mille occasions, où les engagemens de la société les avoient mis dans la nécessité d'écrire et de conserver les actes et les contrats qu'ils passoient entre

eux. Ces actes étoient datés de l'année, du mois et souvent même du jour de la magistrature des Archontes, des Ephores et des autres magistrats annuels, ou du regne des rois. Nous en avons des preuves sur tous les monumens de ce genre, qui subsistent encore aujourd'hui, et parmi lesquels il y en a qui ont plus de deux mille ans d'antiquité. Ces monumens devenoient autant de titres sur lesquels la Chronologie étoit fondée d'une maniere incontestable.

En comparant ensemble tous ces titres, le nombre, la suite et la durée des générations, se trouvoient nettement déterminés par l'ordre dans lequel les princes d'une même famille avoient régné dans chaque ville, par le détail de leurs actions, par les guerres, par les alliances, par les traités, qui avoient été conclus entre ces différens princes. Il faut y joindre le tems des magistratures civiles et religieuses, dont les particuliers avoient été revêtus, les dates

des actions qui les rendoient célébres, et celles des entreprises ou des établissemens auxquels ils avoient eu part.

L'usage où étoient les Grecs de joindre le nom du pere à celui du fils, disant presque toujours *un tel*, *fils d'un tel*, déterminoit l'ordre des générations; et par-là il étoit facile de joindre ensemble les différens anneaux dont l'assemblage formoit la chaîne généalogique.

Il y avoit sans doute des choses obscures dans cette ancienne Chronologie; il y en avoit de douteuses et de contestées; il y en avoit même de fausses, comme dans l'histoire des tems obscurs de toutes les nations modernes : mais tout n'étoit pas de ce genre. Les difficultés rouloient sur des points particuliers, dans lesquels les opinions douteuses ou fausses s'écartoient de toute la suite de l'histoire. Mais alors ne pouvant quadrer avec elle, par une conséquence nécessaire de cette contradiction, elles por-

toient en elles-mêmes le caractere de leur fausseté. C'étoit le consentement du plus grand nombre des titres, et le rapport des traditions conformes entre elles dans des familles et dans des villes différentes, qui servoient à convaincre d'erreur les traditions particulieres à quelques familles, ou à quelques pays, lorsque ces traditions combattoient l'opinion publique, et détruisoient la liaison qui étoit entr le reste des traditions unanimement reçues.

Telles étoient les regles de la critique qu'ont suivie Hérodote, Thucydide, Diodore, Strabon, Pausanias, et presque tous les autres écrivains anciens, dont nous avons encore les ouvrages. Les fragmens qui nous restent des auteurs, dont les écrits sont perdus, nous montrent qu'ils avoient employé la même méthode; et à l'égard de ceux même dont il ne nous reste plus rien, nous

devons supposer qu'en général ils ne s'en étoient pas écartés.

Les hommes ont toujours été à peu près les mêmes; et ils se sont conduits de la même maniere dans tous les tems, en matiere de raisonnement et de critique, de même qu'en matiere de politique. Les regles du bon sens, qui sont les mêmes dans tous les pays, ont aussi été les mêmes dans tous les siécles. Est-ce trop demander que de supposer que les anciens historiens n'en ont pas été dépourvus? Seroit-il possible que ces hommes auxquels on prodigue tant d'éloges, dans les écrits desquels on cherche avec raison les regles et les modeles de l'éloquence, que ces hommes de qui nous tenons les premiers élémens méthodiques de toutes les sciences exactes, eussent ignoré les loix les plus communes de la critique, celles que le bon sens dicte aux génies les plus médiocres? Supposera-t-on qu'ils

les ont perpétuellement violées dans leur histoire et dans leur Chronologie ?

Pour se prêter au système de M. Newton, il faut être persuadé que les Grecs, les plus habiles et les plus curieux dans la recherche de leurs antiquités, se sont trompés au point de donner onze cens ans de durée à un espace de tems qui n'en avoit pas six cens, et cela dans l'histoire d'un tems qui touchoit au leur.

Dans le système de M. Newton, le tems de Cadmus ne précede l'expédition de Xerxès que de 560 ans. Selon Hérodote il est antérieur de 1060 ans à cet événement. La différence est de 500 ans. Cette erreur ne tomberoit pas sur un point unique, sur un article obscur, ou sur la maniere dont on auroit rempli quelque lacune dans la suite de l'histoire. Elle se doit répandre en général sur toute la suite, et ne pas moins altérer l'histoire des tems les plus connus, que celle des tems les plus

ignorés. Dans ce système, l'histoire des siecles antérieurs à la prise de Troye ne souffre pas un retranchement *plus* considérable que celle des tems postérieurs, dont la Chronologie est cependant déterminée par la succession des magistrats annuels et des rois, ou des Archontes, par le nombre des célébrations des jeux publics d'Olympie, de Némée, de l'Isthme, de Delphes, etc.

La Chronique de Paros, par exemple, compte 273 ans depuis l'établissement des Archontes Décennaux, jusqu'à la bataille de Salamine. M. Newton retranche cent ans de cette durée, c'est-à-dire, plus d'un tiers, et il ne donne que 170 ans à cet intervalle. L'erreur étoit au moins la même, selon lui, dans l'histoire des tems antérieurs à la prise de Troye. Hérodote compte 230 ans ou sept générations au plus entre ces deux événemens : M. Newton met 137 ans; la différence est de 93 ans. Dans l'histoire déterminée par les géné-

rations, les Grecs s'étoient seulement trompés de 93 ans sur 230; et dans celle des tems où la Chronologie étoit réglée par la durée fixe des magistratures décennales et annuelles, cette erreur étoit de 103 ans sur 273, c'est-à-dire, au moins aussi considérable.

La Chronologie de ce dernier tems étoit cependant établie par les dates différentes d'un grand nombre d'événemens très-connus, par une suite continuelle de révolutions, et par la durée de plusieurs guerres considérables. C'est pendant cet intervalle qu'étoit arrivée à Athènes l'abolition de la magistrature perpétuelle et ensuite de l'Archontat décennal, la législation de Dracon, celle de Solon, la guerre sacrée entreprise par le corps entier de la Grece, contre ceux de Cyrrha, la tyrannie de Pisistrate, et celle de ses enfans.

Dans l'histoire du Péloponese, on marquoit, pendant cet intervalle, la fin des guerres civiles entre les Héra-

clides, l'établissement des jeux olympiques par Iphitus, la législation de Lycurgue, les deux guerres de Messene, celle des Argiens, et plusieurs autres événemens singuliers.

On trouve, dans ce même tems, la fondation des diverses colonies Doriennes établies dans les isles voisines de l'Épire, dans celle de Melos, et dans la Sicile; le passage des colonies Eoliennes et Ioniennes dans les isles de la mer Egée, et de-là sur les côtes de l'Asie mineure; l'établissement de ces colonies, l'aggrandissement des villes qu'elles fonderent; les guerres de ces petits états, soit entre eux, soit contre les rois de Lydie et de Carie; la dévastation de l'Asie mineure par les Cimmeriens, qui détruisirent plusieurs villes grecques; enfin, un grand nombre d'événemens remarquables, dont le souvenir n'étoit pas seulement confié à la tradition, mais dont le détail et les circonstances étoient rapportés dans les

écrits qui commençoient dès-lors à se multiplier, principalement dans la Grece Asiatique, où les lettres furent cultivées de bonne heure.

Il faut supposer, dans le systême de M. Newton, que les Grecs, de tous les pays et de tous les siecles, non-seulement se sont trompés, mais encore que leur erreur a été la même par-tout; dans l'Asie, comme dans l'Europe; dans les Isles, comme dans le Continent. Il faut supposer que tous ces petits états, séparés les uns des autres, qui avoient des intérêts différens et souvent opposés, qui, pendant plusieurs siecles, avoient eu fort peu de commerce ensemble, qui n'étoient occupés que de leurs propres antiquités, qui ne cherchoient que les généalogies de leurs citoyens, se sont tous trouvés tellement conformes les uns aux autres dans la fausse Chronologie de leur histoire, sans cependant s'être concertés, ce qui ne leur étoit pas possible, qu'il en a résulté un accord

aussi parfait que celui qui pourroit se trouver dans la comparaison des traditions les plus indubitables. Le mensonge aura, dans ce système, les caracteres les plus essentiels auxquels on puisse reconnoître la vérité.

Si le nouveau Système de Chronologie avoit été proposé par un homme dont l'autorité fût moins grande dans la république des lettres, que celle de M. Newton, j'en aurois peut-être assez dit au sujet de l'évaluation des générations, et des fondemens généraux de la Chronologie grecque. Mais, comme il s'agit ici de combattre l'impression que peut faire, sur la plupart des esprits, le nom d'un des plus grands hommes que les siecles modernes puissent opposer à l'antiquité, je crois, par égard pour lui, ne devoir rien négliger. L'attention à ménager tous ses avantages, et à se servir de toutes ses forces, est un hommage que l'on doit à son mérite, et au rang où l'estime générale

l'a placé avec tant de justice. Ainsi, avant que de passer à l'examen des preuves particulieres sur lesquelles M. Newton appuye son hypothese, je vais montrer, dans les deux sections suivantes, combien les plus anciens et les plus exacts des écrivains grecs y sont opposés : après quoi je ferai voir quelle étoit la solidité des preuves qui les avoient engagés dans une opinion sur laquelle leur accord est parfait.

Cette discussion, de même que toutes celles dont cet ouvrage sera rempli, seront nécessairement un peu abstraites. Je tâcherai d'en diminuer la sécheresse. Mais je crains que, malgré toute mon attention, le fond des choses ne se trouve presque par-tout plus fort que moi. Après tout, les lecteurs auxquels la matiere est connue, sauront bien qu'un ouvrage, du genre de celui-ci, ne peut jamais devenir une lecture amusante. C'est beaucoup quand on est assez heureux pour lui donner une forme

qui puisse égargner au lecteur une partie de la fatigue.

SECTION II.

Opposition des Anciens au Systême de M. Newton.

§. PREMIER.

Chronologie d'Hérodote.

HÉRODOTE, le plus ancien des historiens grecs qui nous restent, marque formellement, dans son histoire, que depuis le siecle de Bacchus, fils de Sémelé, et contemporain de Cadmus, jusqu'à celui dans lequel il étoit né, il s'étoit écoulé 1060 ans [r]; que depuis le tems d'Hercule, fils d'Alcméne, il y avoit 900 ans, et que depuis la naissance de Pan, postérieure à la guerre de Troye, il y avoit 800 ans.

[r] Lib. II. cap. 145.

Dans la vie d'Homere, qui porte le nom d'Hérodote [h], on détermine l'intervalle écoulé depuis la prise de Troye, jusques au passage de Xerxès dans la Grece, à 790 ans. Cette durée est établie par les époques de plusieurs événemens particuliers, c'est-à-dire, par les dates de la fondation et des révolutions des différentes colonies grecques de l'Asie mineure. Les différens intervalles, dont la somme totale forme cette durée, sont coupés de façon à n'avoir pu être déterminés par les seules générations.

Au premier livre de l'histoire d'Hérodote, on trouve la suite et la durée des deux familles royales de Lydie, déterminées, non par les générations, mais par la durée effective des regnes. Le royaume de Lydie fut détruit par Cyrus l'an 547 avant l'ere chrétienne, selon M. Newton. La derniere famille, ou celle des Mermnades, issue de Gyges,

[h] Herod. de Vita Homer. §. 38.

avoit régné sur la Lydie pendant 170 ans, sous cinq princes, dont l'histoire et les actions particulieres sont connues.

La famille des Héraclides, qui furent détrônés par Gyges, avoit *régné pendant* 505 ans, sous vingt-deux princes, qui s'étoient succédés de pere en fils, et dont les regnes étoient plus courts que les générations ordinaires, par quelque raison que ne nous apprend point Hérodote. Mais son calcul nous montre qu'il n'avoit eu égard qu'à la durée effective des regnes.

Ces Héraclides avoient commencé l'an 675 avant la prise de Sardes; ce qui, suivant la date de cet événement, marquée par M. Newton lui-même, donne l'an 1222 pour celui du commencement des Héraclides en Lydie. Suivant la Chronologie d'Hérodote, le commencement du regne de ces Héraclides sera postérieur, au moins de 48 ans à la prise de Troye; ce qui s'accorde avec le poëme d'Homere, dans lequel

nous voyons que les Lydiens n'avoient point de roi, mais seulement deux capitaines ou commandans particuliers.

* Argon, le premier de ces rois Héraclides, monta sur le trône par une espece d'usurpation. Ainsi il devoit être d'un âge capable des grandes entreprises, et avoir alors au moins trente ans. Il étoit à la quatrieme génération depuis Hercule, c'est-à-dire, le cinquieme en comptant ce héros. Il descendoit d'Alcée, fils d'Hercule, et d'une des esclaves de la reine Omphale.

Alcée étoit né dès la premiere année de l'esclavage d'Hercule chez Omphale, environ 130 ans avant le couronnement d'Argon; car il faut compter quatre générations complettes. L'année de la naissance d'Alcée est donc la 1352[e] avant l'ere chrétienne, et celle du passage d'Hercule en Lydie la 1353[e]. [i] Cette

* Voyez les preuves de ceci dans les Dissertations de M. Fréret sur la Chronologie des Lydiens. Mémoires de l'Académie des Inscriptions; vol. V, pag. 273.

i Hérodot. VII, 193.

année étoit, selon tous les anciens chronologues, celle de l'expédition des Argonautes, de laquelle Hercule ne fut point. [k] Cette même année étoit la 31e ou la 32e de la vie d'Hercule, qui, par conséquent, étoit né vers l'an 1383 ou 1384. [l] Hérodote, né en 482 ou 483, nous apprend que la naissance d'Hercule précédoit la sienne de 900 ans; ce qui se rapporte très-juste. Apollodore, dans sa Chronique, mettoit le commencement du regne d'Hercule, c'est-à-dire ses premiers exploits, 83 ans entiers avant la prise de Troye, et sa mort 30 ans après. [m] Ces premiers exploits d'Hercule sont de sa dix-huitieme année révolue, selon le même Apollodore [n]: donc sa naissance précédoit d'un siecle entier la prise de Troye. C'est toujours le même calcul; et il est

[k] Herodotus ap. Apollod. Bibl. II. 137. Pherecyd. Ibid. I. 57.
[l] Pamphyl. ap. Aul-Gell. XV. 23.
[m] Clem. Alex. Stromat. I. pag. 382.
[n] Apollod. Bibl. II. 105.

évident que la Chronologie de l'Histoire Lidienne confirmoit celle qu'Hérodote avoit formée sur les traditions purement grecques, et sur l'histoire particuliere des colonies de la Grece Asiatique.

§. II.

Epoque du Retour des Héraclides, et de leur Etablissement dans le Péloponese.

J'ai dejà parlé de la généalogie des rois Héraclides de Sparte, et Hérodote nous donne celle des deux différentes branches sorties d'Aristodême, chef des Héraclides, et général de leurs troupes lorsqu'ils firent la conquête du Péloponese.

Aristodême étoit arriere petit-fils d'Hyllus, fils d'Hercule et de Déjanire, et né peu d'années avant la mort d'Hercule, à qui le Péloponese appartenoit en grande partie, comme au légitime héritier de Persée. Ainsi il y

avoit quatre générations complettes ; c'est-à-dire, au moins 133 ans entre la mort d'Hercule, et la conquête de ce pays par ses descendans. De l'aveu de M. Newton, elle est postérieure de 80 ans à la prise de Troye : cet événement est arrivé 53 ans après la mort d'Hercule ; ce qui donne précisement *les* 133 ans.

Hercule étant mort de la façon que tout le monde sait, par la jalousie de Déjanire, cette princesse ne put survivre à la perte de son époux. Ainsi le jeune Hyllus, son fils, se seroit trouvé sans aucun secours, si le roi des Doriens ne l'eût adopté, et n'en eût pris soin. Le prince orphelin avoit alors au plus quatre ou cinq ans, et ayant été élevé par son ayeule Alcméne, qui vivoit encore, il succéda au royaume des Doriens. Cependant Eurysthée, craignant les troubles que pouvoient exciter les partisans d'Hercule ou les Héraclides, commença à les persécuter. Non content

contens de les avoir contraints d'abandonner le Péloponese, il voulut les bannir de toute la Grece, et prit les armes pour faire la guerre à Thésée, qui les avoit reçus à Athènes.

Hyllus, âgé de dix-huit ans au plus, vint joindre les Athéniens avec ses Doriens et ses Arcadiens. Thésée marcha contre Eurysthée, et le joignit à l'entrée de l'Attique. La victoire se déclara pour les Héraclides ; et Hyllus ayant joint Eurysthée dans sa fuite lui ôta la vie, de même qu'à ses cinq fils. Hyllus s'avança ensuite dans le Péloponese à la tête de ses Héraclides, et se mit en possession du royaume de Mycenes. Mais une peste furieuse ayant affligé le Péloponese cette même année, l'oracle, consulté sur ce sujet, déclara que les Dieux n'approuvoient point l'entreprise des Héraclides, et que le tems marqué pour leur retour n'étoit pas encore arrivé. La réponse de l'oracle, soutenue des intrigues d'Atrée et de

Thyeste, fils de Pelops et beaux-freres d'Eurysthée, obligea Hyllus de se retirer dans la Doride. Il forma dans la suite plusieurs entreprises pour rentrer dans le royaume de Mycenes, mais sans aucun succès; il fut tué à la derniere dans un combat singulier, avant lequel il avoit pris l'engagement solemnel, que ceux de son parti passeroient cent ans sans rien entreprendre sur le Péloponese, s'il étoit vaincu. * Ce qui fut religieusement observé.

En effet, la premiere entreprise d'Hyllus est de l'an 40 avant la prise de Troye. La derniere, ou celle dans laquelle il périt, est de la vingtieme année, c'est-à-dire, cent ans entiers avant l'expédition entreprise par Aristodême, arriere petit-fils d'Hyllus, 80 ans après la prise de Troye. Ce n'est pas que les Héraclides n'eussent tenté de donner une interprétation favorable au traité. Soixante ans après la prise de

* Herod. IX. 26.

Troye ils avoient formé, sous la conduite d'Aristomachus, petit-fils d'Hyllus, une entreprise sur le Péloponese, prétendant que les cent ans devoient se compter de la premiere expédition d'Hyllus, et de la mort d'Eurysthée; ils furent repoussés. Oreste, qui régnoit à Mycenes, vint à leur rencontre, et les défit près de l'Isthme. Aristomachus fut tué; et Oreste poursuivit les Héraclides jusques dans la Boeotie, où il s'arrêta. Les Pélasges s'étoient emparés de la ville de Thebes, et en étoient les maîtres depuis près d'un siecle; les anciens habitans, descendus des Phéniciens de Cadmus, s'étoient retirés dans la ville d'Arné en Thessalie.[r] Oreste les fit revenir, et leur rendit leur ville. Une absence d'un siecle, et la désolation de Thebes, avoient ruiné les anciens monumens: les Cadméens avoient perdu non-seulement leurs anciens titres, mais encore le souvenir de la

[r] Thucyd. lib. 1. Diod. lib. XIX.

plupart des événemens de leur ancienne histoire ; ils n'en avoient plus que des idées confuses. C'est par cette raison que cette histoire est sujette *à tant* d'embarras, et à tant de difficultés. La suite des rois, et la durée de leurs regnes, ne se peuvent déterminer que par les synchronismes de l'histoire des autres villes de la Grece, qui avoient été sujettes à moins de révolutions, et qui avoient des mémoires suivis de leur ancienne histoire.

Si l'histoire des tems héroïques de la Grece avoit été forgée dans les derniers tems, comme le prétend M. Newton ; si elle étoit entiérement l'ouvrage des poëtes, par quelle raison auroient-ils négligé celle de Thebes ? Pourquoi n'auroient-ils mis aucune suite dans les traditions d'une ville qui leur fournissoit tant d'événemens singuliers, et de laquelle ils parlent si souvent ? N'est-ce pas là une preuve qu'ils n'ont créé ni leur matiere, ni la liaison, et la suite

des faits dont ils ont rempli leurs ouvrages, et qu'ils se sont contentés d'employer ces événemens tels que la tradition les leur fournissoit, sans se mettre en peine de les concilier? Et ne doit-on pas conclure de cette différence entre l'histoire des villes qui avoient pu conserver le souvenir exact de leurs antiquités, et celle des nations qui n'avoient pas eu les mêmes facilités, que l'histoire des tems héroïques avoit en général toute la certitude que l'on doit chercher dans celle des siecles un peu reculés, c'est-à-dire, que le fond en étoit véritable, quoique les détails pussent être fort altérés?

Oreste envoya son fils Penthilus, à la tête d'une partie de son armée, dans l'isle d'Eubée, d'où il passa dans la Thessalie, et de-là dans l'isle de Lesbos, où il s'arrêta. Penthilus étoit fils d'Erigone, fille d'Egysthe, et n'avoit point de droit à la succession d'Oreste; c'est pour cela que ce prince lui procura un établisse-

ment dans cette isle. Penthilus laissa à Lesbos son fils *Echelatus*, à la tête de cette colonie; et ce fut Graïs, fils d'Echelatus [q], qui passa dans la terre ferme, où il établit les colonies *eoliennes*. [r] Pindare parle de cette colonie conduite dans les isles de Lesbos et de Tenedos, et en fait honneur à Oreste. Penthilus laissa un autre fils dans le Péloponese, dont je parlerai plus bas.

[f] Oreste, peu après son retour dans le Péloponese, mourut âgé de 70 ans; il laissa le trône à Tisamene qu'il avoit eu de son mariage avec Hermione, fille de Ménélas. Tisamene fut vaincu par les Héraclides, chassé de ses états, et obligé, après une guerre assez longue, de se réfugier, avec les Achéens, sur la côte septentrionale du Péloponese, où ses descendans conserverent la royauté pendant plusieurs siecles, jusqu'à Ogygès [t],

[q] Pauf. III. 206.
[r] Pind. Nemea. XI.
[f] Arclepiades, apud Schol. Euripid. Orest.
[t] Polyb. Lib. II et IV.

après lequel les villes d'Achaïs établirent chez elle le gouvernement démocratique. Les Achéens obligerent les Ioniens d'abandonner ce pays, et de se réfugier à Athènes.

Ainsi les Héraclides conquirent le Péloponese entier, à la réserve du pays des Achéens, qu'ils n'attaquerent point. Cette conquête fut suivie d'un traité de partage, dont l'acte subsistoit encore au tems de Tibere. [a]

Aristomachus, arriere petit-fils d'Hercule, avoit laissé trois fils, qui commandoient l'armée des Héraclides. Aristolême eut pour sa part le royaume de Lacédémone ; Cresphonte régna sur la Messenie ; et Temenus s'empara d'Argos et des pays qui avoient dépendu de cette ville pendant le regne d'Agamemnon, comme Sicyone, Corinthe et plusieurs autres villes.

Quelque reculé que soit le tems où se sont passés ces événemens, il n'est

[a] Tacit. Annal. IV. 43.

pas, à beaucoup près, impossible d'en déterminer, avec une sorte de précision, la Chronologie. Hérodote nous donne, au septieme livre de son histoire, la suite et le nombre des ancêtres de Léonidas, roi de Sparte, sans aucun égard aux regnes, et en rapportant seulement les générations.* Léonidas, tué en 480 à la bataille de Thermopyles, dans un âge assez avancé, étoit le dix-septieme depuis la conquête, en comptant Aristodême. Léonidas avoit succédé à son frere Cléomene, mort sans enfans, et il étoit beaucoup plus jeune que lui.

Au livre huitieme Hérodote nous donne la généalogie de Léotychidès, collégue de Léonidas, et le met à la dix-huitieme génération, en comptant Aristodême. Ce Léotychidès descendoit d'une branche cadette du roi Théopompe, dixieme dans la famille de Proclès. Il étoit le huitieme depuis

* Herod. VII, 104.

Théopompe, et avoit été mis sur le trône par les intrigues de Cléomene, frere aîné de Léonidas, à la place de Démarate, fils d'Ariston, déposé comme bâtard peu de tems après la bataille de Marathon, laquelle est de l'année 490 avant l'ere chrétienne. Ce Démarate étoit seulement le septieme depuis le roi Théopompe; ce qui montre que les générations de la branche régnante avoient été longues. En général les hommes se marioient tard à Sparte. Les loix avoient réglé ce tems au-dessus de 30 ans, peut-être même à 37 ans; car il est très-probable que c'est à l'usage de Lacédémone qu'Aristote fait allusion dans le passage rapporté plus haut. Il est du moins sûr que le savant Eratosthene, suivi en cela par Apollodore, par Castor, et par tous les anciens chronologistes, avoit fixé à 36 ans la durée des générations de Lacédémone. Dans cette ville les loix étoient faites pour tout le monde; et les rois étoient obligés de

les observer, avec encore plus d'exactitude que les simples citoyens.

Léotychidès mourut en 469, laissant un petit-fils qui lui succéda, et qui avoit alors plus de 30 ans.* Ce prince, *nommé* Archidamus, étoit le vingtieme compris Aristodême ; ce qui, suivant l'évaluation des générations à 36 ans, *l'une* portant l'autre, selon la méthode d'Eratosthene, pour la Chronologie des Héraclides de Sparte, donne l'an 1153 pour la date de la naissance des fils d'Aristodême, et pour la mort d'Aristodême : car les deux fils de ce prince vinrent au monde après la mort de leur pere. Ils demeurerent sous la tutelle de leur oncle Théras, prince Thébain descendu de Cadmus, dont Aristodême avoit épousé la sœur Argeia.

Ce prince avoit régné durant plusieurs années à Lacédémone, après le partage, suivant le témoignage formel

* Voyez M. Dodwel annal. Thucyd. pages 70, 72, 73, où ces dates sont démontrées.

des Lacédémoniens dans Hérodote. y Ainsi, il faut ajouter à la date de la mort d'Aristodême, en 1153, la durée de son regne à Sparte, après le partage, et celle de la guerre contre les Pélopides : car la conquête d'un pays entier, dont il faut expulser les anciens habitans, ne se fait pas en une seule année ; et l'on aura, par ce moyen, la date de l'entrée des Héraclides dans le Péloponese.

Selon la chronologie d'Hérodote, cette entrée étoit de l'an 1200 environ, puisqu'elle est postérieure de 80 ans à la prise de Troye, qu'il plaçoit vers l'an 1280. La mort d'Aristodême étant de l'an 1153, c'étoit 47 ans de durée pour la conquête et pour le regne d'Aristodême. Ainsi la Chronologie d'Hérodote est la même dans tout son ouvrage, quoiqu'il ne paroisse pas avoir pensé à concilier les différens mémoires qu'il avoit suivis, et qu'il les rapporte indé-

y Herod. VI. 52. Add. Xenoph. in Agesil.

pendamment les uns des autres et sans les comparer.

§ III.

Chronologie de Thucydide.

Thucydide, né douze ans après Hérodote, a suivi la même chronologie que lui. [z] Il nous apprend que *la seizieme année de la guerre du Péloponese étoit la 700e de la fondation de Mélos, colonie Dorienne, conduite dans l'isle de ce nom par les Doriens du Péloponese.* [a]

[b] Au premier livre, il assure que les Doriens n'ont pensé *à envoyer des colonies au-dehors, que long-tems après la conquête du Péloponese*, et lorsque tout fut tranquille dans ce pays. Pausanias, parlant de la colonie de Patras, fondée dans l'Achaïe sous le regne d'Agis, fils d'Euristhene, et du passage

z Lib. V. pag. 409. Edit. Wechel.
a Hérod. VIII. 48.
b Thucyd. Lib. I, pag. 10.

des Eoliens de l'isle de Lesbos dans la terre ferme[c], lequel est du même tems, dit que cela arriva long-tems après le passage de Penthilus. Hérodote, dans le livre de la vie d'Homere, met la fondation de Cumes, et le passage des Eoliens dans la terre ferme, 150 ans après la prise de Troye, et 640 ans avant l'entrée de Xerxès dans la Grece, c'est-à dire l'an 1120; ce qui se rapporte avec le tems de la colonie de Mélos, en 1115 selon Thucydide. Ce dernier historien ne détermine pas le tems écoulé depuis le retour des Héraclides jusques à la fondation des colonies; il dit seulement qu'il étoit *considérable*.

Suivant la chronologie d'Hérodote, cette colonie est postérieure de 75 ou même de 85 ans., à l'entrée des Héraclides, ou au commencement de la conquête, et de 38 ans à la mort d'Aristodême. La date de la guerre du Pélo-

c. Paus. III. 206.

ponese n'est pas douteuse : tout le monde convient, et même M. Newton, qu'elle a commencé l'an 431 avant l'ere chrétienne. La seizieme année de la guerre est par conséquent l'an 416 ; et cette même année étant la 700e de Mélos, cette colonie avoit été fondée l'an 1115. C'est onze ans avant le tems auquel Erastothene plaçoit le retour des Héraclides, et 290 ans avant la date marquée dans la chronologie de M. Newton, pour cet événement.

L'opinion d'Eratosthene plaçoit le retour des Héraclides en 1104. Cette erreur venoit de ce qu'il avoit confondu la date du commencement de la possession paisible et tranquille, avec celle du commencement de la conquête ou du retour des Héraclides dans le Péloponese ; ne donnant à la guerre, à la conquête et au partage qu'une seule et même année, sans penser que tous ces événemens en demandoient plusieurs. Isocrate, dans plusieurs endroits

de ses harangues, donne 700 ans de jouissance tranquille aux Lacédémoniens avant la bataille de Leuctres, laquelle est de l'an 370. Ainsi il commence à l'an 1070 avant l'ere chrétienne, c'est-à-dire 245 ans avant l'époque de M. Newton. Mais comme Isocrate donne ces 700 ans comme un tems de prospérité et de supériorité reconnue, il y a beaucoup d'apparence qu'il ne les fait commencer qu'à la guerre entreprise contre ceux de Messene, en faveur des enfans de Cresphonte dépouillés par les Messéniens.

Ces différentes manieres de placer l'époque de la conquête et de la possession du Péloponese, ont fondé les différens calculs des anciens chronologues sur la date du retour des Héraclides.

Thucydide, et le plus grand nombre des anciens écrivains, mettoient le retour des Héraclides 80 ans après la prise de Troye, et ils l'entendoient de leur

entrée dans le Péloponese. [d] Clément d'Alexandrie nous apprend qu'il y en avoit qui mettoient un plus long intervalle entre la prise de Troye et cet événement. Mais sans doute ces chronologistes avoient voulu marquer la fin de la conquête et la possession paisible. Les uns comptoient 120 ans, et les autres 180. Supposons que les uns et les autres missent la prise de Troye en 1284 avec Hérodote et avec Thucydide, les premiers avoient pris pour leur époque l'an 1164 avant Jésus-Christ, et la onzieme année avant la mort d'Aristodême, arrivée en 1153. Cette année 1164 étoit probablement celle dans laquelle le partage avoit été consommé entre les Héraclides. Ceux qui comptoient 180 ans faisoient finir la conquête à l'an 1104, onze ans après la fondation de Mélos, et lors de la pleine et entiere possession avec tranquillité, c'est-à-dire au tems de l'envoi des colonies

d Strom. I. pag. 403.

dans les isles de la mer Egée et de la mer Ionienne.

a Clément Alexandrin, qui rapporte l'opinion de ces chronologistes, sans les nommer, nous apprend que plusieurs autres historiens, suivoient une chronologie semblable à la leur, qui se rapportoit à celle d'Hérodote et de Thucydide, et qui différoit entiérement de celle d'Eratosthene. Timée et Clitarque comptoient, selon Clément, 820 ans depuis le retour des Héraclides, jusques à l'expédition d'Alexandre qui passa dans l'Asie l'an 335 avant l'ere chrétienne; donc ils plaçoient le retour en 1155, et 55 ans plutôt qu'Eratosthene. Cette année ne différe gueres de celle de la mort d'Aristodème suivant la chronologie d'Hérodote exposée ci-dessus : ils plaçoient la prise de Troye au moins en l'an 1235 et 41 ans plutôt qu'Eratosthene.

L'historien Duris de Samos, dont

a Id. ibid.

Ciceron loue l'exactitude, comptoit 1000 ans entiers entre la prise de Troye et la premiere année de la guerre d'Alexandre [f], et 1011 ans avant sa mort. Suivant ce calcul Troye auroit été prise l'an 1335 avant Jésus-Christ, et 50 ans plutôt que par la chronologie d'Hérodote. Mais peut-être Duris, qui désignoit cet intervalle par le mot de *chiliade* ou de *millier*, avoit-il cru pouvoir négliger une légere fraction de 50 ans. Peut-être même n'étoit-ce pas l'époque de la prise de Troye par Agamemnon, qu'il donnoit, mais celle de la prise de cette ville par Hercule. Il y a beaucoup d'apparence que cet historien remontoit jusqu'à la plus ancienne expédition, entreprise par les Grecs, contre les peuples de l'Asie.

[g] L'astronome Trasylle comptoit 417 ans entre la prise de Troye par Agamemnon et l'établissement des jeux

[f] Clemens ibid. Vossius de histor. Græc. p.
[g] Clemens Strom. l. pag. 403.

olympiques par Iphitus. L'époque d'Iphitus est antérieure de 108 ans à celle de Corébus, selon tous les anciens; et celle-ci est incontestablement de l'an 776 avant l'ere chrétienne : donc Trasylle mettoit la prise de Troye en 1302, c'est-à-dire 18 ans plutôt qu'Hérodote : ce qui pouvoit venir de ce qu'il comptoit du commencement même, ou de l'enlévement d'Hélene. Dans cette ancienne chronologie, qui étoit absolument conjecturale, on est encore assez heureux de trouver des à peu-près.

Il paroît qu'Erastosthene et Apollodore n'avoient placé le retour des Héraclides en 1194, et la prise de Troye en 1184, que parce qu'ils n'avoient fait aucune attention au tems de la guerre des Héraclides contre le fils d'Oreste, au regne d'Aristodême, et à la minorité de ses fils. Ils avoient placé le retour des Héraclides vers le tems de l'envoi des colonies; et par-là, ils avoient retranché un siecle entier de l'ancienne

toire. Loin d'avoir allongé la chro-
logie, comme M. Newton les en
cuse, ils l'avoient accourcie. Héro-
te et Thucydide, suivis en cela par
 grand nombre d'autres écrivains
ciens, plaçoient la prise de Troye et
retour des Héraclides, 100 ans plutôt
e ne faisoient les chronologistes pos-
rieurs à Alexandre.

L'autorité de Thucydide (pour ne
int parler ici d'Hérodote, assez mal
ité par M. Newton) doit être très-
ande. Thucydide est un écrivain très-
dicieux, très-exact et très-bien ins-
uit : il s'étoit singuliérement appliqué
la chronologie ; et se plaint des fautes
mmises sur cet article par ceux qui
voient précédé, en sorte que lors-
'il est de leur avis, on ne peut douter
'il n'y ait été forcé par la vérité, et
e ce ne soit à la seule bonté de leurs
uves qu'il s'est rendu. Sa préface et
me le corps de son ouvrage, sont
plis d'un très-grand nombre de

dates. Il s'excuse même de ne pas donner à son histoire la forme d'annales, où les événemens soient rapportés selon les années des magistratures annuelles, ou du regne des rois, ou du sacerdoce des prêtresses de Junon à Argos. Ces années commençant au solstice d'été, elles auroient coupé chaque campagne en deux; et il étoit plus naturel de rapporter les événemens de chaque campagne à une seule année, comme il a fait. Mais il ne s'est pas cependant dispensé de marquer exactement les Archontes Athéniens et les Ephores Lacédémoniens de chaque année, la célébration des jeux olympiques, et l'année de la sacrificature des prêtresses d'Argos. [h] M. Dodwel conclut, et avec raison, du soin que Thucydide apporte pour justifier la méthode qu'il suit, que celle que l'on suivoit alors communément étoit différente; et par conséquent que l'on avoit déjà plusieurs histoires écrites en forme

h Annal. Thucyd. pag. 5, 6, etc.

d'annales, qui avoient établi l'usage dont il s'écartoit. Sans cela il n'auroit pas eu besoin de s'excuser de ce qu'il ne suivoit pas une méthode, dont les inconvéniens étoient très-grands.

[i] Thucydide lui-même fait mention de l'histoire athénienne d'Hellanicus, dans laquelle M. Dodwvel croit *que la* suite des Archontes étoit marquée. Quoiqu'Hérodote ne donne pas cette suite, cependant il désigne l'année de la prise d'Athènes par les Perses, ou celle de la bataille de Salamine par le nom de l'Archonte [k]; et dans la vie d'Homere on lit que la suite des Archontes est publique depuis celui-là.

Hellanicus, plus âgé qu'Hérodote de 12 ans, avoit écrit une histoire d'*Argos*, et des antiquités du Péloponese, sous le titre de *Pheronis*, où les événemens étoient rapportés aux sacrificatures successives des prêtresses. Denys d'*Hali-*

[i] Lib. I. pag. 64.
[k] Herod. VIII. 51.

carnasse nous apprend que c'étoit à la 28e année du sacerdoce d'Alcyoné qu'Hellanicus plaçoit l'expulsion des Sicules hors de l'Italie, et leur passage dans la Sicile, à laquelle ils donnerent leur nom. [l] Cette année tomboit dans la troisieme génération avant la guerre de Troye; et l'historien Philisthus la comptoit pour la 80e avant la prise de Troye, c'est-à-dire, pour le commencement des exploits d'Hercule. [m]

La plus ancienne de ces prêtresses d'Argos est *Io*, surnommée *Callithyia*, ou *Callithoé*, *la belle Prêtresse*, fille de Peiras, ou Peiranthus. Eusebe place sa sacrificature 459 ans avant la prise de Troye. Le nom d'*Io* [n], qui étoit Egyptien, et qui signifie *la Lune*, a été celui de plusieurs femmes de la famille d'Inachus. Callithyia étoit à la cinquieme génération après lui.

l Dionys. Halicarn. lib. I. pag. 18.

m Euseb. num. 376.

n Apollod. Bibl. II. pag. 69. ex Hesiod. et Acusil Hesych. Phoronid. author. apud Clementem Alex. Stromat. I. 356.

Ces prêtresses de Junon se marioient; car les traditions grecques donnoient pour fils à Callithyia un Throchilus, inventeur des chariots, et placé dans le ciel sous le nom d'*Heniochus* [o], *Hypermnestre*, fille de Danaus et femme de Lyncée fut revêtue de cette dignité, de même qu'*Admeta*, fille d'Eurysthée. La prêtresse, qui occupoit cette place lors du siége de Troye, est nommée Callistho dans un fragment publié par M. Dodwel. [p] Comme elle étoit la troisieme depuis *Alcioné*, qui avoit occupé la sacrificature 80 ans avant la prise de Troye, il y a beaucoup d'apparence qu'Admeta, fille d'Eurysthée, tuée 40 ans avant cet événement, étoit la seconde et précédoit Callistho.

Hellanicus n'étoit pas le seul historien qui eût écrit des annales avant Hérodote et avant Thucydide, ou qui du

o Schol. Græcus Arati. ap. Scalig. animadvers. in Euseb. ad S. 376.

p Dodwell. de ciclis 804.

moins

moins eût rassemblé des matériaux pour en former ; c'est-à-dire, qui eût donné des généalogies, ou des histoires dans lesquelles les événemens étoient rapportés aux générations. Hécathée de Milet, Acusilaus d'Argos, Pherecyde de Scyros, un assez grand nombre d'autres écrivains avoient publié de pareils ouvrages. Il y a long-tems que ces écrits ne subsistent plus ; mais en rassemblant les fragmens qui nous en restent, et les généalogies qu'ils avoient données, on est en état de montrer que toutes les différentes familles de la Grece, comptoient 24 degrés de générations, entre la prise de Troye et la guerre de Xerxès ; ce qui, suivant l'évaluation des générations reconnue par M. Newton lui-même, donne 800 ans de durée à cet intervalle, conformément à la chronologie d'Hérodote et de Thucydide. C'est ce que je vais examiner dans la Section suivante avec le plus de brieveté et de clarté qu'il

me sera possible; car je sens quelle est toute la sécheresse de ce détail, et quelle attention il exige des lecteurs.

SECTION III.

Preuves de la Chronologie précédente par le nombre des Générations dans toutes les grandes Familles.

§. Ier.

Famille de Cadmus.

L'Auteur des Scholies sur la seconde Olympionique de Pindare, nous a conservé la généalogie de Theron tyran d'Agrigente, vainqueur à la course des chars dans les combats de la soixante dix-septieme olympiade, c'est-à-dire l'an 473 avant l'ère chrétienne. a Ce prince mourut cette même année

a Schol. pag. 16. & 22. de l'édition de Rome en 1515. édit. d'Angleterre pag. 23.

il avoit regné dix-sept ans, ayant commencé l'an 490, l'année même de la bataille de Marathon. Il avoit une fille mariée à Gelon, tyran de Syracuse, dès avant l'an 480. [b] En 476, son fils Thrasydée gouvernoit la ville d'Himere; ainsi le moins que l'on puisse donner de durée à la vie de Theron, c'est 60 ans; il est mort en 473. Ainsi il étoit né au plus tard l'an 530, ou 533. [c]

L'auteur des Scholies dit formellement que Theron étoit le vingt-septieme descendant de Laïus : ce nombre est répété tout au long, dans les premieres et dans les secondes scholies; ainsi il n'y a point lieu de supposer une erreur de copiste, ni l'équivoque des marques numérales. Il est vrai que le scholiaste ne nomme pas l'auteur de qui il avoit tiré cette généalogie : mais comme dans l'endroit même où il la

b Benthley differt. *upon. Phalaris*, pag. 34.
c Diod. XI. pag. 467 & 469.

donne, il cite l'ouvrage d'Hippostrate sur la généalogie des familles siciliennes, et celui de Menecrate de Xanthe, lequel, outre une histoire de Lycie, avoit écrit plusieurs ouvrages sur *la génération* des Héraclides, et des autres familles descendues des anciens hèros, il y a grande apparence que c'étoit d'eux qu'il tenoit la généalogie de Theron.[d]

Vingt-sept degrés de génèration font 900 ans, de l'aveu de M. Newton; ajoutant donc ces 900 ans à l'an 533 qui est celui de la naissance de Théron vingt-septieme descendant de Laïus, on aura l'année 1433 avant l'ère chrétienne, pour celui de la naissance de Laïus, et l'an 1400 pour celui de la naissance d'OEdipe, fils de Laïus, qui est le cent seiziemè environ avant la prise de Troye, selon Hérodote.

La naissance d'Hercule est de l'an 1384 environ, antérieure de cent ans au même évenement. Ses premieres

d Voss. de hist. Græc. pag. 387.

armes pour le service de Creon, roi de Thebes, pendant l'intervalle qui s'écoula, depuis la mort de Laïus jusqu'à la défaite du Sphinx par OEdipe, précédent la prise de Troye de 83 ans, selon Apollodore. Ce fut alors qu'il épousa Mégare fille de Creon, ayant seulement 17 ans.

[e] Le meurtre d'Androgée arriva, selon Apollodore, l'année même de la mort de Laïus, et au retour des jeux funébres célébrés à son tombeau. Ce meurtre est, selon la chronique de Paros dans les marbres d'Arondel, de l'an 86 avant la prise de Troye : donc la mort de Laïus est de l'an 87 environ ; et Creon regnoit à Thebes depuis quatre ans, lorsqu'il donna sa fille à Hercule. Tout cela quadre dans la chronologie d'Hérodote, et ne peut s'ajuster avec celle d'Eratosthene, encore moins avec celle de M. Newton.

Nous avons vu que la naissance de

e Bibl. III. 235.

Laïus tomboit vers l'an 1433 par l'évaluation des 27 générations. Les ancêtres de Laïus sont Labdacus, Polydore et Cadmus. Hérodote met la naissance de Bacchus, fils de Sémelé, ou *plutôt* le temps de l'arrivée de Cadmus, et la fondation du temple de l'Hercule Phénicien à Thasos, cinq générations, ou 160 ans avant la naissance d'Hercule. Selon son calcul, cette date est de l'an 1540 ou environ, c'est-à-dire 107 ans avant la naissance de Laïus en 1433. Il faut observer que cette date de 1540 est celle de l'arrivée des Phéniciens dans la Grece, et que Polydore fils de Cadmus ne vint au monde que dans la vieillesse de son pere. Polydore laissa son fils Labdacus très-jeune, et sous la tutéle de Lycus. Ainsi on voit que ces générations ont dû être longues; et il faut en effet qu'elles l'ayent été, pour pouvoir placer le regne des différens usurpateurs qui ont successivement regné à Thebes, au préjudice des des-

cendans de Cadmus. On se souvient de ce que j'ai dit des embarras de l'histoire de cette ville.

Le nombre des vingt-sept générations postérieures à Laïus, convient également à la chronologie qu'Hérodote a établie pour les événemens qui ont suivi le temps de ce prince.

Thersandre fils de Polynice et arriere petit-fils de Laïus mourut dans la Troade, la premiere année de la guerre de Troye et la dixieme année avant la prise de la ville.[f] Il laissa un fils nommé Tisamene, mais encore jeune, et hors d'état de conduire ses troupes; c'est pourquoi les Bœotiens donnerent le commandement à Penelée. Il y a donc quatre générations entieres entre la naissance de Laïus et celle de Tisamene: ces quatre générations font 133 ans, lesquels ôtés de l'an 1433, restera l'an 1300 pour la naissance de Tisamene, Il étoit encore enfant, la dixieme année

f Pauf. IX. 723.

avant la prise de Troye, c'est-à-dire selon la chronologie d'Hérodote l'an 1294. Par les générations il avoit alors 6 à 7 ans.

Je ne pousserai pas plus loin *le détail* de cette généalogie : je me contenterai d'observer que M. Newton dans sa chronologie met le commencement du regne de Laïus l'an 980, supposant que cette année même est celle de la naissance d'OEdipe. De-là, à la naissance de Theron en 533, il n'y a que 447 ans, lesquels partagés par 26 qui est le nombre des générations entre Laïus et Theron, ce sera 17 ans et deux mois pour la durée de chacune. Ces générations seront donc égales aux regnes de M. Newton ; et elles seront la moitié plus courtes que les générations effectives, auxquelles il convient qu'il faut donner plus de 33 ans, puisque les trois, de son avis, font un siécle. Je ne me méprenois donc pas dans les *premieres observations*, lorsque je re-

marquois qu'il sembloit avoir confondu les générations avec les regnes.

Il ne s'agit pas ici de chicaner sur le nombre des générations; car la plus grande partie en est connue et nommée. Les huit premieres jusques à Samus, fils de Theras, sont liées avec l'histoire générale de la Grece. Les quatre dernieres sont constantes, parce qu'elles remontent jusques à un Telemachus, qui délivra ceux d'Agrigente de la tyrannie de Phalaris. Les fragmens rapportés par les scholiastes, ne nomment point les autres générations, parce que ces noms étoient ceux d'une suite d'hommes peu célébres : mais ils étoient connus et constans au temps de Pindare qui appelle Theron, *rejetton de la famille de Cadmus*, *la gloire d'une maison illustre*, &c.

g Vide Schol. ubi supra.

§ II.

Famille d'Euphémus l'un des Argonautes.

h Pindare lui-même confirme le nombre des générations, marquées dans la généalogie de Théron, parce qu'il nous dit de celle d'Arcésilas, Roi de Cyrène, vainqueur aux Jeux Pythiens de Delphes, dans la 31e. Pythiade, c'est-à-dire l'an 463 avant l'ère chrétienne. i Pindare né à Thebes l'an 520 avant Jesus-Christ, et par conséquent plus ancien qu'Herodote de 57 ans, avoit 37 ans au tems de la victoire d'Arcésilas, et avoit connu familiérement ce Prince pendant son séjour à Thebes, où les troubles de Cyrène l'avoient obligé d'aller chercher un asyle pendant quelque temps. Le poëte parle à ce prince avec une sorte de familiarité, et nè craint point de lui

h Pind. Pyth. IV.
i Vid. Dodwel. de cyclis. page 782.

recommander des particuliers, avec cette liberté que l'on acquiert auprès des grands que par un commerce intime. Ainsi il y a lieu d'être persuadé que Pindare étoit bien instruit de la généalogie d'Arcésilas.

Il nous en donne un assez grand détail; il remarque que ce prince étoit le huitieme depuis Battus, fondateur de Cyrène et premier roi de cette ville.[k] Il ajoute que Battus étoit le dix-septieme descendant d'Euphémus l'un des Argonautes et beau-frere d'Hercule. Ainsi Arcésilas étoit au moins le 24.e depuis Euphémus et l'expédition des Argonautes.

L'un des descendans d'Euphémus, dit Pindare, accompagna Théras, lorsqu'il abandonna Sparte et ses neuveux, pour passer dans l'isle *Callistha*, nommée depuis *Théra*. Celui qui accompagna Théras étoit, selon Pindare, le quatrieme descendant d'Euphémus,

k Pind. Pyth. IV.

Ainsi il se trouvoit le treizieme en remontant depuis Battus, et le vingt-unieme en remontant depuis Arcésilas.

Le roi de Cyrène, contemporain de Pindare et de Théron, tyran d'Agrigénte, descendu de Théras, étoit donc le vingt-unieme depuis Théras, ou même depuis son fils Samus. La généalogie de Théron rapportée dans l'article précédent, et par laquelle il étoit le vingt-unieme en comptant Samus, étoit par conséquent très-exacte; et l'on ne peut douter du nombre des générations comprises entre Samus et Thelemacus.

[l] Euphemus, duquel descendoit Arcésilas, étoit souverain d'un canton de la Laconie voisin du Ténare : il avoit épousé Laonomé, fille d'Amphitryon et d'Alcmène, et par conséquent soeur d'Hercule. Ce n'étoit pourtant pas de ce mariage qu'étoient sortis les ancêtres des rois de Cyrène. Euphémus dans son séjour à Lemnos avoit eu de l'une des

[l] Schol. Pind. ad Pyth. IV.

femmes de cette isle, nommée Malaché, un fils que les uns appelent *Euphémus* et les autres *Leucophanès*. Les *Minyens* ou les descendans des Argonautes, furent chassés de Lemnos par les Pelasges : ce qui arriva environ 120 ans après la prise de Troye, comme je l'ai prouvé ailleurs. *m* Je ne répéterai point ici cette preuve qui demande une longue discussion ; la matiere que je traite n'en est déjà que trop chargée. Il me suffit d'observer, 1°. que selon Pindare, celui des descendans d'Euphémus qui se retira à Lacédémone avec les Minyens, étoit de la *quatrieme génération, née depuis l'expédition des Argonautes* ; *n* 2.° que selon le même poëte, les Minyens habiterent *pendant quelque temps* à Lacédémone, avant que de passer dans l'isle Callistha avec Théras.

o Pausanias assure que la colonie de

m Differ. sur la Chronologie Lydienne, mém. de l'Académie, vol. 5. pag. 289. Vers 83.

n Vers 459 & 460.

o Pausf. VII, pag. 398.

l'isle de Théra précéde d'une génération au plus le passage des Ioniens dans l'Asie mineure. Ce passage est postérieur de trois générations entieres à la fondation des colonies Eoliennes. Ainsi la colonie de Théras est postérieure de deux générations aux colonies Eoliennes; et comme elles sont de l'an 60 après la prise de Troye, q le passage de Théras dans l'isle Callistha doit être de l'an 130, au plutôt après la prise de Troye, suivant la Chronologie d'Héredote; cette année est la 1154 avant l'ère chrétienne. Mais comme les termes de Pausanias supposent que la colonie de Théras se fit pendant le cours de la génération qui précéda les colonies Ioniennes, et que selon Strabon, il y avoit plus de trois générations entre les colonies des Eoliens, et celles des Ioniens, il semble nécessaire de rabaisser un peu la date de la colonie

p Strab XIII, 582.
q Strab. VIII, pag. 333.

de Théras et de la mettre, non à l'an 130, mais à l'an 155 après la prise de Troye.

Par la durée des générations des Héraclides de Lacédémone discutées plus haut, on a vu que la naissance des fils d'Aristodême est de l'an 1153. Ils furent sous la tutelle de leur oncle Théras, pendant toute leur minorité qui duroit 25 ans à Lacédémone, et il ne partit qu'après leur avoir remis le gouvernement, c'est-à-dire, en 1129 au plutôt, et 155 ans après la prise de Troye, selon la chronologie d'Hérodote.

Mais quoi qu'il en soit de ces détails qui ne peuvent s'ajuster commodément avec la chronologie d'Eratosthène, il est sûr par la généalogie que Pindare nous donne, qu'Arcésilas étoit le vingt-quatriemé depuis le fils d'Euphémus, et le vingt-unieme depuis celui des descendans d'Euphémus, qui accompagna Théras lorsqu'il alla fonder la colonie de Théra; car Pindare assure

que ce fut à la quatrieme génération des descendans d'Euphémus, que les Myniens furent bannis du Péloponèse. Cet Arcésilas, qui remporta la victoire aux Jeux Pythiens en 463 et en 456 avant Jesus-Christ, mourut au plus tard en 450. [r] Sa viè avoit été fort agitée, et il avoit été chassé de Cyrène par une révolte, après laquelle il avoit cependant trôuvé le moyen de se rétablir. Il ne pouvoit être bien jeune au temps de sa victoire des Jeux Pythiens, et il devoit avoir au moins 50 ans. [ſ] Ainsi il étoit né au plus tard l'an 500 avant l'ère chrétienne

Arcésilas étant, comme on l'a vu, le vingt-unieme depuis celui qui accompagna Théras, il y a entr'eux 19 générations complettes ou 630 ans, lesquels ajoutés à l'an 500 ou à celui de la naissance d'Arcésilas donnent, l'an 1130 avant Jésus-Christ, pour le commence-

r Vid. Dodwel. de cyclis pag. 904.
ſ Id ibid. p. 906.

ment de la génération qui a suivi le passage de Théras dans l'isle Callistha. Nous avons trouvé plus haut l'an 1129.

La colonie grecque conduite à Cyrène par Battus, étoit devenue très considérable non seulement par ses richesses et par le nombre de ses habitans, mais encore parce que les lettres y étoient extrêmement cultivées. Le voisinage de l'Egypte avec laquelle elle entretenoit un très-grand commerce, lui donna de bonne-heure le goût des sciences exactes. Il s'y établit des écoles célèbres desquelles il sortit des hommes illustres dans tous les genres de sciences, mais sur-tout dans la critique et dans l'étude des anciennes histoires. Hérodote parle beaucoup de cette ville, et nous trouvons encore les titres d'un grand nombre d'ouvrages écrits sur ces antiquités.

La fondation de la colonie par Battus étoit une époque constante. M. Newton non-seulement ne lui a rien ôté de son antiquité, mais il lui en a même

donné, car il la place en 633.[1] Théophraste disoit cependant que lorsqu'il écrivoit, c'est-à-dire en 310, cette ville avoit au plus 300 ans; et Pline ne rapporte sa fondation qu'à l'an de Rome 143 qui dans sa chronologie est l'an 609 avant Jésus-Christ. La date de Théophraste donne l'an 610, Solin marque l'an 568 après la prise de Troye; ce qui revient dans la chronologie d'Eratosthène, suivie par cet auteur, à l'an 616 avant Jesus-Christ; dans celle d'Hérodote, ce seroit l'an 716. Aussi voyons-nous dans Eusebe qu'il y avoit des écrivains qui marquoient la fondation de Cyrène à l'an 753, et d'autres à l'an 650. Les fondations des colonies n'ont presque jamais de date bien fixe, à cause que les uns comptent de la premiere découverte, ou de l'ancienne prise de possession du pays, et les autres de l'établissement fixe, de la

[1] Téophrast. de plaptis VI. 3. adde Dodwell de cyclis pag. 904.

fondation de la ville, ou même du tems auquel le gouvernement de la colonie a reçu une forme stable et solide. La Chronologie de toutes les colonies se trouvoit dans ce cas.

Supposant la fondation de Cyrène et le passage de Battus en Lybie, de l'an 653 avec M. Newton, Battus étoit le dix-septieme depuis Euphemus, donc entre sa naissance et celle du fils de l'Argonaute Euphémus et de *Malaché*, il y avoit 16 générations entieres. Battus avoit atteint l'âge viril, selon Hérodote, lorsqu'il mena une colonie en Lybie; * et même sept ans avant son départ il avoit été désigné chef de cette entreprise par le roi de Théra, descendu de l'ancien Théra. Battus avoit donc au moins 40 ans, lors de la fondation, et il étoit né vers l'an 660 au plus tard; car je veux bien ne lui donner que 27 ans lors de son passage en Lybie.

* Lib. IV. 155.

M. Newton place l'expédition des Argonautes à l'an 936. De-là à l'an 660 il n'y a que 276 ans, lesquels partagés par 16 générations, donnent 17 ans et quelques mois pour chacune. Ce même Battus étoit le treizieme depuis le passage de la Colonie de Théras, postérieure au moins de 25 ans au retour des Héraclides par la chronologie de M. Newton. Elle étoit donc de l'an 800, et de 167 ans antériere à celle de Battus. Ce nombre d'années partagé entre les treize, ou du moins les douze générations (car il faut prendre les cas les plus favorables à M. Newton) donnera 14 ans, moins quelques mois, à chacune.

Dans l'un et dans l'autre de ces deux calculs il est clair que M. Newton réduit la durée des générations à celle des regnes, et même à celles des regnes électifs. Par conséquent l'objection que je lui avois faite dans les *Premieres Observations*, n'étoit point l'effet d'une

méprise, comme il me l'a reproché. Le lecteur me pardonnera de revenir souvent à ce point, parce que c'est le fondement de toute la chronologie de M. Newton.

On ne peut soupçonner Pindare d'avoir voulu allonger la généalogie d'Arcésilas; ce n'auroit pas été le moyen de lui faire sa cour. L'origine héroïque étoit chez les Grecs à-peu-près ce que l'origine royale est parmi nous: c'étoit une espece de noblesse qui perdoit de son éclat et de son prix, à mesure qu'elle s'éloignoit de sa source. Loin de multiplier le nombre des ancêtres de Battus depuis Euphemus, il auroit fallu pour le flatter diminuer ce nombre, si la chose eût été possible.

§. III.

Famille d'Ajax à Athenes.

Il y avoit à Athenes une famille célebre que l'on nommoit la Tribu *Phi-*

leïde, autrement des *Aïantides*, ou des *Eurysasides*, à cause qu'elle descendoit de Philéüs, d'Eurysacès et d'Ajax. Pisistrate étoit de cette Tribu, selon les auteurs consultés par Plutarque. Miltiade et Cimon en sortoient, de même que l'historien Thucydide leur parent, Alcibiade et plusieurs autres personnages considérables. Périclès en descendoit par les femmes; et il y avoit peu de grandes familles qui n'eussent quelque Alliance avec les Aïantides.

y Cette famille tiroit son origine d'un Philéüs, fils d'Ajax et de Lysidé, laquelle étoit fille de Coronus, fils d'un *Lapithus* ancien habitant de l'Attique, duquel on voyoit encore le tombeau sur le mont *Taygete* à quinze stades d'Eleusis, au temps de Pausanias. Philéüs avoit quitté l'Isle d'Egine, pour aller s'établir à Athenes, dont il devint citoyen. z Hérodote dit qu'il étoit fils

x Plutar. Solon.
y Steph. *Philæis*. Pausan. II. page 262.
z Herodote. VI. 35.

d'un Ajax. Mais il ne faut pas confondre cet Ajax avec le fils de Thélamon, qui se tua l'année même de la prise de Troye : car cet Ajax Télamonien ne laissa qu'un fils, nommé Eurysacès, qu'il avoit eu de sa captive Tecmesse, fille de *Teuthras*, souverain d'un canton de la Troade ; [a] au lieu que l'Ajax, pere de Philéüs avoit épousé Lysidé, fille de Coronus, habitant de l'Attique. [b] Eurysacès succéda à son grand-pere Télamon, dans la souveraineté de l'Isle d'Egine, et donna son nom aux descendans de Philéüs. [c] Isocrate et Platon les nomment *Eurysacides*. Pausanias nous apprend que de son temps on voyoit encore dans l'Attique les autels consacrés par Philéüs à ses ancêtres Eurysacès et Ajax, sur lesquels on leur rendoit des honneurs

a Sophocl. Ajax, Flagell.

b Pausan. Supra.

c Isocr. de Bigis. Plat. in 1. Alcibiad. Didym. apud Schol. Pindar. page 343.

héroïques [d] Ces monumens prouvent que dès le temps de Philéüs on regardoit Ajax et Eurysacès, comme des Héros, comme des hommes qui avoient été mis par les Dieux au rang de ces mortels bienheureux, qui jouissoient de la félicité suprême, qui étoient associés au bonheur des Immortels, mais non à leur pouvoir; car c'est-là l'idée que les anciens avoient des Héros.

Philéüs, fils d'Ajax étoit au moins petit-fils d'Eurysacès et à la troisieme génération depuis la prise de Troye. Un fragment de Phérécyde, conservé dans la vie de Thucydide [e] par Marcellin, nous apprend la suite des descendans de Philéüs, jusques à Miltiade, fondateur de la colonie que les Athéniens avoient envoyée dans la Chersonèse de Thrace. Cette généalogie étoit conforme à celle que donnoit Hellanicus de Lesbos dans son *Asopis*. De-

[d] Pausan. I. 85.

[e] Ammian. Marcellin. in vita Thucyd.

puis

puis Miltiade, fondateur de la colonie, la généalogie de cette famille est connue, non-seulement par Hérodote qui nous en donne un grand détail, mais par les écrivains de l'histoire générale. Hérodote banni d'Halycarnasse vint se réfugier à Athenes, et il semble qu'il prit dans cette Ville quelque liaison avec les descendans de Miltiade, puisqu'il avoit un monument ou *Cénotaphe*, dans le lieu destiné à la sépulture de cette famille.

Ce fragment de Phérécide est, je crois, ce qui nous reste de plus considérable de cet auteur. Il marque onze générations jusques à Tisander, après lequel il y a une lacune bien sensible, par un commencement de phrase non fini. Il y a ensuite deux générations nommées entre Tisander et Miltiade le fondateur : mais il y a encore une seconde lacune marquée aussi par une phrase non finie avant

f Amm. ibid.

Miltiade, et l'on ne peut douter que cette lacune ne contînt au moins une génération. Car le dernier nommé avant Miltiade, est un Hippoclide, sous l'archontat duquel on fit quelque changement à la fête des Panathenées. Or Miltiade étoit fils de Cypséle et non d'Hippoclide, ainsi que nous l'apprend Hérodote, [g] à qui cette famille devoit être très-connue, comme on l'a vu. Ainsi Miltiade le fondateur étoit, selon Phérécide, au moins le quinzieme depuis Philéüs et le dix-septieme depuis Eurysacès, né l'année même de la prise de Troye. Il s'agit maintenant de déterminer le temps auquel il a vécu; ce qui sera aisé par la suite de ses descendans.

Miltiade le fondateur étoit contemporain de Pisistrate; et il quitta Athenes pour se soustraire à sa tyrannie. Elle avoit commencé l'an 560 avant l'Ere chrétienne; cela est constant par les

g Herodot. VI. 34.

témoignages d'Hérodote, de Thucydide et d'Aristote, quoique M. Newton ne la mette qu'en l'année 550. Ainsi la fondation de la colonie de Miltiade est postérieure à l'an 560 : mais elle ne le fut pas de beaucoup. [b] En effet Miltiade se voyant avancé en âge, et sans espérance d'avoir des fils, auxquels il pût laisser le petit état qu'il avoit formé dans la Thrace, appella son neveu Stésagoras, fils de Cimon son frere utérin ; car la mere de Miltiade s'étant remariée avoit épousé en secondes noces un Stésagoras, duquel elle avoit eu Cimon. Miltiade le fondateur avoit été allié de Crésus, roi de Lydie; et ce prince avoit contraint ceux de Lampsaque entre les mains desquels Miltiade étoit tombé dans une guerre, de le remettre en liberté : ce qui doit être antérieur à l'an 547 dans lequel commença la guerre de Cyrus. Stésagoras, neveu de

b Hérodote. VI. 38.

Miltiade lui succéda : son frere Cimon étoit mort ; les fils de Pisistrate, qui étoient alors maîtres d'Athenes, l'avoient fait assassiner par jalousie du crédit que lui donnoient trois victoires, remportées par ses cavales, aux courses de chariots des jeux Olympiques. Ce qui arriva, dit Hérodote, après la mort de Pisistrate, c'est-à-dire après l'an 527 avant l'ère chrétienne : car la tyrannie de ses fils a duré 18 ans, selon Thucidide et aristote, [1] et a fini 20 ans avant la bataille de Marathon, qui est incontestablement de l'an 490.

Stésagoras II étant mort sans enfans, les fils de Pysistrate envoyerent son frere Miltiade recueillir sa succession ; ce qui a dû arriver avant l'an 509.

Ce Miltiade devint très-fameux dans la suite, parce que c'est lui qui commanda l'armée des Grecs à la bataille de Marathon, et que nul des chefs ne contribua davantage à cette impor-

[1] Thucyd. VI. Arist. pol. V. 12. Thucid. ibid.

tante victoire. Il avoit abandonné la Thrace vers l'an 492, c'est-à-dire, lorsque la révolte des Ioniens ayant allumé la guerre dans l'Asie mineure, il craignit de se trouver exposé au ressentiment de Darius qui ne pouvoit lui pardonner le conseil qu'il avoit donné aux Grecs de rompre le pont construit sur le Danube, ce qui auroit causé la perte entiere de l'armée persanne engagée au-delà de ce fleuve, dans une guerre contre les Scythes. Darius n'échappa à ces peuples, et ne sauva les débris de son armée que par le moyen de ce pont, et en mettant le Danube entre eux et lui.

Miltiade, le général des Athéniens, ne survécut pas long-temps à la victoire de Marathon; il mourut au retour de l'expédition contre ceux de Paros, laissant un fils encore jeune. [k] Son fils aîné, nommé *Metiochus*, avoit été pris par les Phéniciens, et conduit à Darius

[k] Hérod. VI. 41.

qui le retint à sa cour où il le maria. Le jeune fils de Miltiade est le fameux Cimon [l], qui étoit encore extrêmement jeune en 480, lors de la bataille de Salamine. Sa mere se nommoit *Hégégipyle* et étoit fille d'Olorus, roi d'un canton de la Thrace.

Cimon mourut en 449, *comme le* prouve M. Dodwel [m], âgé de 51 ans : ainsi il étoit né vers l'an 500, et avoit 20 ans lors de la bataille de Salamine, étant trop jeune encore pour entrer dans les charges, mais assez âgé pour attirer déjà les regards des Athéniens, pour être considéré d'eux, et pour que l'on trouvât mauvais que Thémistocle, homme nouveau, voulût prendre le pas sur lui.

Cimon, général des Athéniens, étoit le troisieme depuis l'autre Cimon, frere utérin de Miltiade, le fondateur : ainsi il faut mettre la naissance de l'ancien

l Plut. Cimon.

m Dodwel annal. Tucyd. p. 101.

Cimon, au moins en 566. Il étoit plus jeune que Miltiade, le fondateur, qui étoit déjà établi dans la Chersonèse en 550, au moins comme le prouve son alliance avec Crésus, et qui devoit être né vers l'an 580, quatorze ou quinze ans avant son frere.

On a vu que ce Miltiade, étoit au moins le dix-septieme depuis Eurysacès, petit-fils de Télamon : donc il faut ajouter 533 ans pour les seize générations qui sont entre la prise de Troye et la naissance de Miltiade en 580; ce qui donnera l'an 1113 avant l'ère chrétienne, par la date de la naissance d'Eurysacès. Cette généalogie toute défectueuse qu'elle est, à cause de deux lacunes qui se trouvent après Tisander et après Hippoclide, suffit pour renverser la chronologie de M. Newton, puisqu'elle met la date de la prise de Troye 209 ans plutôt qu'il ne la suppose. De l'an 904 auquel il place la prise de Troye, à la naissance de Cimon, général

des Athéniens, il n'y a que 404 ans; lesquels donnent 25 ans à chacune des seize générations, contre le principe reconnu par M. Newton lui-même.

La différence deviendra encore bien plus considérable, si l'on restitue les générations omises à cause des deux lacunes. Dans celle qui précede *Miltiade*, le fondateur, il étoit parlé de quelque changement fait à la fête des Panathénées, sous un *Hippoclide*. [a] Eusebe, dans sa chronique, marque que la troisieme année de la cinquante-troisieme olympiade il y eut à Athènes un archonte, du nom d'Hippoclide, sous lequel on ajouta les combats gymniques, ou de la lutte, à la célébration des Panathénées. Cette année est la 566 avant l'ère chrétienne, et la même que nous avons trouvé par le calcul des générations avoir dû être celle de la naissance de Cimon, frere utérin et cadet de Miltiade, petit-fils de cet Hippoclide.

[a] Euseb. chronic. Olympiad. 53.

a Hippoclide étoit petit-fils d'un autre Miltiade, selon Phérécide. On en trouve un qui a été deux fois archonte, l'an 661 et l'an 669. Son archontat servoit à désigner la date de la fondation de Messana ou Messine en Sicile; et comme cette date étoit déterminée d'une maniere indubitable, ainsi qu'on le verra, rien n'est plus assuré que le temps de ces deux archontats de Miltiade.

Ce Miltiade, archonte en 661 devoit être né vers l'an 700: car l'archontat étoit une magistrature que l'on ne confioit guere aux jeunes gens. Il ne devoit pas avoir moins de quarante ans en 661. Nous ne pouvons deviner ce qui étoit contenu dans la lacune qui précede ce Miltiade, ni le nombre des générations qui y étoient marquées. Ainsi cette généalogie qui a besoin d'être suppléée, et qui ne le pourroit être que par des restitutions conjecturales

a Pausan. IV.

est insuffisante pour établir une chronologie. Mais telle qu'elle est, on la peut opposer à celle de M. Newton, parce que le nombre des générations exprimées ne peut être renfermé *dans* la durée qu'il assigne à l'intervalle écoulé depuis la prise de Troye jusqu'à la guerre des perses.

Fin du premier volume de la chronologie.

Robertshaw
2.5.94
20 vols.





